



¹ L'auteur du livre, a fait, selon mon goût, un peu trop de l'eau dans le vin. J'ai donc sauté quelques passages.

CHAPITRE PREMIER

Au dixième siècle, l'aristocratie exerçait déjà depuis longtemps une autorité sinon souveraine du moins prépondérante et incontestée dans le gouvernement de la république de Venise. Il est même permis d'affirmer, contrairement à l'opinion soutenue par les historiens d'une école dont le jugement ne semble pas inspiré par une méditation attentive ou consciencieuse des institutions politiques de Venise, qu'un certain régime oligarchique, contenant tous les germes du gouvernement aristocratique qui devait lui succéder, fut adopté, dès l'origine, par les premiers habitants des Lagunes.

Il ne paraît pas douteux, en effet, que cette multitude de fugitifs, n'ait confié, dès les premiers jours, à quelques familles de marque, puissantes par leur courage, leur intelligence et leur fortune mobilière soustraite à la cupidité des barbares, d'abord son premier établissement dans les îles, puis son administration, sa législation et la défense de sa liberté. Nier cette forme primitive du gouvernement des Lagunes par la raison qu'il n'existe aucun règlement qui ait constitué à cette époque un corps de noblesse dans les îles, et qu'on ne connaît aucune loi qui attribuât l'autorité à un certain nombre déterminé de familles, c'est oublier cette grande vérité si bien développée par Joseph de Maistre, «que les racines des constitutions politiques existent avant toute loi écrite, et qu'une loi constitutionnelle n'est et ne peut être que le développement ou la sanction d'un droit préexistant et non écrit.»

Que les pauvres, les timides et les ignorants, dont se compose toujours la multitude, cherchent secours, protection et conseil auprès d'hommes instruits, courageux, libres par leur aisance ou leur fortune relative de consacrer une part de leur existence à la direction des affaires de tous; qu'une peuplade nouvelle, de race homogène, donne à ce premier groupe d'hommes dirigeants toute l'autorité que les circonstances exigent, en confiant à leur sagesse et à leur dévouement la défense de ses intérêts et la difficile conduite de son gouvernement, au milieu des périls et des incertitudes de sa destinée, c'est ce qui s'est toujours vu et se verra toujours. Le régime féodal n'a pas d'autre origine.

Mais si, partout ailleurs, la noblesse semble s'être établie par les armes, le noble étant avant tout l'homme de guerre, le soldat, *miles*, défendant sa seigneurie contre les attaques des brigands, dans les Lagunes où les Vénètes refoulés par les Barbares avaient trouvé un abri contre la violence, d'autres préoccupations s'imposaient à cette multitude sans ressources, cherchant des moyens d'existence sur des écueils. Il fallut aller chercher sur les côtes les matières premières qui faisaient complètement défaut, construire des barques, dessécher des marais, creuser des canaux, opposer des digues aux fureurs de la mer, organiser l'exploitation des salines, seule fortune de la colonie insulaire, tout faire, tout prévoir, tout ordonner, jeter les premières assises d'un gouvernement régulier, établir des défenses contre les entreprises possibles du dehors, et s'ouvrir sur les mers cette voie où le Vénitien allait s'engager avec une intrépidité et une intelligence couronnées bientôt par tous les succès. Ce fut dès les premiers jours que la nécessité d'une direction dut se faire sentir parmi cette foule de fugitifs en proie à la soif et à la faim; ce fut donc aussi dès les premiers jours que la multitude se groupa autour des plus sages, des plus entreprenants et des plus dignes. L'aristocratie vénitienne était fondée.

Mais ce qui rendit surtout, dès l'origine, l'aristocratie des Lagunes imposante et souveraine, ce fut certainement le sentiment chrétien qui inspira son dévouement, ce fut sa charité tout évangélique répandant ses bienfaits et ses conseils sur cette peuplade sans ressources, dont elle se considérait comme le soutien, le protecteur et le père. L'histoire atteste la générosité et l'élévation des sentiments de ces premières

familles dirigeantes, auxquelles le peuple s'inféoda dès les premiers jours, sur lesquelles il fonda aussitôt toutes ses espérances et bientôt tous ses rêves d'avenir.

Le grand caractère chrétien des premiers nobles vénitiens a échappé à nos écrivains modernes; il se sont surtout appliqués à le nier chez leurs descendants. Dès l'instant qu'aux yeux de la secte l'homme n'est plus «l'outil de Dieu» imprimant sur le front des grands le seul nom qui leur convienne et le signe essentiel de toute noblesse, tous les faits de l'histoire qui attestent cette vérité subissent sous la plume du sceptique mille travestissements ou réserves, dont le but évident est d'effacer des événements d'ici bas toute empreinte religieuse et providentielle. Mais, quelles que soient les erreurs malheureusement trop accréditées de l'école révolutionnaire, souillant le passé qui la condamne par les accusations les plus injustes ou les insinuations les plus perfides, il n'en demeure pas moins indiscutable, même aujourd'hui, qu'à Venise l'aristocratie a été l'outil dont Dieu s'est servi pour créer, conduire, étendre cette République admirable, dont les vices et les égarements ont pu voiler par instants les splendeurs chrétiennes, mais dont les détracteurs les plus acharnés n'ont pu contester toutefois les grandes vertus. L'historien réfléchi et impartial est en droit d'ajouter que cette aristocratie n'a brillé de tant d'éclat, pendant tant de siècles, qu'à cause de sa fidélité à la doctrine catholique, et de cette charité qui s'impose à la multitude et lui fait choisir ses chefs parmi ses bienfaiteurs. «Les langues humaines», nous dit un grand prélat que sa science et ses vertus ont fait surnommer l'Hilaire moderne, «confondent le privilège de la race, *genus*, avec la générosité, *generosus*, et l'Écriture sainte s'unit à l'histoire pour nous apprendre que les aumônes sont un principe d'ennoblissement pour les familles qui les répandent largement, et que la charité exercée dans certaines proportions ne tarde pas à conférer un blason qui ne le cède à aucun autre.» C'est ainsi que les familles puissantes par leur intelligence, leur activité, et surtout par leur charité et leur dévouement à la cause publique, imposèrent d'abord le respect à la multitude insulaire; l'amour ne tarda pas à accroître et à fortifier ce respect si bien mérité; et cet amour, constamment alimenté par de nouveaux services et des bienfaits de plus en plus importants, dut inspirer bientôt à ce peuple nouveau cette confiance qui se livre et s'abandonne sans réserve à ses protecteurs.

Ce n'est point ici le lieu d'attaquer ni de défendre cette forme de gouvernement sur laquelle on s'est efforcé et on s'efforce encore de répandre tant d'ombres malveillantes; mais devant un tel débordement de parti-pris, n'est-il pas permis de penser avec M. de Montalembert que l'histoire de Venise est toute à refaire ? Que la constitution aristocratique de cette république, qui a si longtemps commandé l'admiration ou le respect, ait eu ses abus et ses vices, nul ne peut en disconvenir; mais pourquoi ne pas reconnaître, avec un grand penseur, que toute constitution politique a des défauts essentiels qui tiennent à sa nature et dont il est impossible de la séparer, et que ces défauts sont presque toujours nécessaires, parce que l'harmonie sociale est sujette à la loi du tempérament, comme l'harmonie proprement dite, dans le clavier général ? Les dissonances étant inévitables, au lieu de les supprimer, ce qui est impossible, il faut les tempérer en les distribuant. Il est donc rigoureusement logique de conclure que le grand mérite des Vénitiens a été d'avoir su accepter les défauts de leur antique constitution sans avoir jamais voulu innover. Tous leurs efforts n'ont consisté qu'à tempérer les dissonances, selon qu'elles s'accusaient trop vivement de la part de la noblesse ou de la part du peuple, et voilà pourquoi leur République a offert le spectacle d'un gouvernement dont la durée a étonné le monde et se pose plus que jamais comme une énigme devant notre société moderne, si tourmentée par la fièvre des changements et des réformes.

Aussi le caractère dominant de l'aristocratie vénitienne consista-t-il toujours dans une grande réserve vis-à-vis d'elle-même. N'ayant à redouter que des égarements passagers du côté du peuple, dont l'esprit sage, éminemment pratique, ne demandait qu'à suivre l'impulsion de ses chefs qui étaient aussi ses patrons et dont le dévouement ne lui faisait jamais défaut, les nobles vénitiens se condamnèrent, dès les premiers jours, à s'observer et à se châtier mutuellement, souvent pour la moindre faute, quelquefois sur le moindre soupçon. En cet état d'esprit, bien des erreurs pouvaient se commettre; car la défiance qui protège les sociétés est aussi une conseillère aveugle lorsqu'elle s'exalte, faisant tomber souvent dans l'injustice celui qui l'écoute et qui s'abandonne à ses préventions; mais, comme la majorité du corps de la noblesse des Lagunes était toujours composée d'hommes sages, uniquement préoccupés du bien public, ces erreurs, ces injustices, ces rivalités d'ambition, qui allèrent souvent jusqu'au crime, n'avaient jamais de ces conséquences qui ébranlent un État jusque dans ses fondements en le livrant aux fureurs destructives d'une révolution.

Parmi les premières familles à qui Dieu confia la mission de constituer ce nouvel État et de l'asseoir sur les bases de la doctrine évangélique, aucune certainement ne semble avoir brillé d'un plus grand éclat que la famille des Orso, qu'une opinion fort peu contestable, mais ayant toutefois ses contradicteurs, donne pour souche originelle à la famille des Orséolo.

Obéissant à cette curiosité bien naturelle qui, en nous faisant désirer connaître tous les épisodes de la vie des saints, nous fait d'abord demander à l'histoire de quel sang ils sont sortis, les hauts faits de leurs ancêtres et les destinées de leurs descendants, l'hagiographe consciencieux ne saurait se soustraire au devoir de chercher à éclairer ces questions difficiles, bien souvent enveloppées d'épaisses ténèbres.

Il ne semble point permis de chercher l'origine de la maison des Orso parmi les plus belliqueuses de la Haute-Asie, comme l'ont fait certains auteurs dont l'autorité, à ce sujet, ne paraît pas devoir inspirer une sérieuse confiance. Que les Orso ou Orsoni soient venus s'établir en Italie à la suite des guerres fréquentes entre les Romains et les Parthes, après la chute des Séleucides, nul évidemment n'y peut contredire; mais cette assertion ne repose sur aucune présomption suffisante, et il n'est permis de la reproduire que comme une tradition ou comme une légende plus ou moins populaire dans laquelle l'orgueil vénitien pouvait se complaire.

L'opinion qui donne à cette origine parthe, déduite de la qualification de *Participazio* ou *Participace* que presque tous les Orso ont ajouté à leur nom depuis le premier doge de cette famille, en 726, ne semble reposer que sur une étymologie bizarre, bien difficilement admissible, et surtout sur une lacune historique qui laisse dans la plus regrettable obscurité la vraie signification de cet étrange qualificatif. Il est plus raisonnable de donner à ce surnom de *Participace* une toute autre origine. Les empereurs de Constantinople, dont il importait aux Vénitiens de mériter la bienveillance et les faveurs dans l'intérêt de leur commerce dans le Levant, donnèrent souvent aux doges de Venise, qui les recherchaient avec empressement, des titres honorifiques, et notamment celui de «protospataire». Ces distinctions, acquises le plus souvent à la suite de certains services rendus par la République aux empereurs grecs, réjouissaient les Vénitiens, en facilitant leurs rapports commerciaux avec les ports et les villes de l'empire; mais, d'autre part, leur fierté naturelle s'en trouvait un peu humiliée, parce qu'il semblait en ressortir une sorte de sujétion vis-à-vis de Constantinople, sujétion peu incommode, il est vrai, mais que la plupart des historiens vénitiens ont toujours niée avec une obstination très imprudente. L'orgueil national et la susceptibilité ombrageuse de l'aristocratie des Lagunes n'auraient-ils pas modifié le

titre de protospataire ou de tout autre, accordé pour la première fois à un Orso par l'empereur Léon III l'Isaurien, en celui de Participazio (particeps ou participans au gouvernement de l'empire), traduction latine un peu forcée et évidemment prétentieuse du mot grec qui servait à désigner cette distinction honorifique ? On comprend aisément que le peuple vénitien, heureux et fier d'avoir vu s'établir entre un empereur d'Orient et son doge des liens d'amitié qui lui donnaient une certaine importance politique en Occident, ait conservé à la maison des Orso cette qualification de Participace, bien que cette dignité ne fût pas probablement héréditaire.

Cette illustre famille, d'après Fulgence Manfredi, qui cite à l'appui de cette opinion un très ancien manuscrit où étaient conservées les origines des familles nobles de Venise, avait quitté Altino, sa patrie, à la suite d'une invasion de Barbares, pour se réfugier à Torcello, une des îles les plus rapprochées de cette ville, en face des embouchures multiples de la Piave. Cette opinion semblerait ne faire remonter la fuite de cette maison hors du continent que lors de l'invasion des Lombards en Italie, bien que l'invasion d'Attila eût déjà précédemment dépeuplé Altino de ses habitants, en 452. L'histoire, en effet, mentionne tout particulièrement la fuite des habitants d'Altino à Torcello, lors de l'invasion des Lombards, tandis qu'elle n'en parle nullement lorsqu'elle traite des migrations survenues à la suite de l'invasion des Huns, qui peupla de fugitifs les îles plus éloignées de la terre ferme, Rialto, Grado, Caorlo, Malamocco et Palestrine. Quoi qu'il en soit, les Orso allèrent sûrement se fixer plus tard à Héraclée, que les fugitifs d'Oderzo venaient de fonder à Jézulo, et où cette maison entra bientôt dans les honneurs; puis ils s'établirent définitivement à Rialto, où Ange Participace transporta le siège du gouvernement et où les attendait une illustration sans rivale. Neuf de ses membres avaient été déjà appelés au commandement de la République avant l'élection au dogat de Pierre Orséolo Ier; et les premiers siècles de l'histoire de Venise sont pleins des actes héroïques de ces ducs qui, pour la plupart, se firent distinguer par leur sagesse et leur piété autant que par leur courage. En jetant un rapide coup d'œil sur les services rendus au nouvel état par ces neuf souverains, il est aisé de se rendre compte de l'importance exceptionnelle de cette famille et du prestige qu'elle devait exercer sur l'esprit et le cœur des Vénitiens.

C'est au premier de ces Orso que le peuple des Lagunes dut sa première expédition militaire et sa première victoire. A la prière du Pape, il appelle aux armes ce peuple qui ne semblait savoir manier que la rame de ses bateaux. Il ose se mesurer avec Luitprandt, enlève aux Lombards la ville de Ravenne et y établit l'exarque fugitif au nom de l'empereur d'Orient. Ce dangereux coup de main ne fut providentiellement suivi d'aucunes représailles de la part des vaincus, et Théodat, le fils du vainqueur, renouvelant, peu d'années après, un traité d'alliance avec les Barbares, procura aux Vénitiens des possessions importantes sur les côtes jusqu'à l'Adige. Cinquante-sept ans plus tard, en 809, Ange Participace, un des plus grands caractères de la race des Orso, sauvait la République contre les efforts d'abord victorieux de Pépin. Ne désespérant jamais du salut au milieu des ruines et de l'incendie des Lagunes envahies, il attirait la flotte ennemie dans le bras de mer qui la séparait de Rialto, où la marée basse devait immobiliser leurs vaisseaux trop lourds, et les livrait aux flammes, changeant tout à coup la victoire du fils de Charlemagne en un épouvantable désastre. Acclamé par le peuple, il rebâtit Héraclée, sa patrie, sous le nom de CitaNuova; releva de leurs ruines toutes les villes détruites par l'armée de Pépin; relia à Rialto, par soixante ponts, les soixante petites îles qui l'entouraient, et construisit un mur d'enceinte autour de cette nouvelle ville qui ne s'appellera plus désormais que du nom immortel de Venezia. Ange Participace y transporta le siège du gouvernement et, après avoir bâti une église cathédrale à Olivolo, donna à la capitale

des Lagunes ce palais ducal dont l'emplacement est toujours resté le même à travers les siècles.

Sous le règne de son fils Justinien Participace, la Providence allait consacrer la cité nouvelle par une faveur d'un autre genre. Confirmant une tradition déjà fort ancienne, et que devait rendre prophétique un événement dont le merveilleux imprévu ne saurait échapper aux hommes de foi, Venise allait devenir à jamais la ville de saint Marc par la translation dans ses murs du corps de ce saint évangéliste, dérobé aux profanations du roi d'Alexandrie par deux commerçants vénitiens. Ce doge eut la gloire de poser en quelque sorte la première pierre de la fameuse église de Saint-Marc, en faisant construire à l'angle du palais ducal la chapelle où ses précieuses reliques furent déposées après leur entrée triomphale à Venise. Cette chapelle faisait partie du palais des doges, qui communiquait avec elle et permettait à ceux-ci de remplir leurs exercices religieux sans sortir de leurs appartements. Le monastère de Saint-Zacharie et celui de Saint-Hilaire furent aussi fondés par ce saint doge, dont la Chronique de Venise exalte les grandes vertus. Jean Participace, frère de Justinien Participace, homme d'une rare énergie mais d'une grande violence, réprima les entreprises des pirates narentins et vengea la République de la trahison d'Obélério. Ses rigueurs vis-à-vis des coupables et l'emportement de son caractère firent beaucoup de mécontents; les factions divisèrent la ville, et ses ennemis, plus nombreux, le déposèrent et le reléguèrent à Grado, dans un monastère.

Les malheurs publics du règne suivant accrurent les divisions intestines, et, après le meurtre du doge Pierre Gradénigo, Venise revint aux Orso et assit sur le trône ducal un nouvel Orso Participace. Mûris par une longue expérience du pouvoir, les Orso semblent n'avoir désormais qu'une seule pensée, une seule ambition : éteindre les factions qui désolaient la République. Orso Participace eut la gloire d'y réussir, et son règne de dix-sept ans fut un règne de paix et de prospérité intérieures. Cette gloire ne fut pas la seule dont Venise pût se féliciter sous ce prince admirable dont Jean Diacre nous a laissé en bien peu de mots le remarquable portrait. En prince chrétien, il veut lutter contre l'infidèle et se ligue avec Charles le Chauve pour repousser les Sarrasins qui désolaient le continent. Son fils Jean délivre Grado des flottes sarrasines qui l'assiégeaient, et Orso lui-même, à la tête des vaisseaux vénitiens, inflige aux corsaires de Dalmatie une complète déroute.

Une sorte de lassitude, un dégoût profond des grandeurs humaines semble s'emparer depuis lors de toute cette famille des Orso, dont la piété s'accroît en proportion de sa renommée et de ses richesses. Jean Participace, fils d'Orso, abdique le pouvoir après six ans de règne. Sollicité de reprendre les rênes du gouvernement, après la mort héroïque de son successeur Pierre Candiano, il ne cède qu'avec répugnance aux vœux de ses concitoyens et finit par obtenir, six mois après, qu'on procède à une nouvelle élection.

La fin du règne de Pierre Tribuno, son successeur, fut malheureusement troublée par l'invasion des Hongres. Cita-Nuova, Equilo, Capo d'Argère, Chiozza, Malamocco, furent le théâtre de leurs fureurs et de leurs rapines. Quoique vaincus, les Hongres laissaient derrière eux de grandes ruines. Les Vénitiens eurent encore recours à un Orso pour réparer ces désastres. Orso Participace, désigné aussi sous le nom de Badoer, dut se résigner à cette mission de tout point semblable à celle de son aïeul Ange Participace, après l'invasion de Pépin. Ce prince accompli procura à Venise vingt ans de prospérités sans secousses. Sa prudence et sa modération, sa douceur et sa piété, son désintéressement et sa charité admirable donnèrent à son règne ce caractère particulier d'unité paisible et de grandeur féconde qui distinguent les règnes des saints. Mais vingt ans de sacrifices et de fatigues, au milieu des tristesses et des dégoûts inhérents à l'exercice du commandement, lui donnaient droit au pieux repos

où son âme aspirait. Quoique parvenu à un âge très avancé, la solitude du cloître l'attire; il se démet du pouvoir, et, échangeant le manteau ducal contre la bure grossière du Bénédictin, il vient terminer sa longue carrière dans le monastère de Saint-Félix.

Ce fut sous ce règne béni du ciel, et en quelque sorte sous la sainte influence de cet aïeul vénéré, que naquit Pierre Orséolo, en 928. Pierre Badoer, frère d'Orso, devenu doge à son tour, ne fit que passer au palais ducal; mais son règne de deux ou trois ans ne fut pas sans profit pour la République, s'il est vrai qu'il conclut avec le roi d'Italie, comme l'affirment certains historiens, un traité par lequel Rodolphe ou Berenger II accordait aux Vénitiens la libre entrée dans les rivières de ses États et prenait l'engagement de ne permettre le passage sur ses terres à aucune troupe pour agir hostilement contre la République.

Mais cette illustration sans rivale des Orso n'était pas sans danger, et tout semble démontrer que cette famille en quelque sorte souveraine se rendait compte des jalousies qu'elle pouvait susciter et dont elle devait à tout prix conjurer les éclats pour le bien de l'État. Désireux d'ailleurs de repos et d'obscurité, pénétrés de cette piété profonde qui fait voir de si haut la vanité des choses humaines, les Orso obéissaient à un penchant naturel en cherchant tous les moyens de s'effacer; et cette réelle modestie ne pouvait qu'étouffer dans le cœur de l'aristocratie vénitienne cette envie dont les grands ne sont que trop enclins à sentir les morsures devant des rivaux préférés. Si les gouvernements aristocratiques offrent, en effet, l'avantage incontestable d'exciter l'émulation parmi la noblesse et de la pousser aux grandes actions en imposant à chacun de ses membres l'obligation de se distinguer par sa sagesse, par sa libéralité et par son dévouement à la patrie, ils présentent aussi, comme toutes les institutions humaines, un côté défectueux, un péril réel, se manifestant par ces rivalités et ces défiances dont l'histoire de Venise nous donne le trop fréquent spectacle.

Les Orso avaient pu apprécier depuis longtemps le danger de ces jalousies et de ces discordes parmi les membres de l'aristocratie.

En 864, plusieurs factions, conséquences de ces divisions intestines, n'avaient-elles pas fait couler le sang et rempli Venise d'effroi ? Les Barbolani n'avaient pas reculé, en effet, devant le massacre du doge Gradénigo, et il avait fallu la sage administration et les dix-sept ans de règne d'Orso Participace pour arrêter le torrent où cette aristocratie disjointe semblait vouloir faire sombrer la République, pour adoucir ses mœurs violentes et rallier les éléments divisés du pouvoir. De tels épisodes ne s'oublient pas, et cette illustre famille, avec cette expérience des hommes que donne l'exercice du gouvernement, avait étudié trop profondément cette plaie toute saignante pour n'être pas convaincue qu'elle pouvait se rouvrir à chaque instant par le fait d'un choc imprévu, comme ces sortes de blessures guéries en apparence, mais qu'entretient au dedans un vice originel et incurable. Aussi, mieux que tout autre, avait-elle compris l'impérieuse nécessité d'une union étroite entre tous les membres de la noblesse, et l'obligation de la part du chef de l'État d'en modérer les écarts et d'en pacifier les cœurs par l'exemple des vertus les plus apaisantes et du désintéressement le plus héroïque. Sages et prévoyants, les Orso semblaient s'étudier déjà à voiler l'importance exceptionnelle d'une situation trop en vue par le sacrifice de leur propre nom. Leur maison augmentant chaque jour le nombre de ses membres, ils donnèrent à leurs fils des appellations différentes sous lesquelles se fondèrent de nouvelles familles, dont la souche finit par se perdre dans une certaine obscurité, et qui même s'attribuèrent plus tard, pour mieux tromper peut-être l'attention publique, une origine indépendante. Les Justiniani et les Badoers furent les descendants des

Orso; les Orséolo vinrent ensuite atténuant par une terminaison diminutive le grand nom de leurs ancêtres, qui disparaît presque définitivement de l'histoire vers 939.

En dehors de quelques hagiographes, aucun historien ne semble s'être occupé jusqu'ici de cette unité de race qui nous fait confondre dans une même généalogie les Orso et les Orséolo. Mgr Fontanini, le savant évêque d'Ancyre, est le premier qui, dans sa Dissertation sur saint Pierre Orséolo, a étudié cette importante question, et on peut dire qu'il l'a discutée et résolue de façon à ne laisser aucune prise à la critique.

Fatigués du pouvoir, et comme accablés sous le poids d'une renommée à laquelle ils ne demandent qu'à se soustraire, les Orso, dès l'année 942, semblent concentrer tous leurs efforts à se faire oublier.

– Les hommes les plus sages, les plus désintéressés, les plus religieux, sont toujours ceux qui apprécient le mieux la lourde charge des devoirs et qui s'efforcent d'en éviter la responsabilité. Renonçant à la vie publique, on dirait que cette illustre famille n'a de goût que pour la vie patriarcale du foyer, dans l'exercice de la prière et de la charité. L'exemple sublime de leur ancêtre, quittant le palais ducal pour entrer dans la pauvre cellule du bénédictin, dut influencer puissamment sur cette détermination de retraite. C'est à partir de cette époque où tout, chez elle, semble prouver un éloignement profond pour les grandeurs de la terre, que leur nom disparaît de l'histoire. Les Orso ne seront plus que les Orséolo.

Ce nom d'Orséolo, substitué à celui d'Orso, avait-il aux yeux des Vénitiens une de ces significations gracieuses et délicates auxquelles se prêtent si bien la langue italienne et la langue espagnole ? Avait-il été donné, au contraire, par des jaloux dans un sens péjoratif ou dédaigneux, manifestant chez ceux qui l'avaient mis en usage l'intention de jeter sur cette maison un certain discrédit, comme sur une race décadente ? L'une et l'autre signification peuvent également s'expliquer, celle-ci par un sentiment de haine secrète, celle-là comme une manifestation très fréquente de familiale tendresse. Dans tous les cas, il nous paraît tout aussi naturel et prudent pour les Orso d'avoir donné le nom d'Orséolo à leurs descendants que de l'avoir accepté de leurs envieux.

S'il était permis de se livrer à ce sujet à des conjectures auxquelles le silence de l'histoire semble autoriser les chercheurs, ne pourrait-on pas voir chez ces humbles et pieux descendants d'une aussi illustre famille l'intention bien arrêtée d'atténuer par une terminaison diminutive l'éclat d'un grand nom et d'en détourner ainsi, dans la mesure du possible, l'attention publique ? Accompli peut-être pour dissiper les susceptibilités ombrageuses de certaines familles rivales, ce sacrifice n'était-il pas digne de cet héroïsme chrétien qui semble déjà être l'apanage de cette famille de héros devenue une famille de saints ? Après une si longue suite de glorieux ancêtres, en amoindrir ainsi le glorieux héritage, sans toutefois en répudier l'honneur qui vient de Dieu, c'est évidemment faire le contraire de ce qu'on voit dans le monde, où l'on ne cherche qu'à augmenter le bruit d'une illustre origine pour en tirer honneurs et profits; mais c'est aussi faire preuve de sagesse autant que d'humilité. Combien d'hommes paraîtraient moins coupables, dans les temps actuels, s'ils avaient su modifier dans le même sens le grand nom de leurs aïeux et le mettre à l'unisson de leur caractère dégénéré et de la décadence morale de leurs maisons !

Mais Dieu exalte les humbles. Les Orséolo acquerront à leur tour une gloire qui dépassera même celle des Orso; et de l'obscurité où semblent s'être volontairement renfermés les auteurs de Pierre Orséolo sortira un astre rayonnant de sainteté, devant lequel s'inclinera la chrétienté tout entière.

CHAPITRE 2

C'est en 928 que vint au monde Pierre Orséolo. Le pape Léon VI occupait le trône pontifical, et la dignité de doge reposait sur la tête du bienheureux Orso Participace qui, quatre ans après, devait embrasser la vie monastique. Les archives de Venise gardent un silence absolu sur le père de notre héros. Toutes les recherches faites jusqu'ici n'ont pu éclairer le mystère de cette existence qui peut-être fut courte, mais qui certainement fut marquée au coin d'une grande humilité chrétienne. Certains auteurs lui donnent aussi le nom de Pierre. Le prince des apôtres semble donc avoir été choisi par les Orséolo comme patron de la famille, à l'exemple peut-être du dernier Participace ou Badoer, frère du Bienheureux, et qui est aussi désigné dans l'histoire sous le même prénom.

Cette lacune historique, qui laisse dans l'ombre l'auteur de notre saint, est-elle suffisamment expliquée par l'incendie qui détruisit le palais des doges en 976, et anéantit les archives et les écritures publiques qui s'y trouvaient conservées, comme aussi par celui non moins désastreux de 1230, dans lequel furent consumés divers mémoires concernant un grand nombre de familles ducales ? Il semble qu'une vie cachée dans le silence du foyer domestique et uniquement consacrée à l'exercice de la prière et des bonnes œuvres peut expliquer ce silence regrettable, comme aussi l'administration d'une grande fortune et la direction de ces entreprises commerciales auxquelles tout vénitien ne pouvait se soustraire sans compromettre l'avenir de sa maison; elle doit être considérée surtout comme la conséquence de cette prudence excessive que les rivalités de famille imposaient aux chroniqueurs et aux historiographes de Venise, qui ont toujours eu grand soin d'éviter dans leurs Mémoires tout ce qui pouvait ressembler de leur part à des manifestations ouvertement sympathiques en faveur d'une grande maison, pour ne point blesser sans doute la susceptibilité des autres familles en vue.

Mais si aucun écrivain, biographe ou généalogiste, ne nous fournit la moindre donnée sur les auteurs de notre Pierre, tous s'unissent pour exalter leurs qualités et leurs vertus, et témoignent de la parfaite éducation qu'ils s'appliquèrent à donner à l'héritier de leur nom. Tous, en effet, les qualifient de «très sages, très prudents, très religieux», et attribuent pour une large part aux exemples reçus par Pierre Orséolo dans le recueillement du foyer paternel, le développement remarquable de cet esprit juste et droit, de ce cœur ouvert dès l'enfance aux sentiments de la plus étonnante charité, de cette âme enfin qui devait s'élever graduellement jusqu'au plus haut sommet de l'héroïsme chrétien.

Il est certain que des maîtres choisis furent bientôt chargés d'aider les efforts de la famille dans la délicate direction de cette intelligence d'élite, si particulièrement éveillée sur les choses de Dieu. Le principal objectif de tous ceux qui concoururent à la formation de ce caractère naturellement élevé fut évidemment de l'asseoir dans la vérité, c'est-à-dire, dans cet esprit de l'Église d'où découle seulement la nette compréhension du devoir et qui donne à l'homme l'énergie nécessaire pour soumettre sa volonté à toutes les inspirations de la grâce et à toutes les exigences des situations.

Les leçons des parents et des maîtres du jeune Pierre durent certainement revêtir ce caractère d'austérité dont on ne sait plus comprendre aujourd'hui les précieux avantages; et cette austérité même, en développant dans l'âme de l'enfant cette fermeté qui ne se laisse point séduire par les dehors et par les attrait d'une dissipation dangereuse, dut considérablement développer en lui cette activité de l'esprit que n'égare ni l'orgueil ni l'égoïsme, et cette tendresse de cœur qui sera

toujours l'apanage des âmes pures. On s'étudia à coup sûr, dès les premiers jours de son enfance, à prévenir ces élans de caractère, ces emportements de volonté, cette sorte de particularisme intellectuel dont les manifestations, communes chez les enfants, développent si rapidement en eux, si elles ne sont puissamment réprimées, tous les germes de leurs passions naissantes. Aussi aucun langage ne nous semble mieux contenir tous les enseignements, toutes les exhortations versées dans cette âme de plus en plus ouverte aux fortifiantes clartés de la doctrine chrétienne, comme ces quelques mots tombés un jour des lèvres d'un saint abbé devenu bientôt un grand évêque, et qu'on peut attribuer sans témérité aux pieux auteurs de Pierre Orséolo : «Mon fils, noblesse oblige. Eh bien ! soyez le porte-enseigne de la vertu, de l'innocence, de l'affabilité, de la noblesse d'âme. Que tous puissent vous suivre sur ce champ d'honneur où l'on se combat soi-même, où l'on s'excite à l'exercice des plus saintes vertus, où l'on marche à la conquête, comme s'exprime l'Apôtre, de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est pudique, de tout ce qui est juste et saint, de tout ce qui est aimable et noble et honorable, en un mot de toutes les vertus que vous avez trouvées en naissant autour de vous et dans la tradition de votre glorieuse famille».

Mais à ces exhortations élevées qui devaient profondément émouvoir la nature à la fois si pieuse et si chevaleresque de Pierre, une bien autre impulsion à la vertu, au sacrifice et à la pénitence, impulsion d'autant plus irrésistible qu'elle partait d'un aïeul glorieux devant lequel tous les fronts s'inclinaient avec vénération, vint imprimer dans ce jeune cœur un sentiment encore plus vif des choses de Dieu. L'abdication d'Orso Participace allant, sur ses vieux jours, prendre son repos et attendre la mort dans les murs d'un monastère, fut un événement qui émut violemment la ville de Venise. Le peuple vénitien en conserva longtemps l'impression profonde, et les manifestations de regret, d'amour et d'admiration qu'il fit éclater dans cette occasion autour de ce patriarche à qui il devait tant d'années de paix et de prospérité, durent se graver pour toujours dans la mémoire de son jeune descendant.

Pierre Orséolo n'avait que quatre ans lors de cet émouvant épisode de l'histoire de sa famille; cependant on peut croire que l'austère beauté de ce mémorable événement ne s'en imposa pas moins à cette attention enfantine dont la puissance trop généralement méconnue confond si souvent l'observateur. Bien des fois, sans doute, il accompagnera ses parents auprès de l'illustre vieillard; il en recevra les caresses et les bénédictions; et l'on aime à se représenter le prince-moine jetant à son insu dans le cœur de l'enfant le germe de sa future destinée. Il est, en effet, des empreintes latentes que l'âme inconsciente garde dès l'enfance avec une providentielle ténacité et qui n'apparaissent qu'à l'heure voulue, semblables à ces vélin mystérieux où l'œil ne découvre rien, mais qui n'attendent qu'un rayon de soleil propice pour livrer aux regards l'image que l'artiste y a déposée. – Temps heureux où les fils des plus nobles races grandissaient ainsi dans les parfums de sainteté que répandaient autour d'eux les membres les plus illustres de leurs familles, et où ils préludaient aux luttes de la vie sous l'influence secrète d'aussi héroïques exemples !

Aussi Pierre Orséolo eut-il bientôt acquis, à un âge où l'esprit de sagesse est si facilement égaré par les séductions de l'imagination ou par les écarts d'une sensibilité excessive, cette sorte d'intuition des choses divines et humaines que développe si vite dans le jeune chrétien l'habitude de se combattre et de se vaincre. La chronique de Venise nous le montre, dès son enfance, uniquement appliqué à plaire à Dieu, et non moins attentif à développer en lui cet amour du prochain qui ne peut s'asseoir dans les âmes qu'avec l'amour du Christ. A en juger par l'étonnant apostolat auquel on vit Pierre se livrer dès son jeune âge avec un entraînement que peut seule expliquer une grâce particulière, l'amour de la paix avait pris, en effet, dans cette âme d'enfant un caractère bien surnaturel. Sans doute les sages conseils de sa famille, si bien instruite

du danger des rivalités et des jalousies qui travaillaient l'aristocratie vénitienne, l'avaient poussé sans réserve vers des sentiments de douceur et de charité où elle voyait à la fois pour leur fils une garantie de repos et le gage, plus tard, d'une participation vraiment bienfaisante à la chose publique; mais certainement les résultats de leurs efforts dépassèrent toutes leurs espérances et ne purent bientôt s'expliquer que par une intervention merveilleuse de la Providence.

Dieu sembla, en effet, avoir doté cette âme, dès les premières années de son entrée dans la vie, d'une faveur singulière qui caractérisera et renfermera en quelque sorte tout le secret de sa destinée civique et de sa mission parmi les hommes. La Providence se plaît souvent à se manifester ainsi, dès leur enfance, chez ceux qu'elle destine à devenir les instruments de ses desseins. Nous voulons parler du don d'apaisement dont le ciel gratifia cet enfant de charité et de réconciliation dès l'âge le plus tendre, de son aptitude prodigieuse à calmer les sentiments de haine et les susceptibilités jalouses de ses camarades de jeu et à répandre autour de lui, comme un vase rempli d'une irrésistible douceur, la paix et l'union. Les années ne firent que développer en lui cette étonnante puissance, et l'accroissement de sa charité en étendit les bienfaits au loin, partout où son cœur trouvait à dépenser cet invincible besoin de verser dans les âmes violentes ou aigries la mansuétude et la sérénité.

Ce n'était point seulement, en effet, parmi ses amis de race tribunitienne comme lui qu'il aimait à exercer son admirable et précoce apostolat. Ce bel adolescent, dont toutes les bonnes grâces du corps rehaussaient les séduisantes vertus et la distinction native, avait pour les pauvres un amour trop chrétien pour ne point voir en eux des frères en Jésus Christ. Il aimait à franchir le seuil des chaumières alignées le long du rivage; il savait le nom de la barque de pêche immobilisée par la maladie du chef de famille; il chérissait le foyer où pleuraient la veuve et les enfants du naufragé; il connaissait aussi les causes souvent futiles de ces discordes que les mœurs populaires de l'époque rendaient si violentes; et si ses aumônes soulageaient bien des misères, son intervention et ses conseils réussissaient à prévenir bien des scandales et peut-être bien des crimes, en ramenant la concorde dans les familles souvent divisées par des haines invétérées.

Mais si les classes dirigeantes doivent surtout s'imposer au peuple par la solidité de leur doctrine et par l'exemple d'une charité tout évangélique, elles doivent aussi se faire distinguer par ces fortes études et ces connaissances qui ajoutent à l'influence que donne la vertu le prestige d'une incontestable supériorité intellectuelle.

La république de Venise offrait au Xe siècle un spectacle unique, au milieu des agitations de cet Occident dont les moines, les moines seuls, réussissaient à adoucir par degrés, au prix des plus héroïques efforts, les goûts et les mœurs barbares. Partout ailleurs le noble ne quittait pas son gantelet de fer et dormait dans la salle basse à côté de son cheval, pour être plus tôt prêt à la défense du sol. Son devoir, sa mission était de tenir le glaive, de protéger ses vassaux contre les entreprises des brigands, de regarder toujours à l'horizon, du haut de son château-fort, la poussière des chemins qui aboutissaient à sa manse, à sa bourgade ou à son comté. Une telle existence ne pouvait lui laisser ni les loisirs ni le calme nécessaires aux travaux de l'esprit. Il n'en était pas de même à Venise, colonie chrétienne qui, dès sa fondation, n'avait cessé de respirer la libre et féconde atmosphère de l'Évangile. Protégée contre les périls du dehors par les vagues de l'Adriatique, elle n'avait eu à se défendre que contre des ennemis de passage et contre le voisinage incommode des pirates qui, en obligeant les Vénitiens d'entretenir une flotte pour les châtier, les mit en état de repousser par la suite des ennemis plus dangereux.

En outre de cette tranquillité intérieure qui n'avait été troublée que par intervalles et comme par secousses, les nobles vénitiens jouissaient déjà d'un

immense avantage absolument inconnu à cette époque du reste de l'Europe, et qui était pour eux une occasion incessante de sérieuses études et d'entraînantes découvertes. Ils furent les premiers, en effet, à ouvrir les yeux sur les trésors de l'Orient, dépositaire de toutes les traditions de l'antiquité; c'est vers le Levant qu'ils poussèrent, dès les premiers jours, les voiles de leurs vaisseaux, subissant ainsi l'heureuse influence des lettres et des sciences, au milieu de ces entreprises commerciales dont la merveilleuse activité unit bientôt l'antiquité et le Moyen âge. Bien que le XIII^e siècle ait été, surtout pour la république de Venise, le grand siècle du progrès intellectuel, il n'en est pas moins certain que les Vénitiens avaient déjà acquis, bien avant cette époque, dans la fréquentation de ces peuples policés quoique tombés dans une fatale décrépitude, un degré d'instruction et de connaissances que développaient constamment leur orgueil national et l'intérêt de leur commerce. Bien avant la prise de Constantinople par l'aristocratie vénitienne unie aux barons français, bien avant les malheurs des Grecs et l'émigration d'un grand nombre d'entre eux vers l'Italie, Venise jouissait déjà de cette civilisation dont le christianisme était la racine, racine féconde qui fait nécessairement éclore dans les États, avec toutes les vertus évangéliques, ces fleurs des arts et des sciences dont la République était appelée à produire une si riche moisson.

L'instruction du gentilhomme n'était donc nullement négligée à Venise, même à cette époque reculée, et il ne serait pas difficile de prouver les soins jaloux donnés par les familles patriciennes au développement de l'intelligence de leurs enfants, l'amour de l'étude qu'elles s'efforçaient de leur inspirer, et les connaissances relativement très étendues de la jeunesse vénitienne. On peut même affirmer, avec un grand nombre d'historiens, que la noblesse de Venise a montré de tout temps pour les sciences et pour les arts une aptitude et une passion qui les mit très souvent à la tête des hommes de leur temps.

Mais une des plus grandes gloires de la noblesse des Lagunes a été certainement son culte remarquable pour la langue latine, qui a toujours été la langue des patriciens, des orateurs et des savants vénitiens. Le latin était considéré à Venise comme la vraie langue des peuples chrétiens, parce qu'elle est la langue de l'Église. C'est grâce à elle que Pierre Orséolo pourra un jour confier à un illustre et vénérable étranger, venu à Venise du fond des Pyrénées orientales, les agitations de son âme de plus en plus envahie par un irrésistible dégoût des grandeurs humaines, et lui faire part de son héroïque résolution. – La langue des Grecs devint aussi familière aux Vénitiens, et il n'est guère permis de douter que, même au Xe siècle, leurs trafics déjà très étendus dans les ports du Levant ne leur eussent rendu la connaissance de cette langue indispensable pour leurs transactions commerciales.

Les heureux parents de Pierre Orséolo ne durent certainement rien négliger pour donner à un tel fils, dont les dispositions naturelles se prêtaient si bien à seconder leurs efforts, toute la somme de connaissances qu'un gentilhomme vénitien pouvait acquérir à cette époque. Mais il importe de ne pas oublier ici que Venise était surtout destinée à devenir une grande puissance maritime, et que ses forces navales étaient l'objet constant de ses préoccupations et de ses études. Son champ de bataille, en effet, c'était la mer avec ses vagues; sa défense, ses remparts, c'étaient ses galères, ses galiotes et ses brigantins. Sa flotte représentait à vrai dire tout ce qu'elle pouvait opposer à des ennemis jaloux de ses richesses, échelonnés sur les rivages de l'Adriatique, Istriens, Croates, Dalmates, pirates et corsaires, convoitant avec une ardeur farouche le navire entrant dans les lagunes, et caressant toujours le projet de surprendre et d'aborder ces îles d'or dont l'immense butin exaltait leur cupidité. A cette flotte il fallait des capitaines, des chefs courageux, instruits, toujours prêts à en prendre le commandement sur l'ordre du Sénat, et c'était seulement dans

les rangs de l'aristocratie que ce chef, ce capitaine devait être choisi. Les capitaines de mer ne pouvaient être pris, en effet, que dans les familles nobles, et la République ne confiait qu'à un Vénitien de grand nom la conduite de ses vaisseaux. Il n'est pas douteux que ces études navales, vers lesquelles tout noble vénitien se sentait particulièrement appelé pour l'honneur de son nom et la défense de la patrie, furent poursuivies par Pierre Orséolo avec un entraînement particulier et un rare succès.

Ainsi grandissait, aux yeux de ses concitoyens surpris et charmés, ce beau jeune homme riche déjà de toutes ces vertus si rares chez les hommes d'un âge mûr.

CHAPITRE 3

L'heure était venue où Dieu allait consacrer par la dignité d'un nouveau sacrement les vertus viriles de son jeune et pieux serviteur. Dès le premier éclat de sa jeunesse, d'autant plus séduisante qu'elle s'épanouissait dans l'atmosphère bénie d'une admirable pureté, notre saint jeune homme était destiné à s'asseoir fortement parmi ses concitoyens, le front paré de cette grâce juvénile et de cette maturité précoce qui appellent à la fois l'attendrissement et le respect. Avant de l'élever à la sublimité de tous les renoncements des grandeurs humaines, la divine Providence semble s'être appliquée à enrichir l'existence de Pierre Orséolo de toutes les faveurs qui rendent aimable la vie d'ici-bas, comme pour mieux en faire ressortir plus tard aux yeux des hommes l'héroïque sacrifice.

Jaloux d'étendre sur leur chère Venise leur influence salutaire et essentiellement dirigeante, attentifs à sauvegarder contre tout égarement le prestige et la vigoureuse pureté de leurs descendants, les chefs de famille de l'aristocratie vénitienne mariaient leurs fils de bonne heure. Une sage prévoyance, commandée d'ailleurs par l'influence du climat et par la précocité du tempérament vénitien, leur en faisait un devoir. L'affaiblissement des grandes races par l'inconduite qu'accompagne bientôt le mépris public, n'est-il pas le plus grand malheur qui puisse fondre sur un État, et les Livres saints ne font-ils pas dépendre le sort des cités des familles puissantes qui les habitent ? Aussi, toujours inspirée par cette louable fierté qui ne craignait rien tant que de compromettre dans ses foyers toutes les précieuses traditions qu'elle considérait avec raison comme un dépôt sacré confié à sa garde par la Providence, l'aristocratie vénitienne s'était-elle appliquée dès l'origine à rendre impossible toute mésalliance dans ses rangs. Une règle absolue, et plus tard une loi rigoureuse défendait au fils de famille de choisir la compagne de sa vie autre part que parmi les jeunes filles de la noblesse des Lagunes; et comme pour grouper les nouveaux époux et tous les membres des familles alliées dans une sorte de communauté qui resserrât le lien de leur antique origine et de leur solidaire destinée, ces mariages, au Xe siècle, étaient célébrés chaque année, à Venise, le même jour, au pied du même autel dans une même cérémonie religieuse, au milieu du même appareil et de la même magnificence. Tous les mariages des nobles vénitiens se célébraient à la fois dans l'église cathédrale d'Olivolo, la veille de la fête de la Purification de la Sainte-Vierge.

Les heureux parents de Pierre Orséolo ne tardèrent pas à le pousser vers cet état du mariage qui, en ajoutant à la dignité de la vertu celle du chef de famille, ne pouvait qu'augmenter l'influence d'un fils si parfaitement doué. Ils jetèrent les yeux sur une gracieuse et très pure jeune fille dont les qualités aimables et surtout l'admirable piété avaient déjà probablement attiré l'attention et l'estime de Pierre Orséolo lui-même. Aussi, quel que fût son éloignement secret pour un état de vie qui pouvait contrarier peut être de plus hautes et plus parfaites aspirations, se soumettant aux désirs de ses parents qui mettaient en lui l'espoir et l'avenir de leur

maison, obéissant d'ailleurs à l'impulsion mystérieuse de cette Providence qui dirige toujours ici-bas, comme un instrument souvent inconscient, l'homme de foi qui s'abandonne aveuglément à sa conduite, notre beau et gracieux jeune homme ne paraît pas avoir manifesté pour cette union si bien assortie un éloignement sérieux. Il est même permis de croire que ces deux jeunes cœurs, si richement pourvus des mêmes vertus, unis déjà par le lien surnaturel de la même doctrine et de la même piété, se laissèrent couler l'un vers l'autre sous l'œil de Dieu, comme deux sources pures et vives qui, suivant leur pente, vont se confondre dans le même ruisseau. Quoi qu'il en soit, il n'est pas permis de douter que l'un et l'autre n'aient mûrement réfléchi, avant de s'abandonner à une mutuelle inclination, sur cette vocation du mariage dont ils appréciaient certainement toutes les sublimités, toutes les délicatesses, tous les devoirs, et qu'ils n'aient confondu longuement leurs ferventes prières pour appeler à leurs noces l'Hôte divin dont une des plus augustes missions fut la sanctification de l'union conjugale par son élévation à la dignité d'un sacrement.

La pure et gracieuse vierge que la Providence avait destinée à devenir la fidèle compagne de Pierre Orséolo, et qui devait mériter du ciel les plus abondantes bénédictions et les plus exceptionnelles faveurs, s'appelait Félicie Maripetra. La maison des Maripetri était certainement une des premières parmi celles qui vinrent s'établir primitivement dans les Lagunes. Son nom fut changé, vers la fin du XVe siècle, en celui de Malipieri, de même que les Faletri devaient devenir les Falieri, à mesure que les Vénitiens s'abandonnaient à ce génie particulier qui devait donner à leur dialecte, le plus naïf de l'Italie, cette harmonie douce et légère si bien qualifiée par Mme de Staël de «souffle agréable». Cette famille devait briller d'un grand éclat dans l'histoire de Venise. Sa piété, son désintéressement, sa charité et sa bravoure lui donnent plusieurs traits de ressemblance avec la maison des Orséolo à laquelle elle fut sans doute très fière de s'allier. Entrés dans les grandes fonctions publiques au XIIe siècle, les Malipieri n'en acceptèrent d'abord les lourdes responsabilités qu'avec une extrême appréhension et après s'en être longtemps défendus. Une grande modestie et un éloignement naturel pour les honneurs semblent avoir été comme le caractère distinctif de cette famille éminemment chrétienne, et qu'on dirait s'être particulièrement appliquée à suivre les traces de celui qui l'avait autrefois si grandement honorée par le choix de la compagne de sa vie.

Félicie Maripetra, épousa Pierre Orséolo en 9462. Pierre Orséolo avait dix-huit ans. Des mariages à cet âge paraîtraient bien étranges avec nos mœurs actuelles et offriraient à l'existence conjugale bien des dangers pour l'avenir. Les noces hâtives n'y sont en général que la conséquence d'élans irréfléchis et impétueux que rien, hélas ! ne protège contre la satiété et des écarts criminels. Le *nubat in Domino* de l'apôtre saint Paul n'est guère aujourd'hui qu'un vain mot, et cette absence de foi religieuse apporte fatalement dans les foyers tous ces éléments de dissolution qui, en détruisant la famille, déchirent le corps social. Mais, éclairée par la foi, fortifiée par la grâce, la jeunesse elle-même prend bientôt toutes les qualités de l'âge mûr; elle comprend le but de la vie, elle en apprécie toute la dignité, et, jalouse d'obéir à la loi providentielle qui la dirige, elle aspire à tous les grands devoirs du chef de famille et du citoyen, se sentant l'esprit assez droit pour les bien comprendre, le cœur assez fort pour les bien remplir. L'observateur sérieux constatera toujours chez le jeune homme foncièrement chrétien une aptitude précoce pour la vie de famille, comme aussi pour les fonctions publiques. La foi religieuse, en assoyant les volontés sur des principes, fait bien vite des caractères, c'est-à-dire des hommes.

Le nouveau foyer des jeunes époux offrit, dès les premiers jours, le touchant spectacle de toutes les vertus s'unissant, se confondant et se complétant dans ce commerce intime, dans cette activité commune qui ajoutent tant de force et de

douceur à leurs manifestations diverses. Toujours également fervents dans le service de Dieu, animés des mêmes désirs, remplis tous deux de cette grande charité pour les pauvres qui semble avoir été de tradition dans les deux familles, on eut dit qu'une sainte émulation poussait ces deux cœurs à se devancer l'un l'autre dans l'accomplissement de tous leurs devoirs et dans l'expression de leur mutuelle tendresse.

Il serait toutefois bien peu raisonnable d'attribuer à Pierre Orséolo une existence toute cachée dans l'intimité du foyer et dans les pratiques religieuses. En outre qu'il ne lui était pas permis de se désintéresser des affaires publiques vers lesquelles le poussaient des connaissances étendues, une aptitude spéciale et son grand amour pour sa patrie, il n'est pas douteux que le soin de ses affaires et la direction de nombreuses entreprises commerciales n'aient imprimé à sa jeunesse une grande activité. Il dut même obéir mieux que tout autre à cette grande loi du travail, imposée à l'homme par Dieu lui-même et à laquelle la noblesse vénitienne se soumit dès les premiers jours, par nécessité d'abord et bientôt avec une passion toute providentielle. Il est même fort probable que ce besoin d'activité, et le désir de se perfectionner dans l'art de la navigation et de toutes les sciences navales, aient fait prendre dans sa jeunesse à Pierre Orséolo le commandement et la conduite de ses navires vers cet Orient où la mémoire des Orso avait de si profondes racines. A en juger par les étonnantes libéralités et les fondations de toutes sortes au moyen desquelles il devait un jour réparer de déplorables ruines et rendre son nom immortel dans les fastes de Venise, le ciel dut se plaire à bénir toutes ses entreprises et à couronner par l'éclat d'une grande fortune tous les mérites de son serviteur. Nous savons, en effet, que si les richesses sont un grand malheur pour le mondain qui ne voit dans leur possession qu'un motif de s'enorgueillir devant les hommes, en excitant trop souvent les convoitises et les passions du peuple par le spectacle scandaleux de son faste et de ses débordements, il n'est pas moins vrai qu'elles constituent, au contraire, une grande grâce pour le chrétien qui ne les recherche ou ne les accepte que pour accroître cette influence salutaire dont la Providence fait un rigoureux devoir aux grands de ce monde.

La mer semble avoir exercé sur Pierre Orséolo un attrait d'au tant plus irrésistible que si, d'une part, le magnifique spectacle de son immensité captivait son âme chrétienne, en l'élevant à la contemplation des splendeurs divines, d'autre part, ses flots et ses vagues étaient pour son cœur chevaleresque comme de fidèles alliés dans les luttes et la défense de sa patrie, comme les tenants de sa liberté et les témoins futurs d'une gloire déjà pressentie ou entrevue par son ardent patriotisme. Venise ne tarda pas longtemps à donner toute sa confiance à ce beau jeune homme à peine entré dans la vie, mais en qui, malgré sa jeunesse, elle reconnut bien vite toute la science et toute la bravoure d'un capitaine de mer. A l'âge de vingt ans, Pierre Orséolo allait être appelé à la défense de la République et au commandement de sa flotte, dans une grande expédition contre les corsaires de Narenta.

C'était sous le règne de Pierre Candiano III, successeur au dogat de Pierre Badoer, frère du bienheureux Orso Participace. Un aïeul de ce doge, Pierre Candiano Ier, avait péri glorieusement de la main de ces farouches pirates en 887, dans une bataille malheureuse qu'il commandait en personne et qui vit mourir le premier doge, les armes à la main, pour la défense de la République. Ces barbares, connus sous le nom d'Esclavons, s'étaient répandus sur les côtes de l'Adriatique depuis une époque très reculée. Maîtres de l'Istrie dès le Ve siècle, ils avaient établi leur repaire dans la vallée de Narenta, au fond du golfe de ce nom, et les premiers réfugiés des lagunes avaient eu à se défendre, dès les premiers jours, contre leurs déprédations et leurs insultes. Ce voisinage devait être pour Venise un péril incessant, qui ne fit que grandir

depuis le pillage de la ville de Caorlo par ces pirates, en 837, sous le règne du doge Gradénigo. La longue lutte de la République contre les pillards de Narenta ne dura pas moins de cent soixante ans et ne se termina définitivement que par la conquête de la Dalmatie par Pierre Orséolo II. La Providence semblait réserver au fils de notre jeune et vaillant capitaine la gloire de délivrer pour toujours sa patrie de ses farouches ennemis, quarante-huit ans après la victoire remportée par son père.

Les historiens vénitiens s'accordent à représenter la situation de la République en 948 comme absolument insoutenable par suite des entreprises de plus en plus audacieuses de ces brigands Narentins. Avides de rapine et de pillage, enhardis sans doute par une impunité qui exaltait leur orgueil et augmentait leur insolence, ils parcouraient en maîtres toute l'Adriatique; mais leur objectif plus que jamais convoité était toujours cette riche Venise dont ils venaient attaquer et dépouiller les navires jusqu'en face de ses ports et sous les yeux du Sénat indigné. On en était venu, d'après l'historien Sabellico, à craindre même que ces bandits ne tentassent un coup de main sur la capitale des Lagunes pour la piller et en massacrer les habitants. La défense s'imposait, d'autant plus énergique, acharnée, qu'il ne suffisait pas de repousser l'ennemi, mais qu'il fallait châtier son insolence, le soumettre par la victoire et en délivrer l'État. A cet effet, Venise organisa et arma une flotte de trente-trois vaisseaux de guerre d'une forme nouvelle, aux flancs plus larges, ayant quelque ressemblance avec l'écrevisse de mer et qu'on appela «gombaria».

Au milieu de ces préparatifs de guerre, Pierre Orséolo dut se faire distinguer par son ardeur patriotique et sans doute par des connaissances techniques qui le rendirent très utile dans la construction de ces nouvelles galères de combat et dans l'organisation de la flotte, ce qui expliquerait la confiance remarquable qu'il inspira à ses concitoyens dans une aussi grave circonstance. Quoi qu'il en soit, à un âge où l'on peut être un officier d'avenir mais non un capitaine éprouvé, son activité, ses connaissances navales, son courage et son patriotisme avaient déjà mérité une si grande admiration de la part du Sénat que lorsqu'il fallut choisir le chef de l'expédition, deux noms au lieu d'un furent proclamés dignes par l'assemblée de partager la gloire de la défense de la patrie : Badoer Participace et Pierre Orséolo. Les traditions de vertu et de bravoure dont le sang des Orso était si richement pénétré, le lien de parenté, l'affection réciproque qui unissaient les deux capitaines, dont le plus jeune parut sans doute devoir compléter par son ardente initiative les qualités plus mesurées de son aîné, firent penser avec raison au Sénat qu'il ne pouvait confier en de meilleures mains la fortune de la République.

L'histoire atteste à chaque page le courage du chrétien en face des ennemis de la patrie; mais ce religieux patriotisme ne doit pas être confondu avec cet esprit national, étroit et ombrageux, source de tant de violences et d'injustices, qui n'a pour principe que l'orgueil de l'homme et pour manifestation qu'une exaltation folle et une colère farouche. Le vrai patriotisme est toujours inspiré par la foi, et son dévouement est réglé et sanctionné par Dieu lui-même, qui donne à la mort religieusement reçue et acceptée sur le champ de bataille tous les mérites du martyr. Le patriotisme de Pierre Orséolo avait certes toute l'élévation de cet héroïsme chrétien qui, en offrant sa vie pour la patrie, puise dans le prix et dans la satisfaction d'un devoir accompli l'invincible volonté du sacrifice. Rien ne le retint dans cette voie de l'honneur chrétien qui sera toujours la voie du vrai gentilhomme, ni les douceurs paisibles du foyer, ni ces larmes cachées, mais qu'on devine, d'une jeune épouse dont le cœur troublé flotte, incertain, entre de grandes espérances et de cruelles appréhensions.

Les historiens donnent plusieurs versions sur cette expédition. Certains auteurs nous représentent les pirates tellement effrayés d'un appareil si menaçant qu'ils refusèrent le combat et prirent la fuite. Celui-ci parle d'ambassadeurs narentins

envoyés à Venise pour demander la paix; celui-là d'un traité obtenu par les Vénitiens, portant la soumission de leurs ennemis, la restitution du butin qu'ils avaient pris et l'engagement de payer un tribut. Mais, d'après l'historien Dandolo, dont la version paraît la plus vraie, une première expédition ne donna aucun résultat décisif. Les Narentins furent repoussés loin des Lagunes, mais n'en persistèrent pas moins à tenir la mer. Une seconde expédition fut donc reconnue nécessaire; l'ennemi fut attaqué avec une plus grande vigueur, et, malgré sa résistance, les efforts des Vénitiens furent couronnés d'une victoire complète. Ce ne fut qu'après cette seconde victoire, dont la première n'avait été que le prélude, que les pirates se soumirent et renouvelèrent avec le Sénat un pacte d'alliance qui avait autrefois existé entre eux et les Vénitiens.

Enfin délivrée de ces redoutables corsaires, Venise dut acclamer ses sauveurs lorsque, selon l'usage, les deux capitaines vinrent rendre compte au Sénat de la conduite de l'entreprise. Comment douter des félicitations enthousiastes qui accueillirent surtout le jeune Orséolo ? Mais, à cet âge où l'on est si porté à confondre la gloire avec le bonheur, et où l'enivrement du triomphe exalte si vivement toutes les fibres de l'orgueil, Pierre Orséolo reçut humblement toutes les flatteuses démonstrations que lui prodiguèrent ses concitoyens et se remit simplement, avec la seule satisfaction du devoir accompli, aux occupations journalières de sa paisible et laborieuse existence. Il donna ainsi l'exemple, si commun d'ailleurs à Venise, d'un capitaine de terre ou de mer reprenant la vie privée sitôt après la victoire, et se mêlant à la foule comme s'il ne se souvenait plus d'avoir eu toute la puissance du Sénat entre ses mains.

Mais, au milieu de toutes ces bénédictions spirituelles et temporelles dont Dieu semblait se plaire à enrichir ce foyer chrétien, une ombre de tristesse résignée voilait bien souvent le front des deux jeunes époux. « Cette couronne sacerdotale, cette couronne royale, cette couronne divine que la maternité dépose sur le front de l'épouse », selon les remarquables expressions d'un grand évêque, ne brillait point encore sur celui de Félicie. Des manifestations toutes surnaturelles devaient donner, après une longue attente, à cette bénédiction tant désirée, tous les caractères d'un événement providentiel et pénétrer ces chastes époux d'une reconnaissance qui éleva d'un seul coup jusqu'à l'héroïsme le plus rare leurs deux âmes si bien faites pour se comprendre et recevoir à la fois les mêmes grâces et les mêmes inspirations.

CHAPITRE 4

Les dernières années du règne de Pierre Candiano III furent traversées par des événements sur lesquels il importe de jeter un coup d'œil réfléchi. Ces événements eurent sur la destinée de Pierre Orséolo de trop grandes conséquences pour n'en pas faire ressortir le caractère étrange, bien propre à inspirer à cette nature si droite et si chevaleresque une tristesse profonde et de graves méditations.

Pierre Candiano III, en montant sur le trône ducal, avait associé son fils au gouvernement de la République, comme l'avaient fait avant lui un grand nombre de ses prédécesseurs, depuis le doge Galbaio, en 787. Cet abus d'un corrégent choisi par le doge parmi les membres de sa famille avait paru aux Vénitiens offrir d'abord quelques avantages, mais il présenta plus tard de graves dangers. Le partage de l'autorité entre le père régnant et son fils qui se trouvait ainsi tout désigné pour lui succéder, était de nature à faire dégénérer la République en une sorte de principauté héréditaire, contrairement à la Constitution qui voulait que la dignité de doge fût toujours élective. En excitant l'ambition de la famille du prince, il offrait du moins le péril de voir son associé au trône ducal exercer à son profit, à la mort de son père, une influence considérable sur l'élection du doge nouveau.

Le fils de Candiano III abusa bientôt de l'autorité dont il était revêtu. Bien loin d'être un aide et un soulagement pour son père dans les délicates fonctions de sa charge et dans les fatigues de l'administration publique, il ne fut pour lui qu'une cause de toutes sortes d'ennuis et finalement de mortelles angoisses. Son orgueil effréné et son impatiente ambition l'engagèrent dans la voie de la plus criminelle révolte. A la tête d'un groupe de partisans et de soldats aussi corrompus que lui, il ne craignit pas de résister à l'autorité paternelle et à la puissance publique pour s'emparer du pouvoir. Cet attentat excita l'indignation générale. Le peuple, dévoué à son doge, dont la conduite était fort honorable, bien que sa jeunesse orageuse n'eût pas été sans reproche, se souleva en masse contre l'auteur d'une si odieuse sédition. Le fils coupable, saisi, garrotté, jugé, fut condamné à la peine capitale. Il ne dut la vie qu'aux larmes et aux supplications de son père âgé et infirme; mais pour donner à la légitime indignation de ses sujets une satisfaction suffisante, ce malheureux doge se vit contraint de condamner le coupable à un exil perpétuel.

Cet acte de justice apaisa le peuple, qui jugea toutefois que ce châtiment ne sauvegardait pas suffisamment la République contre un ambitieux qui s'était montré capable, pour satisfaire son avidité du pouvoir, de prendre les armes contre sa patrie et contre son père. Voulant se protéger pour l'avenir contre les tentatives, les sourdes menées et peut-être les intelligences déshonorantes du révolté avec Bérenger, roi d'Italie, Venise s'engagea par un serment solennel à ne jamais souffrir sa présence sur le territoire de la République. Les évêques eux-mêmes, suivis par tout le clergé, s'unirent à cette démonstration générale, pour enlever au banni tout droit et tout espoir de retourner dans sa patrie et d'y occuper jamais le trône ducal ni avant ni après la mort de son père. Ce serment, hélas ! devait bientôt tomber dans l'oubli, et cet oubli fatal devait être la cause d'un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire de Venise.

A la nouvelle de cette réprobation universelle qui détruisait pour toujours ses ambitieuses espérances, l'exilé, dépouillant toute pudeur, se livre plus violemment que jamais aux mouvements de son impétueux ressentiment. Il se rend à Ravenne, auprès du marquis Guido, fils du roi Bérenger, voisin jaloux et d'autant plus empressé à lui donner asile qu'il espérait sans doute se faire un allié docile de ce fils révolté; il n'a pas de peine à obtenir que le roi d'Italie mette à sa disposition et sous ses ordres une escadre de six vaisseaux armés; il devient pirate, et sans rougir d'un aussi odieux métier, le plus méprisé parmi les Vénitiens, il se met à faire la course contre les bâtiments de ses compatriotes. Il ne tarda pas à s'emparer de quelques navires marchands qui se rendaient de Venise à Fano. Accablé de douleur, Pierre Candiano III mourut de chagrin en 958, après dix-sept ans d'un règne honorable.

Le trône ducal était vacant; Venise avait à élire un nouveau doge. Avertie du danger de confier les rênes du gouvernement à des tempéraments superbes et violents, tout faisait espérer que son choix se tournerait vers un homme sage et prudent, dont les sentiments chrétiens et la modération bien connue seraient pour elle un gage de paix et d'union, de justice et de liberté. Un pareil choix s'imposait à la République qui, certes, avait sous la main celui qui d'entre tous était le plus capable et le plus digne de la gouverner. Pierre Orséolo avait alors trente ans, et ses vertus, sa charité, son courage et ses aptitudes pour les affaires publiques attiraient certainement les regards de ses concitoyens, quelque soin qu'il prît de se cacher sous le voile de cette humilité chrétienne qui donne à la plus belle vie des dehors si simples qu'elle semble échapper à l'attention des politiques, et n'appelle trop souvent la reconnaissance et les suffrages du peuple qu'après de grandes et terrifiantes déceptions. Pierre Orséolo avait évidemment conquis le cœur des Vénitiens; mais la crainte d'un ennemi redoutable domine souvent dans les États l'impression produite

par les qualités de ses plus nobles et dévoués défenseurs. Aussi, en face des dangers qui pouvaient résulter pour elle de la violente animosité du fils du doge défunt, redoutant l'intervention du roi Bérenger en faveur du banni et les graves complications qui pouvaient en être la conséquence, Venise, après un moment d'hésitation, prit-elle un parti qu'on a eu le tort, sans doute, de n'attribuer qu'à l'inconstance et à la versatilité du tempérament populaire. Elle jugea que des circonstances exceptionnelles peuvent quelquefois exiger des déterminations en apparence contraires au bien de l'État, et qu'un serment solennel ne devait point l'arrêter dans une volte-face qui, bien que compromettant l'avenir, avait du moins l'avantage d'assurer la tranquillité du présent. Elle estima enfin que le plus sûr moyen de mettre un terme aux criminelles entreprises d'un aussi dangereux prétendant, c'était de lui donner ce pouvoir convoité avec une aussi fougueuse ambition. Cherchant à se tromper sur les suites probables de cette inqualifiable faiblesse, elle se berça de l'espoir que la possession du trône ducal ferait d'un parricide et d'un traître un chef honorable et un défenseur des libertés publiques. Bref, un courant irrésistible, que l'historien peut chercher à expliquer mais qui n'a pas d'excuse aux yeux de l'homme sage, retourna l'opinion vers le pirate détesté que l'on maudissait la veille, et Venise acclama pour doge, sous le nom de Pierre Candiano IV, celui qu'elle avait juré de ne jamais souffrir sur le sol de la patrie. C'est ainsi que dans une précipitation aveugle et inspirée par la peur, cachant sa faiblesse sous le couvert d'une prétendue raison d'État qui sera toujours invoquée en politique pour excuser tous les crimes et toutes les lâchetés, la République de Venise se livra au plus indigne sur cette seule considération qu'il était le plus à craindre.

Un pareil choix dut attrister profondément le cœur si droit et si chevaleresque de Pierre Orséolo; car si, d'une part, cette élection ainsi accomplie dans la crainte de l'étranger ne pouvait que porter une grave atteinte à la dignité et à la considération de la République au dehors, il était évident, d'autre part, que cette élévation d'un mauvais prince sur le trône ducal devait tôt ou tard avoir au dedans de fatales conséquences. Mais la situation particulière du glorieux vainqueur des pirates Narentins lui imposait plus qu'à tout autre le devoir d'une grande réserve. Son nom, son passé, sa fortune, son influence, son éloignement pour toute opposition qui lui aurait certainement donné l'attitude d'un prétendant, la certitude surtout de ne pouvoir arrêter le courant de l'opinion sans provoquer des troubles et ouvrir la voie à des factions désastreuses, tout enfin lui imposait la pénible obligation du laisser faire et l'impérieux devoir de dévorer dans son cœur ses patriotiques souffrances, ses douloureux pressentiments. Par les temps troublés, l'honnête homme se trouve souvent en présence de circonstances exceptionnelles qui lui défendent d'agir. Dominant les événements d'en bas, libre de toute ambition personnelle, éclairé par la foi et par ces principes immuables qui lui rendent tangibles les fautes d'aujourd'hui et les malheurs de demain, une force mystérieuse, invincible, semble le réduire à l'impuissance et annuler son influence sur l'opinion publique. Il n'a alors qu'un parti à prendre se soumettre à la volonté divine, qui permet souvent de grandes erreurs pour éclairer ou châtier les nations, et, sans se désintéresser des choses de la patrie, sans renoncer surtout à cette influence que donne et conserve l'exemple des grandes vertus chrétiennes, s'efforcer d'atténuer les conséquences d'un entraînement fatal, de prévenir de nouvelles fautes et de préparer l'avenir.

Pierre Orséolo sut envisager en face, dès le premier jour, les difficultés dont l'élection de Candiano IV allait embarrasser son patriotisme; car s'il est facile de servir sa patrie sous de bons princes, l'histoire atteste combien les mauvais apportent d'entraves à la libre activité et à l'initiative précieuse des meilleurs citoyens. D'ailleurs si, d'un côté, dans l'intérêt de la République, il pouvait regretter, en sa qualité de

sénateur et de conseiller du prince, d'avoir à mettre plus de réserve et de prudente retenue dans sa participation au gouvernement, d'autre part, il n'était pas sans doute fâché de se trouver moins pressé par le mouvement des affaires publiques, sa situation lui faisant désormais un devoir de s'effacer, pour ne point exciter les soupçons d'un doge ombrageux. Il est même permis de penser que les souffrances patriotiques, dont l'élévation au dogat de Candiano IV fut l'occasion pour le cœur si impressionnable et si élevé de Pierre Orséolo, eurent surtout pour résultat d'accroître en lui le détachement des choses de la terre et le dégoût de toutes les grandeurs d'ici-bas. Pour certaines âmes, en effet, aucun spectacle n'élève la pensée si haut vers les choses de Dieu comme la vue des malheurs de son pays. Le chrétien pieux se sent naturellement porté à vouloir pour sa patrie de la terre quelque chose de l'immutabilité glorieuse de la patrie céleste; et lorsque cette patrie d'ici-bas, en qui après Dieu reposent toute son ambition et tout son amour, lui apparaît tout à coup soumise elle-même aux plus déplorables vicissitudes, aux changements les plus imprévus, aux défaillances les plus inexplicables et parfois les plus honteuses, son cœur, trompé dans ses plus nobles aspirations humaines, se demande avec douleur ce qu'il peut bien y avoir de stable sous le ciel. Cette violente déception se traduit alors par une élévation puissante vers ce que rien ne peut changer, ni troubler, ni corrompre, et la souffrance du patriote se transforme ainsi en une soif inextinguible de repos en Celui qui demeure et dont la Providence n'a jamais trompé les espérances éternelles du chrétien.

Cependant Venise, aveuglée par ces considérations tout humaines qui servent si souvent de bases à la conduite politique des peuples, et que la peur inspire aux prudents lorsqu'ils perdent de vue le secours d'en haut, se préparait à la réception du nouveau doge. Comme il arrive toujours en pareil cas, les plus ardents parmi les partisans de Candiano IV étaient ceux qui s'étaient montrés les plus indignés de ses débordements et de ses trahisons. Mais il importait avant tout de calmer les ressentiments du banni; il fallait avant tout lui faire oublier, par des excès d'enthousiasme, le juste châtement qui avait si violemment exaspéré son tempérament irascible; peut-être espérait-on que ce cœur violent s'attendrirait à l'aspect de ce déploiement inusité de magnificence patriotique, et que ce retour dans sa patrie, au milieu d'acclamations universelles, adouciraient par de salutaires émotions cette âme emportée et l'engagerait dans la voie d'un sincère repentir. Aussi rien ne fut épargné pour donner à ce retour tous les dehors d'une réception triomphale. C'est ainsi que les défaillances populaires entraînent fatalement les États dans des manifestations d'autant plus honteuses qu'elles offrent tous les caractères d'un vrai scandale national.

La majorité des Vénitiens une fois entrée dans cette voie, il était d'ailleurs rigoureusement nécessaire, pour éviter le choc des factions et la désolation des luttes intestines, que tous les citoyens, même les plus sages, eussent l'air d'accompagner le mouvement. Ceux qui étaient au fond les plus navrés de cette élection, et qui en comprenaient le mieux tous les périls, durent donc se plier à cette force des choses qui s'impose quelquefois aux volontés les plus fermes et les plus éclairées, et paraître approuver, la mort dans l'âme, les préparatifs inaccoutumés de ces démonstrations excessives de fidélité et d'amour dont Venise allait accabler l'orgueil satisfait de son nouveau maître.

En conséquence, le Sénat décida d'aller en grand appareil chercher Candiano IV à Ravenne; car le banni trouva sans doute piquant de ne pas s'offrir de lui-même aux acclamations des Vénitiens, mais d'attendre, avec une insolente dignité, qu'ils vinssent eux-mêmes l'arracher de son exil. Trois cents navires et gondoles pavoisés prirent la mer et le ramenèrent en triomphateur dans la capitale des lagunes, pour y

revêtir avec une pompe toute royale les insignes du pouvoir ducal. Le peuple, comme il le fait toujours en pareil cas, étourdi, exalté par la magnificence d'une fête sans précédent, acclama son souverain, admira son esprit et sa bonne grâce, et rouvrit, au milieu des cris d'allégresse, devant le fils de Candiano III, la porte de ce palais encore résonnant des dernières plaintes et peut-être des malédictions du père expirant.

Les premières années du règne de Candiano IV semblèrent donner raison à ceux qui avaient espéré que la possession du pouvoir apaiserait les passions violentes et les ambitieuses fureurs de cette nature indomptable. Elles furent, en effet, convenablement employées aux occupations absorbantes d'une sage administration et à la défense consciencieuse des intérêts publics. On put croire pendant quelque temps qu'une complète conversion s'était opérée dans cette âme à laquelle il ne semblait avoir fallu, pour retrouver toutes les qualités de sa race, que la haute situation dont elle s'était montrée si avide. Dès son élévation au trône ducal Candiano IV parut se montrer jaloux de s'entourer des conseillers les plus sages et les plus instruits. Tout porte à croire que Pierre Orséolo fut un des premiers choisis pour faire partie de ce conseil privé ou intime du prince dont la composition devait, en de telles circonstances, revêtir aux yeux des Vénitiens une si grande signification. Ce choix s'imposait d'ailleurs au nouveau doge, soit qu'il apprécât à sa juste valeur les hautes qualités d'un citoyen si universellement estimé et les grands services qu'il pouvait en attendre dans la conduite des affaires publiques, soit qu'il voulût ainsi apaiser les trop justes appréhensions du parti byzantin, toujours ému des honteuses attaches qui pouvaient le faire considérer par un grand nombre comme l'homme-lige du roi d'Italie.

Quoi qu'il en soit, la présence de Pierre Orséolo parmi les hauts conseillers du nouveau doge ressort évidemment d'une signature apposée au bas d'un édit très important du mois de juin 960, que signèrent aussi, sans doute en la même qualité, Jean Gradénigo et Jean Morosini, ardents imitateurs des vertus de notre héros et ses associés fidèles dans toutes ses œuvres inspirées par l'intérêt de la religion et de la patrie. L'usage, en effet, avait établi que les décrets importants et rendus exécutoires par la décision du Sénat devaient être signés par le doge et ses conseillers, comme les représentants autorisés de la République.

A une époque où l'esclavage, sous certains rapports et sous diverses formes atténuées de plus en plus par l'influence des moines et par la prédication de l'Évangile, était encore fort répandu dans une grande partie de l'Europe, la fréquentation continuelle des Orientaux devait offrir nécessairement aux Vénitiens une occasion dangereuse de tomber dans cet infâme trafic de chair humaine, interdit d'ailleurs maintes fois sous les peines les plus sévères par les doges et le Sénat. Dans les commencements, l'achat en Orient d'esclaves chrétiens, tenus à la chaîne par des maîtres musulmans, s'imposa doublement aux commerçants des Lagunes. Ces achats eurent en effet pour mobiles, d'abord le sentiment d'une charité chrétienne fort louable et bientôt un motif d'intérêt que l'Église ne pouvait condamner. Enlevés aux mains des infidèles auxquels ils servaient de jouets et de victimes, ces malheureux trouvèrent à Venise des maîtres humains auxquels ils s'attachèrent bientôt par les liens de la plus vive reconnaissance; d'autre part, ils devinrent pour les Vénitiens d'un grand secours et d'un grand profit, en leur donnant les moyens d'augmenter un personnel de matelots et de rameurs que l'extension de leur marine rendait chaque jour plus insuffisant.

Toutefois, de graves et déplorables abus ne tardèrent pas à se produire, et sous le dogat d'Orso Participace, en 880, le Sénat, à l'instigation de cet illustre aïeul de Pierre Orséolo, avait déjà promulgué une loi très sévère contre les commerçants qui vendaient des chrétiens aux infidèles. Les disgrâces de la République à cette époque furent même attribuées aux actes criminels de certains misérables qui s'étaient livrés

à cet infâme trafic malgré les défenses de l'Église. Cette loi fut renouvelée à diverses époques par le Sénat, jaloux d'affirmer sa réprobation pour des actes aussi criminels et très attentif à les empêcher autant qu'il était possible, malgré les difficultés de toutes sortes qui rendaient souvent fort embarrassante l'exécution de ces décrets contre les coupables.

Ce commerce des esclaves chrétiens se faisait en ces derniers temps avec les Sarrasins par l'intermédiaire des marchands grecs. Ces trafiquants avaient trouvé le moyen de cacher ainsi leur criminelle industrie sous le couvert de complices étrangers et d'éviter les coups de la loi. Il n'est pas douteux que Pierre Orséolo, toujours fidèle aux traditions de sa race, toujours jaloux des intérêts de la religion et de l'honneur de sa patrie, n'ait pris une bien large part dans l'initiative des mesures énergiques édictées dans cette nouvelle loi, pour empêcher ces odieux commerçants d'éluder les poursuites de la justice. A cet effet, ce décret fort remarquable, après avoir absolument défendu à tous les sujets de la République de vendre ou d'acheter pour revendre ou tenir à la chaîne aucun esclave chrétien, défendait aussi à tous les Vénitiens d'adresser des lettres à Constantinople sans les avoir soumises au gouvernement qui, avant de les apostiller et d'en permettre l'expédition, devait s'assurer de leur contenu au point de vue de ce commerce sacrilège.

On voit par là combien Pierre Orséolo, toujours ardent pour la cause de Dieu, pour l'exacte observance des lois de l'Église et pour la défense de l'honneur national, exerçait d'influence sur le gouvernement de son pays. Sa présence dans le Sénat et parmi les hauts conseillers de Candiano IV dut paraître aux Vénitiens d'autant plus précieuse qu'en s'imposant par la puissance du mérite et de l'exemple au prince lui-même, elle pouvait contenir ou corriger ses passions mal éteintes et cet orgueil effréné qui devaient le précipiter dans tous les excès.

CHAPITRE 5

Au milieu de la dépravation des mœurs actuelles, le chrétien seul, puisant dans les douces austérités de l'union conjugale cette sensibilité élevée et ce besoin impérieux de dévouement dont le sentiment religieux enrichit le cœur des époux, est capable de comprendre toute la tristesse des unions stériles et le vide immense d'un foyer sans berceau. Pendant quatorze ans environ, Dieu soumit à cette épreuve et à ces souffrances Pierre et Félicie. Que Pierre Orséolo n'en ait senti tout le poids, et qu'au milieu des multiples devoirs que lui imposaient la conduite de sa maison et de son vaste commerce, sa participation constante aux choses de l'État et ses nombreuses pratiques de dévotion et de bienfaisance, il ne se soit senti bien souvent comme accablé sous le coup d'une douloureuse désespérance, il faudrait pour le nier bien peu connaître les âmes belles et chastes, d'autant plus sensibles à ces sortes de solitudes qu'elles avaient embrassé, dès le premier jour, avec la vraie charité de Dieu, tous les devoirs et toutes les charges d'un chef de famille.

Mais comment dire toutes les amertumes amoncelées dans le cœur de l'épouse par ces quatorze ans de stérilité ! Certes, celle que l'historien Dandolo ne craint pas d'appeler «la sainte», était du nombre de ces âmes toujours prêtes aux plus héroïques résignations, et Félicie, dans son admirable humilité, ne poussa jamais vers le ciel de ces reproches qui sont des blasphèmes ou de ces désespoirs qui sont des révoltes; mais les larmes, les soupirs, les plaintes étouffées de l'épouse stérile, qui les condamnera ? Dieu lui-même les approuve et les bénit, parce qu'en donnant à la compagne de l'homme la vocation de tous les devoirs de la maternité, il l'a pour ainsi dire condamnée lui-même à gémir d'une privation dont rien ici-bas ne saurait la dédommager. Ensevelie dans sa résignation douloureuse, multipliant ses prières et ses

aumônes, s'humiliant de plus en plus profondément devant une Providence dont elle n'avait pas à pénétrer le secret, Félicie ne cessait toutefois, soutenue peut-être par une espérance intime, de se rendre digne de la bénédiction à laquelle elle aspirait.

Dieu n'envoie ses consolations à ses fidèles serviteurs qu'à l'heure la plus favorable et après cette préparation parfaite à les recevoir qui leur en fait mieux apprécier tout le prix. Cette heure de bénédiction si longtemps attendue sonna enfin pour Pierre et Félicie, et le ciel lui-même, par un de ses messagers, vint essuyer les larmes de l'épouse et lui annoncer sa prochaine maternité. Comment douter de cette manifestation surnaturelle attestée par un contemporain, par l'historiographe le plus intègre de son temps, dans la plus ancienne chronique de Venise ? Heureuse époque où le surnaturel n'était pas banni des relations historiques et nationales des peuples et où l'action divine était reconnue et proclamée dans les archives publiques ! Il n'est pas contestable que cette manifestation surnaturelle dont fut favorisée la sainte compagne de Pierre Orséolo, n'ait été à Venise l'objet d'une croyance générale, et nous dirons avec un des plus grands esprits de notre siècle que dans toute étude du Moyen-âge, la foi implicite du peuple, l'adhésion unanime de l'opinion publique, donnent à toutes les traditions populaires, inspirées par la religion, une force qu'il est impossible à l'historien de ne pas apprécier».

Un esprit céleste annonça donc à Félicie la naissance d'un fils qui serait chéri de Dieu. Il n'ajouta point qu'il serait aussi un des hommes les plus illustres de son siècle, un des princes les plus glorieux que Venise ait compté parmi ses doges. La légitime fierté de la mère, le patriotisme de la Vénitienne auraient pu faire défailir un instant l'admirable humilité de la chrétienne. L'auguste messager ne fit briller aux yeux de Félicie que les grandes vertus et la profonde piété de l'enfant si longtemps attendu.

Profondément heureux et confus d'une grâce dont la manifestation tout exceptionnelle mettait le comble à toutes leurs espérances, en les assurant de cette protection spéciale du ciel dont toute âme chrétienne est avide, nos pieux époux sentirent leurs cœurs déborder aussitôt d'une indicible reconnaissance et leurs vertus grandir dans les proportions d'une aussi étonnante faveur. Dès lors tous les instants qui les séparèrent de cette heureuse naissance durent être des actions de grâce; chaque mouvement de l'enfant dans le sein de sa mère dut provoquer une élévation, un cri d'amour, un acte d'humilité qui, montant vers le trône de Dieu, en redescendait en pluie de bénédiction.

C'est en 961 que vint au jour celui qui devait être Pierre Orséolo II. En donnant à son fils pour protecteur et pour patron le chef des apôtres, Pierre Orséolo semble avoir obéi à une de ces traditions qui, en perpétuant dans les familles une dévotion particulière, attirent sur elles des faveurs toutes spéciales. Mais voici qu'un acte héroïque, un grand sacrifice va s'accomplir, et il semble qu'il est permis à l'hagiographe d'en reconstituer la scène touchante, devenue assez fréquente à ces époques de foi, et que devait renouveler un jour, après la naissance de son fils Henry, celui qui va la provoquer.

L'enfant a reçu l'eau sainte. Nouveau chrétien, endormi dans son berceau, il prélude à la vie par son premier sommeil sous l'aile des anges et le regard ému de ses auteurs. Dans le recueillement et la sainte joie de leurs âmes reconnaissantes, confondus dans une communion de sentiments que le chrétien seul peut comprendre, poussés par la même inspiration de la grâce et par une commune volonté d'embrasser tous les sacrifices qu'elle allait imposer à la nature, Pierre et Félicie, sur le berceau de leur fils, unirent à nouveau leurs destinées par le serment d'une affection d'autant plus parfaite qu'elle se dépouillait pour toujours de toute attache sensible et qu'elle ne devait plus se manifester désormais que dans la pure atmosphère de la charité de Dieu. Un lien tout spirituel unit à jamais ces deux âmes sœurs; le lien de chair fut

rompu; et sur cet enfant de bénédiction qui entr'ouvrit peut-être les yeux en ce moment solennel, leurs deux mains se croisèrent comme sur un autel pour se jurer l'un à l'autre, devant les anges témoins de cette scène admirable, une nouvelle fidélité toute faite d'austérités et de sacrifices. Sous la pieuse étreinte de ces deux mains tendues sur ses langes, l'enfant ne recueillit-il pas une large part des mérites attachés au sublime renoncement de ses auteurs et ne dut-il pas à cet acte héroïque, qui reçut plus tard un si parfait couronnement par la vocation monastique de son père bien-aimé, ces hautes qualités, ces grandes vertus qui, pendant dix-sept ans, procurèrent à la République un si grand accroissement et une si étonnante prospérité ?... Mais, hélas ! comprend-on aujourd'hui cette réversion providentielle des mérites des parents sur leurs descendants ? Et pourtant l'histoire, dans bien des pages lumineuses, n'en fait-elle pas ressortir, aux yeux de celui qui sait les lire et les méditer, l'éclatante confirmation ?

Désormais, dans cette famille si saintement constituée, Venise verra fleurir avec une nouvelle abondance toutes ces vertus chrétiennes qui attirent d'autant plus l'attention qu'elles se manifestent avec cette humilité qui désarme l'envie, avec cette dignité qui impose le respect, avec cette charité qui appelle l'amour. Pierre Orséolo ne cesse de grandir dans l'estime de ses concitoyens. L'aristocratie voit en lui un modèle de vertu dont toute l'ambition se borne à faire le bien et qu'aucune considération humaine ne pourra ébranler ou séduire; le peuple, un protecteur et un ami, le serviteur et la providence des pauvres.

Ainsi entouré de la vénération publique, Pierre Orséolo pouvait-il ne pas s'imposer à Candiano lui-même, alors surtout que tant de considérations d'intérêt public et privé forçaient le nouveau doge à manifester ouvertement sa confiance à un personnage d'une aussi grande importance ? Le vrai mérite a cela de particulier que tous veulent, un jour ou l'autre, s'en servir à leur profit. Les mauvais princes ont toujours besoin de se couvrir de la sagesse et de la vertu des autres pour asseoir leur autorité et tromper la crédulité publique. Aussi, dès le début de son dogat qui devait si criminellement et si misérablement finir, Candiano IV, voulant témoigner devant le peuple et le Sénat l'estime toute particulière que lui inspirait un si précieux conseiller, le choisit-il comme ambassadeur auprès de l'empereur Othon Ier, en l'associant à son propre frère Vital dans une négociation fort délicate. Il s'agissait d'obtenir pour la République la confirmation et, d'après certains auteurs, la concession à perpétuité de divers privilèges déjà précédemment concédés, mais dont la jouissance devait être confirmée tous les cinq ans. Il importait donc que ces relations diplomatiques fussent bien conduites et que le nouvel empereur, pour l'honneur et dans l'intérêt de la République, eût affaire à un homme d'une irréprochable distinction, parfaitement instruit des intérêts respectifs de l'Italie et de l'État vénitien, et de tout point capable de régler ces rapports internationaux dont les difficultés exigent de la part de ceux qui en sont chargés une si grande prudence et des connaissances si étendues. Ce fut à Rome, où Othon se trouvait alors, que fut signé ce nouveau traité, à l'entière satisfaction des Vénitiens.

Nous retrouvons encore, en 971, Pierre Orséolo signant un décret inspiré par le plus pur patriotisme chrétien. Quelques commerçants vénitiens, sans considération pour le dommage que leur mauvaise action pouvait occasionner à la République et à la religion, ne se faisaient pas scrupule de vendre aux Sarrasins du fer, des armes et engins de guerre. De concert avec l'empereur grec, pour qui le voisinage de ces ennemis de l'Église était à la fois un péril et une opprobre, le gouvernement de Venise rendit un décret défendant sous les peines les plus sévères d'apporter, de vendre ou d'envoyer aux ennemis du nom chrétien aucune arme, aucun engin de guerre, ni le fer ni le bois pouvant servir à en fabriquer. Cet acte, comme celui de 960 contre

l'esclavagisme, porte encore à côté de la signature de Pierre Orséolo celles de Jean Morosini et de Jean Gradénigo.

Cependant, dépouillant toute dissimulation devant ce peuple qui après l'avoir proscrit l'avait choisi pour maître, et qui n'osait ou ne voulait pas se déjuger en reconnaissant trop tôt qu'il s'était donné un tyran, Pierre Candiano IV perdait chaque jour la faveur de ses sujets, sourdement indignés de ses audaces et exaspérés de ses rigueurs. Dans l'égaré d'une légitime révolte, Venise était à la veille de commettre un crime; mais elle devait sans tarder, après cette sorte de stupeur qui suit les grands attentats, affirmer ses remords par un hommage réparateur à la religion et à la vertu, en acclamant pour chef, à la place de l'impudique et du tyran, l'homme le plus chaste et le plus humble de la République.

CHAPITRE 6

Jamais les peuples n'aiment invariablement ceux qui les souillent ou les dépravent, et le règne de Candiano IV, après dix-sept ans de dissimulation, de scandales et de violences, devait fatalement finir au milieu de ces haines et de ces mépris dont l'accumulation fait éclater tôt ou tard une terrible catastrophe.

En acclamant le bandit qu'elle avait solennellement expulsé, en donnant le pouvoir au fils indigne, au vil corsaire qui avait osé conspirer et combattre contre son père et contre sa patrie, Venise s'était condamnée d'avance à subir toutes les entreprises, tous les caprices d'un tyran. Confuse d'une lâcheté dont les conséquences lui paraissaient tous les jours plus inéluctables, elle courba longtemps la tête sous le joug, dans le silence du remords et de la honte. A qui pouvait-elle s'en prendre qu'à elle-même ? Ne lui avait-elle pas confié volontairement ses destinées, à cet homme dont la conduite criminelle soulevait la veille toute sa légitime indignation ? Pour l'avoir pour maître, n'avait-elle pas foulé aux pieds cette dignité nationale dont les souillures sont toujours pour les peuples un acheminement vers la servitude ? Et puis, dans ces lamentables situations que le peuple lui-même se fait, qui ne sait qu'un amour-propre obstiné, s'étayant sur un sentiment d'abjection dont on s'efforce de se distraire, pousse longtemps les esprits à se tromper eux-mêmes pour n'avoir pas à rougir d'une grande défaillance et à trembler devant ses conséquences. – Les sages seuls ne se font pas illusion. Ils ont vu le mal; ils en ont déduit toutes les suites; ils en observent la marche lente ou précipitée, et, reconnaissant la justice du châtement et la nécessité de l'expiation, ils s'efforcent de conjurer ou d'atténuer la violence de la catastrophe qui est au bout et qui peut, hélas ! emporter la patrie.

Après quelques années d'une dissimulation à laquelle on sembla tout heureux de pouvoir se méprendre, Candiano IV ne tarda pas à se démasquer par des actes sans précédents. Méprisant les sages avis de ses hauts conseillers et n'écoulant que son ambition, Venise le vit avec effroi répudier, en 966, sous de vains prétextes, son épouse Jeanne et la reléguer dans un cloître, en même temps qu'il faisait entrer dans les ordres son fils Vital, élevé peu après, malgré sa jeunesse, sur le siège patriarcal de Grado. Le scandale de ce divorce et cet acte de népotisme furent les premiers anneaux d'une suite ininterrompue de scandales nouveaux et d'attentats de toutes sortes contre la liberté.

Au mépris des droits de l'Église, pour satisfaire son orgueil et sa soif des richesses, il épousa Valdrade, sœur d'Hugues, marquis de Toscane, qui lui apporta en dot de grands domaines, tous situés sur le sol italien et soumis à la domination de l'empereur Othon. Cette union illicite ne fut-elle pas le résultat des intrigues de l'empereur, jaloux de resserrer ainsi le filet dans lequel il espérait pouvoir tenir le doge devenu ainsi son sujet par les nombreuses possessions en Italie de la princesse

lombarde ? C'est ce qu'il est permis de croire, lorsqu'on considère surtout les immenses progrès que fit, sous ce règne néfaste, la domination allemande sur la République de Venise.

Le patriotisme vénitien s'indignait sourdement, et force fut au doge, honteusement entraîné par son ambition égoïste vers la plus compromettante vassalité, de craindre pour sa personne dans son palais ducal de Rialto. Sous prétexte de défendre les domaines de Valdrade contre des ennemis imaginaires, Candiano s'arrogea le droit d'enrôler des compagnies de soldats lombards; puis il introduisit une garde de ces soldats mercenaires dans le palais devenu une forteresse, exemple unique de royale autorité dans les annales de la République et qui fut considéré par les Vénitiens comme une sanglante injure et une orgueilleuse provocation.

Il fit plus et ne craignit pas de faire verser le sang de ses sujets pour ses intérêts privés. Toujours sous le prétexte de défendre les domaines de Valdrade ou d'exercer des revendications contre d'injustes détenteurs, sans considérer les graves conséquences qui pouvaient résulter d'aussi inqualifiables entreprises et sans prendre l'avis du Sénat, il fit des descentes à main armée sur le territoire d'Oderzo ainsi que dans le Ferrarais.

Venise se lassait du joug et son cœur s'ouvrait à la révolte. Le pouvoir était avili, et l'humiliante domination allemande, en s'accroissant de plus en plus sous le règne d'Othon II qui avait succédé à son père Othon le Grand en 973, jetait dans tous les esprits cette secrète agitation qui éclate tôt ou tard en une crise d'exaspération et de fureur. La suzeraineté de l'empire d'Occident sur l'État vénitien n'avait-elle pas été reconnue par Candiano lui-même, peu après que le *fulvus leo* eut fièrement confirmé au clergé vénitien la libre possession de tous ses biens situés en Italie ? Cette confirmation elle-même ne semblait-elle pas impliquer que l'empereur considérait le peuple de Venise comme un vassal ? Pour combler la mesure, cette soumission empressée du doge vis-à-vis d'Othon II eut pour conséquence un refroidissement sensible dans les relations jusque-là si amicales de Venise avec Constantinople. Le commerce vénitien avait tout à perdre d'une rupture avec l'Orient, et maudissait ce doge germain qui pouvait ruiner la patrie en compromettant cette alliance si sage avec Byzance à laquelle le grand parti national et religieux de la République était toujours resté si profondément attaché.

Et pourtant, le pouvoir tyrannique du protégé d'Othon fut encore quelque temps supporté, ce qui ne peut s'expliquer que par le caractère toujours prudent des Vénitiens, «d'autant plus longs à prendre une résolution qu'ils sont fermes à l'exécuter, d'autant plus irréconciliables dans leurs haines et violents dans leurs vengeances que leur colère reste plus longtemps à se manifester au dehors». Mais lorsqu'ils virent le fier empereur visiter l'Italie et la parcourir en maître, dès lors Venise ne put contenir l'éclat de son patriotisme indigné et jura de secouer le double joug de l'empereur et du doge indigne.

C'était dans les premiers jours du mois d'août 976. Une foule immense entoure le palais ducal et demande la déchéance et l'abdication de Candiano. La garde lombarde repousse vigoureusement cette manifestation populaire que le tyran furieux espère étouffer par la force. Le tumulte s'accroît à raison de la résistance; on assiège le palais, mais les défenses des assiégés font craindre aux assiégeants l'insuccès de l'entreprise. L'exaspération est à son comble et pousse les Vénitiens à recourir aux moyens les plus extrêmes. Le fer est reconnu impuissant, mais il est un élément contre lequel rien ne résiste; après en avoir appelé aux armes, Venise en fureur en appelle à l'incendie. Au milieu d'un tumulte indescriptible les torches s'allument et des brandons sont jetés sur les habitations qui entourent le palais. Une des maisons sur lesquelles on compte le plus pour communiquer l'incendie au repaire du tyran fait

partie des nombreux immeubles qui appartiennent à Pierre Orséolo. Bientôt la flamme crépite et s'élève au milieu des cris de rage et de malédiction. Mais voilà que sous ce ciel embrasé, où à l'atmosphère de l'incendie viennent s'ajouter les feux torrides d'un soleil d'été, un vent violent souffle et se déchaîne. La flamme se propage avec fureur, et l'exaspération des Vénitiens n'a plus de limites en face de cette horrible catastrophe dont elle fait retomber toute la responsabilité sur celui qui, après avoir provoqué la sédition par ses excès, va faire peut-être de Venise un monceau de cendres. On cerne le palais, on en surveille toutes les issues; Candiano périra dans les flammes ou tombera sous les coups des sicaires apostés, s'il essaie de se dérober. Au milieu de l'épaisse fumée qui obscurcit le ciel, de ces flammes toujours grandissantes dont se joue le souffle de la tempête et qui vont dévorer l'église de Saint-Marc, deux autres églises et plus de trois cents maisons, qui pourrait apaiser ce peuple ivre de rage et de douleur ?

Cependant Candiano ne voit bientôt plus de salut que dans la fuite. Tout brûle autour de lui. Déjà presque suffoqué par l'embrasement de l'atmosphère et l'épaisse fumée de cet immense foyer, il se précipite, éperdu, vers une issue secrète qui donnait sur une place intérieure de l'église de Saint-Marc. Du premier coup d'œil, sur le seuil même de ce palais d'où semblait le chasser l'ange du châtement, il peut se rendre compte de l'imminence du péril. Massés devant lui, les armes à la main et prêts à l'assaillir, une foule compacte de citoyens du peuple et de la noblesse, parmi lesquels il reconnaît des membres de sa propre famille, s'offrent à ses regards. Toute illusion, toute espérance l'abandonne; c'est bien sa mort qu'on a juré. Pâle, tremblant, il essaie de les toucher : «Frères, leur dit-il, avez-vous donc voulu mettre le comble à mon infortune en venant ici pour être les témoins de ma lamentable destinée ! Si quelque chose a pu vous offenser ou vous déplaire dans mes actes ou dans mes propos, veuillez l'oublier; et en m'accordant la vie, laissez-moi le temps de mieux vous satisfaire à l'avenir. Recevez-en ici la promesse solennelle...» Mais on l'écoute à peine, et au milieu des clameurs populaires qui demandent sa mort, Candiano prend dans ses bras son plus jeune enfant que sa nourrice venait de sauver des flammes; il tombe à genoux et supplie le peuple d'épargner cette créature innocente qu'il presse contre sa poitrine, moins peut-être pour toucher le cœur de ses ennemis que pour s'en faire un protecteur et comme une sorte de bouclier qui arrêtera les coups des assassins. Vaines supplications, défense inutile : le groupe de soldats lombards qui entoure le doge est bientôt mis hors de combat; Candiano tombe percé de coups, et dans cette affreuse mêlée l'enfant est immolé dans les bras de son père.

Venise apprend la mort du tyran au crépitement des flammes, au bruit des maisons qui s'écroulent et dans cette tumultueuse épouvante qui jette dans les masses un indescriptible délire de fureur et de vengeance. Tous veulent s'assurer de cette délivrance si chèrement achetée, tous veulent voir le tyran sans vie. Les deux cadavres sont jetés dans une barque, éloignés du foyer de l'incendie et transportés sur le piazza del Marcello (place de l'Abattoir), où chacun veut s'assurer que le doge a enfin payé sa dette et expié ses longs attentats contre la liberté et l'honneur de sa patrie.

Combien voudrait-on pouvoir pénétrer dans la religieuse demeure de Pierre Orséolo, pendant cette journée terrible qui devait avoir pour l'humble descendant des Orso de si grandes conséquences ! Combien surtout voudrait-on pouvoir traduire les sentiments intimes de cette âme à la fois si délicate et si patriotique pendant ce mouvement populaire qui, inspiré par la plus légitime indignation et commencé par de justes revendications, ne rompait les liens de la plus odieuse tyrannie que par le meurtre du coupable et l'égorgeement d'une innocente victime ! L'historien attentif, qui ne veut point se borner au récit des événements et qui cherche à éclairer ces

mystères du for intérieur, n'a-t-il pas le droit de s'y exercer lorsqu'il rencontre son héros au milieu d'un si saisissant épisode? L'hagiographe consciencieux n'est-il pas au moins excusable d'en tenter l'effort, alors surtout que l'erreur involontaire d'un grave et saint écrivain, bien mal renseigné, a fait peser sur cette mémoire si pure une accusation contre laquelle protestent d'ailleurs toutes les données de l'histoire ?

Certes, Pierre Orséolo devait plus que tout autre sentir tout le poids de la tyrannie de Candiano. L'amour de la justice et de la liberté, n'est-il pas l'apanage incontestable des âmes chrétiennes ? Unir ses efforts à ceux de ses concitoyens pour secouer le joug et délivrer son pays d'un maître détesté, n'était-ce pas son droit et son devoir ? Que n'avait-il pas fait d'ailleurs pour prévenir la catastrophe ? En sa qualité de haut conseiller du prince, il avait usé de toute son influence pour l'arrêter dans ses débordements et conjurer la tempête; mais ses sages avis avaient été méprisés, et Pierre Orséolo, bientôt convaincu de son impuissance, s'était trouvé réduit à dévorer dans son cœur ses angoisses patriotiques et ses sombres pressentiments.

Cependant, tandis que le nombre et la gravité des attentats jetaient dans tous les esprits le ferment d'une résolution violente et décisive, Venise cherchait du regard et du cœur l'homme juste à qui elle pourrait confier le relèvement de son honneur et de ses libertés. D'autant plus avide de qualités morales et de vertus chrétiennes dans le prince auquel elle allait se donner qu'elle en avait méconnu l'importance et dédaigné, dans un moment d'inconcevable oubli, les garanties précieuses, Venise, en considérant l'éventualité d'une élection nouvelle, avait depuis longtemps sans doute désigné le successeur de Candiano. Le choix était fait et on pouvait déjà prévoir que la noblesse et le peuple n'auraient qu'une voix pour acclamer celui qui s'imposait à la République comme le plus digne de la gouverner. L'éloignement de Pierre Orséolo pour les honneurs, sa vie retirée et laborieuse, la dignité de son caractère d'autant plus imposant qu'il était marqué au coin de la plus aimable courtoisie et de la plus communicative douceur, ses hautes connaissances des intérêts de la patrie, sa grande fortune et surtout sa remarquable piété avaient mérité depuis trop longtemps l'admiration et l'amour de ses concitoyens pour qu'il ne parût pas aux yeux de tous l'homme providentiel destiné à effacer les hontes et à relever la fortune de la République. Notre saint gentilhomme ne pouvait ignorer cette disposition des esprits, et il en gémissait. La déchéance de Candiano, son abdication ou sa fuite, tout en devenant une délivrance nationale qu'il appelait de tous ses vœux, n'en étaient pas moins pour lui des événements redoutés; et il ne pouvait songer sans effroi à un dénouement qui allait peut-être couvrir son nom d'une renommée qui alarmait son humilité et contrariait toutes ses aspirations. Il ne se croyait pas capable, si la volonté du peuple l'appelait au dogat, de sacrifier son humeur à ce rôle si peu compatible avec ses goûts; et il lui semblait que ses vertus elles-mêmes lui faisaient une obligation de repousser de si dangereux devoirs.

En cet état d'esprit, comment douter du trouble involontaire qui le saisit au spectacle de ce soulèvement du peuple demandant à grands cris la mort du coupable ! Son cœur si sensible saigna d'une blessure profonde, et tous les affreux épisodes de cette fatale journée ne firent qu'ajouter à sa répugnance pour le trône qu'on lui destinait.

D'autre part, que pouvait-il faire pour conjurer ce désastre et arrêter ces meurtriers ? Il est des moments où la vertu est impuissante sur les masses déchaînées, de ces heures inévitables où aucune force, aucune influence humaine n'endigue le débordement des passions populaires et où l'on sent que la tempête qui passe, châtement ou expiation, souvent l'un et l'autre à la fois, est irrévocablement voulue ou permise par la sagesse divine. Pierre Orséolo, avec cette intuition

transcendante que donne toujours aux âmes pures et élevées la méditation des événements d'ici-bas, vit le doigt de Dieu là où bien d'autres peut-être ne virent que de pures coïncidences et des accidents fortuits. Courbant la tête sous cette manifestation de la volonté souveraine, il dut se dire que cette catastrophe n'était après tout qu'un flot de la Providence, et il supplia le ciel d'épargner à sa patrie de plus grandes épreuves ou de plus terribles châtements.

Dans le silence de la demeure paternelle, très distante du théâtre du drame, entouré sans doute des membres de sa famille les plus dévoués et les plus chers à son cœur, de Jean Morosini, de Jean Gradénigo, dignes confidents de ses plus secrètes pensées et qui devaient un jour embrasser avec lui toutes les perfections de la vie monastique, Pierre Orséolo suivit de loin toutes les péripéties de cette épouvantable journée. Son sanglant dénouement dut être pour son âme si noble et si délicate l'épreuve la plus douloureuse, et la pensée de ces deux cadavres, exposés aux insultes de la multitude sur une place publique, ne put qu'ébranler violemment toutes les fibres de son cœur. Jean Gradénigo, dont la piété égalait le courage et l'influence, n'hésita pas à tenter un acte hardi et qui n'était pas sans péril. Il se rend sur la place del Marcello, parle avec le peuple, lui représente tout l'odieux de cette sanglante et barbare exposition, intéresse à son entreprise des collègues influents du Sénat, et obtient enfin que les deux cadavres soient transportés au monastère de Saint-Hilaire pour y être honorablement ensevelis. Sur la pierre du tombeau on pouvait graver cette inscription qu'on lit au bas du portrait de Candiano IV dans les galeries du palais ducal : *A populo spretus, dux eligor; occidit ferro.*

Rendue à elle-même et maîtresse de l'incendie qui avait failli la consumer, Venise respire enfin; mais, redevenue libre de ses actes, elle exige sans retard le bannissement de Valdrade et de Vital, le fils aîné de Candiano, patriarche de Grado. Le Sénat, sur lequel le doge s'était efforcé en toute occasion de jeter le discrédit et dont il avait tenté d'annuler l'embarrassante autorité, se réunit aussitôt, et cet arrêt de proscription, d'ailleurs nécessaire, rendit à cette auguste assemblée tout son prestige. Il est permis de croire que les membres du grand conseil, certains d'avance de l'élévation au pouvoir de Pierre Orséolo, voulurent, en prenant sur eux toute la responsabilité de cet acte rigoureux, épargner au nouveau doge une mesure qui aurait coûté à son caractère toujours porté à la mansuétude et au pardon.

Le 12 août 976, les électeurs ayant droit de suffrage se réunirent dans l'église cathédrale de Saint-Pierre del Castello d'Olivolo. Comme pour l'élection de son premier doge Paul-Luc Anafeste, et plus tard, en 1071, pour celle de Dominique Silvio, Venise eût certainement imposé sa volonté au corps électoral si un accord parfait n'eût existé entre les électeurs et le peuple. Au dehors, la foule massée devant la cathédrale ne cesse de crier qu'elle veut Pierre Orséolo pour doge; au dedans, pas une opposition, pas une compétition ne s'élève et ne vient protester contre la voix publique. Le corps électoral tout entier acclame l'homme juste, l'humble chrétien impuissant à se dérober à l'enthousiasme général, et cette élection, d'après tous les historiens, se fit avec un incroyable consentement de tous, avec l'accord le plus unanime et le plus touchant. Cet éclat d'enthousiasme n'avait pas seulement pour but de manifester la confiance et l'amour dont Pierre Orséolo était l'objet de la part de tous ses concitoyens; Venise espérait ainsi, dans sa secrète appréhension de voir le nouvel élu refuser la couronne ducale, forcer la résistance que pouvait opposer à sa volonté la modestie bien connue et la vertu si délicate de l'homme de son choix. Venise ne se trompait pas dans ses prévisions.

L'âme toujours agitée par l'émotion violente du drame qui venait de souiller sa patrie, Pierre Orséolo était plus disposé que jamais à repousser une dignité qui semblait porter avec elle comme une odeur de meurtre et d'incendie. Le sang de

l'innocent ne criait-il pas vengeance, et pouvait-on espérer les bénédictions du ciel sur un règne éclos dans la mare de sang de la place intérieure de Saint-Marc, à la sinistre lueur des flammes qui allaient dévorer le temple du grand protecteur de la République ? Peut-être même se demandait-il encore, dans la vivacité de sa douleur, si une acceptation du pouvoir à un pareil moment ne ressemblerait pas à une approbation du fait accompli, approbation indigne d'un honnête homme, criminelle pour le chrétien.

Mais surtout, ce qu'il voulait fuir en repoussant cette dignité glorieuse dont l'investissaient les acclamations de tout un peuple, c'étaient les devoirs qu'elle imposait et qui allaient absorber son âme de plus en plus avide de prière, de solitude et de repos; c'étaient les mille soucis qui accompagnent toujours la direction des affaires publiques et les responsabilités qu'il allait encourir; c'était la difficulté bien sentie de se maintenir toujours juste et irréprochable dans une administration difficile, et de conserver le précieux trésor de la paix dans sa conscience si facilement alarmée; c'était, par-dessus tout, le péril où la possession et l'attrait des grandeurs allaient engager sa faiblesse, et les grands obstacles dont cette haute situation pouvait embarrasser sa marche vers la sainteté à laquelle il aspirait.

Pierre Orséolo refusa la couronne qui lui était déferée, et l'humble simplicité qu'il mit à son refus, en témoignant de la sincérité de ses sentiments, ne fit qu'accroître l'admiration de tous pour un si noble caractère. Venise n'en fut que plus obstinée dans son choix et plus irrévocable dans sa volonté. Elle n'en acclama que plus fort l'homme pieux dont elle appréciait davantage le parfait désintéressement. Tel est chez le peuple l'étonnante puissance du tempérament chrétien que, même au lendemain d'un criminel égarement, il renaît, il se retrouve au contact d'une grande vertu, et qu'aux cris de haine succèdent aussitôt des cris de soumission et d'amour.

La noblesse et le peuple redoublent leurs instances et leurs prières. Pour vaincre la résistance du nouvel élu, on lui expose des considérations d'intérêt public qui ne peuvent le trouver inflexible ou indifférent; on combat ses scrupules, on aplanit toutes les difficultés par des protestations émouvantes de fidélité et de respect; on en appelle enfin à son religieux patriotisme, en le suppliant de considérer la situation du pays qui a soif de sagesse et d'honnêteté; on le conjure de ne point abandonner la République et de sacrifier ses répugnances au relèvement de la patrie.

Pierre Orséolo se laissa enfin fléchir. Il sentit que Dieu lui même exigeait de lui ce sacrifice héroïque et manifestait sa volonté par cette voix du peuple que ses refus ne rendaient que plus puissante et plus obstinée. Levant vers le ciel un regard douloureux mais résigné, il accepta le calice et ne vit dans son élévation que ce côté austère qui, en lui donnant tous les caractères d'une véritable immolation réparatrice, devait lui en faire embrasser toutes les souffrances et toutes les amertumes. Il comprit que la Providence demandait une victime et que le manteau ducal devait couvrir en sa personne, non un prince glorieux et fier de la dignité souveraine, mais un humble serviteur de Dieu, appelé à rendre à sa malheureuse patrie, par l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, ces qualités morales, cette force dans la justice et la liberté sans lesquelles il n'est pour les peuples que séditions, bouleversements et ruines.

Dieu bénit cette immolation volontaire dont les mérites allaient se répandre sur la République en flots abondants de grâces et de faveurs; mais, d'autre part, plus libéral que jamais envers celui qui faisait à sa patrie un si grand sacrifice, Dieu voulut aussi que ce trône tant redouté devint pour Orséolo, non une occasion de chute et d'affaiblissement spirituel, mais, au contraire, une épreuve fortifiante et comme un nouvel échelon qui devait l'aider à s'élever jusqu'au plus haut sommet de la perfection.

CHAPITRE 7

En soumettant sa volonté à la volonté de Dieu qui lui imposait un si lourd fardeau, Pierre Orséolo, en vrai prince chrétien, engagea devant le Seigneur, pour le bonheur de son peuple, son repos, sa liberté et sa vie. On ne devient réellement le maître de ses sujets qu'en se faisant le serviteur de tous, et l'Esprit saint impose pour premier devoir aux grands de la terre, qu'il appelle les «pasteurs des peuples», d'avoir leurs regards constamment fixés sur le visage de leurs troupeaux. Depuis longtemps déjà notre saint doge appliquait sa douloureuse attention sur le visage de cette chère patrie qu'une inconcevable faiblesse avait engagée dans le chemin de la servitude, et que la servitude avait finalement entraînée dans celui de la révolte et du meurtre. Bien souvent sans doute, dans ses patriotiques méditations, Venise lui était apparue toujours jeune et gardant dans ses veines un sang pur et généreux, mais alanguie par la souffrance et les humiliations, affaissée, haletante et demandant au ciel un restaurateur de sa liberté, de son honneur et de sa religion si criminellement violés, outragés, profanés par un maître indigne.

Dix-sept ans de violences et d'injustices impriment sur le front d'une nation des taches difficiles à effacer, et quelque résistante que soit la vertu d'un peuple profondément religieux, cette vertu ne laisse pas de subir l'influence toujours plus ou moins dissolvante d'une atmosphère empoisonnée par le scandale et la tyrannie. Un gouvernement sans moralité, sans patriotisme et sans honneur trouve toujours, en effet, des âmes faibles, ambitieuses ou malhonnêtes à entraîner ou à séduire, et alors même que la majorité des citoyens se compose de caractères fermes dans leurs croyances et dans leur dignité, il a toujours pour conséquence inévitable d'affaiblir les forces vives de la nation, en affaiblissant dans les âmes le respect de l'autorité et la voix de la conscience. Venise avait perdu le respect du pouvoir sous le scandaleux dogat de Candiano IV, et il ne fallait rien moins, pour le lui faire retrouver, que l'influence d'une grande vertu dont le magnifique exemple s'imposât à elle avec tout l'éclat, tout le prestige d'une éminente et communicative sainteté. La Providence lui ménageait cette grande faveur; car «le pouvoir souverain sur un pays est dans la main de Dieu, et c'est lui qui y suscite en son temps le prince le plus capable pour le gouverner utilement».

Pierre Orséolo avait toujours compris et pratiqué cette grande vérité, que pour réformer le peuple et asseoir dans l'État l'amour de la paix et de la justice il est absolument nécessaire que les grands devancent la foule dans la voie du devoir, en affirmant sincèrement, pratiquement, publiquement, entièrement, cette soumission aux lois divines et humaines qui est la base de toute société qui veut atteindre la fin en vue de laquelle elle a été fondée. Et c'était à lui que la Providence imposait cette mission ! C'était à son dévouement, à sa sagesse, à ses exemples qu'elle confiait ce grand devoir de réparation et de relèvement ! – Certes, il en connaissait trop les difficultés, il voyait se dresser devant lui trop d'obstacles, il pressentait trop de périls pour que son humilité ne se trouvât pas profondément alarmée de sa faiblesse et de son impuissance; mais sa foi chrétienne l'assurait de l'aide de Dieu, et il se disait sans doute ce que disait à ses conseillers, cinq siècles plus tard, dans les beaux jours de la monarchie espagnole, un célèbre ministre d'État : «Prier, c'est gouverner». — «Ximénès disait juste; car prier, c'est s'entretenir avec Dieu, c'est puiser la lumière à sa source même, c'est rapporter du Sinaï, comme Moïse, ces inspirations d'en haut qui décident du sort des peuples, c'est appeler sur soi, comme Salomon, le secours de la divine sagesse. Prier, c'est s'éclairer soi-même pour diriger les autres, c'est s'instruire, c'est travailler, c'est agir, c'est encore gouverner.»

La catastrophe qui venait de faire du palais ducal un monceau de cendres, et l'impression profonde qui agitait encore les esprits au lendemain d'aussi terribles événements, épargnèrent à Pierre Orséolo les démonstrations toujours théâtrales d'une solennelle installation. N'était-il pas convenable, d'ailleurs, que cette cérémonie, en dehors même des circonstances exceptionnelles qui lui imposaient un caractère de gravité tout particulier, revêtît des dehors absolument différents de ceux dont on avait revêtu, dix sept ans auparavant, la scandaleuse installation du malheureux Candiano ? Aucun appareil de commande, aucune pompe factice ne vint troubler la religieuse et touchante sérénité de cette fête de famille. Venise, en jurant fidélité à son nouveau doge, n'eut pour lui que des acclamations de tendresse, inspirées par la plus vive reconnaissance et par cette joie profonde qui se manifeste plutôt par des larmes que par de bruyantes manifestations.

Aussi bien Pierre Orséolo n'eut pas à changer de demeure, et le séjour obligatoire dans une résidence princière ne vint pas contrarier ses goûts ni le distraire de son recueillement habituel, en lui imposant cet appareil de majesté et de magnificence qui n'est jamais sans danger pour ceux qu'un brusque changement de fortune appelle tout à coup aux plus grands honneurs. Ce palais, souillé pendant tant d'années par les débordements de Candiano, pouvait-il d'ailleurs abriter une âme si pure et si généreuse ? Ses murs, changés en forteresse par un odieux tyran, n'auraient-ils pas été pour Orséolo comme les témoins et les complices d'un passé dont les souvenirs eussent constamment attristé sa délicatesse et blessé sa dignité ? En vue de ses successeurs et pour l'honneur de la patrie, il en décida aussitôt la reconstruction, mais il n'en regretta pas la perte pour lui-même; et on le vit, doge sans palais, ne changeant rien à ses habitudes modestes, établir le siège de son gouvernement dans sa propre maison paternelle, située de l'autre côté du canal, près de l'église de Saint-Jacques et de Saint-Philippe.

Le premier acte de Pierre Orséolo fut d'exiger de Venise coupable comme une sorte de confession publique ou d'expiation nationale, qui pût être aussi considérée comme une protestation personnelle contre le meurtre de Candiano. Aidé sans doute par un clergé dévoué auquel il apparut, dès le premier jour, comme un secours puissant dans la grande œuvre du relèvement religieux de la patrie, et par les nombreux moines des divers monastères de Venise qui appréciaient depuis longtemps ses éminentes vertus, Orséolo voulut que son peuple prêtât le serment solennel de ne jamais souffrir ou permettre aucune tentative, non seulement contre les institutions et les intérêts de la République, mais encore contre la vie ou le repos du souverain. Cette mesure, inspirée à la fois par un sentiment religieux de réparation et par une sage politique, était de nature à lui attirer le concours de tous les citoyens honnêtes, à un moment surtout où le parti tombé se trouvait réduit à une simple coterie sans influence et sans chef. Elle n'eut pas toutefois le pouvoir d'apaiser les secrets ressentiments de quelques familles importantes dont le nouvel état de choses avait renversé la fortune en humiliant leur orgueil.

Les partisans de la politique antinationale de Candiano étaient peu nombreux, et il faut croire qu'une ambition aveugle, égoïste et absolument dépourvue de toute considération d'intérêt public les fit persister dans une opposition évidemment sans excuse. Ils se gardèrent bien toutefois de se montrer tout d'abord. Pas un d'ailleurs n'avait osé défendre son maître dans la terrible journée qui le vit tomber. Comptant sans doute sur le courage des mercenaires du tyran, ils s'étaient contentés d'applaudir à leur résistance sans leur prêter main-forte. Le sanglant dénouement qui clôtura cet épouvantable épisode, immédiatement suivi de l'élection de Pierre Orséolo, dut les consterner; mais ils ne purent se résigner à vivre sans espérance. Un seul moyen leur restait encore, devant lequel ne reculèrent pas ces âmes vénales : trahir une fois de

plus la cause de l'indépendance de leur patrie, en appelant sur elle les colères et les violentes représailles du fauve empereur. Sur leurs vives instances, le fils de Candiano, Vital, patriarche de Grado, accourt auprès d'Othon et ne recule pas devant les fatigues d'un long voyage, l'empereur se trouvant en ce moment dans les pays saxons, pour aller implorer le secours de son bras et le supplier de mettre fin à ses disgrâces et de venger le meurtre de son père. De son côté, Valdrade se rendait à Plaisance, auprès de sa parente l'impératrice Adélaïde, dans la même intention, et aussi pour trouver auprès d'elle un appui imposant pour la revendication de certains droits matrimoniaux qu'elle jugeait gravement compromis par le nouvel état de choses.

Pierre Orséolo se trouva donc, dès les premiers jours de son règne, en présence de graves difficultés suscitées par les membres de la famille Candiano, dont le crédit auprès de l'empereur pouvait engager celui-ci dans une politique violente, pleine de périls pour la République. Seul, Vital Candiano, frère de l'ancien doge, homme d'une rare piété et d'une santé délicate, se tint éloigné de toute intrigue. Tout fait supposer que cet oncle du patriarche, si différent de son frère dont il dut déplorer la conduite criminelle et la fin misérable, ne fût l'objet d'aucune mesure de rigueur à l'avènement d'Orséolo à qui il devait succéder sur le trône ducal, pour aller, comme lui, après moins de deux ans de pouvoir, se retirer dans un monastère.

Le fils de Candiano I V ne se montra pas aussi désintéressé ni aussi pacifique que son oncle dont il portait le nom. Excité par des familiers, auteurs principaux de l'élévation de son père au dogat et devenus depuis ses créatures et ses complices, le patriarche de Grado, soit qu'il se considérât réellement victime d'un inique et injurieux arrêt, soit qu'il voulût colorer des dehors d'une demande en réhabilitation de justice le désir mauvais d'une éclatante vengeance, n'oublia rien pour entraîner l'empereur dans la voie de la violence et des représailles. «Condamné, lui dit-il, à m'exiler de ma patrie, je me suis senti attiré par votre bienveillance, confiant que vous partageriez ma douleur et me consolerez dans mon infortune.» Et dans un tableau passionné il lui exposa les horribles détails de la récente catastrophe : l'affreux massacre de son père, dont il n'osa pas toutefois innocenter les actes de tyrannie, le meurtre barbare de son jeune frère, enfin sa condition de proscrit qui le condamnait à vivre et peut-être à mourir loin de sa patrie, si une main puissante et protectrice ne se levait pour sa défense ? Il ne craignit pas de rappeler à l'empereur une récente hospitalité que son père lui avait donnée, et peut-être fit-il même allusion à cette union criminelle à laquelle Othon n'était pas resté étranger et qui avait fait du doge divorcé un parent par alliance de l'empereur. A toutes ces plaintes, à toutes ces supplications, Vital mêla d'abondantes larmes.

Tout en accueillant le prélat avec une faveur sympathique, tout en se montrant pénétré d'une profonde commisération pour son infortune, Othon II, sans prendre d'engagements formels, permit à Vital d'espérer sa rentrée dans sa patrie, lui promettant de s'entremettre sans trop de retard pour atteindre ce résultat. En attendant, l'empereur insista pour retenir le patriarche auprès de lui. Othon se donnait ainsi le temps de réfléchir. Plusieurs soulèvements qu'il avait à réprimer sur divers points de la Germanie semblaient le distraire pour le moment de toute intervention sérieuse et efficace dans les choses de Venise, et d'autre part, quel que fût son désir de conserver dans cette République un parti dévoué et entreprenant, peut-être craignait-il les conséquences d'une action énergique au lendemain d'une aussi universelle et significative réprobation.

Toutefois, les bienveillantes promesses de l'empereur au patriarche Vital, grossies sans doute par une minorité qui devait se complaire, comme il arrive toujours en pareil cas, à s'en exagérer l'importance, inspirèrent aux factieux la plus insolente

forfanterie. Dès qu'ils crurent pouvoir compter sur la protection du plus fort, ces hommes vils retrouvèrent toute leur jactance et s'engagèrent même dans la voie des plus basses intrigues et des complots les plus criminels. Pouvaient-ils mettre en doute une action prochaine et toute puissante de la part de l'irascible empereur ? En de telles circonstances, ce caractère vindicatif et violent pouvait-il s'empêcher de venir imposer à la République sa volonté souveraine ? Condamnés par l'avènement d'Orséolo à un complet effacement, mais sûrs de reconquérir le pouvoir par la volonté de celui qu'ils ne rougissaient pas d'acclamer comme l'arbitre absolu des destinées de leur patrie, ces criminels ambitieux ne s'en montrèrent que plus violents contre notre saint doge qui, à leurs yeux, était l'ennemi parce qu'il était l'obstacle. D'autre part, la grande humilité et l'admirable mansuétude d'Orséolo furent sans doute considérées par les séditeux comme des signes non équivoques d'une pusillanimité peu propre à résister aux attaques; car les âmes basses ne comprennent pas l'autorité sans orgueil, et la fermeté de caractère sans arrogance. Peut-être encore espéraient-ils ainsi le discréditer auprès du peuple, qu'ils s'efforçaient en même temps de terrifier par le bruit toujours plus accrédité d'une intervention imminente d'Othon.

A tous ces outrages, à toutes ces calomnies, Pierre Orséolo n'opposa que sa douceur habituelle et cette parfaite égalité d'âme qui est le partage des saints. S'il ne répondit que par la pitié et le pardon aux insultes de ses ennemis, ce ne fut pas par coupable insouciance du respect et des égards dus à la dignité dont il était revêtu; il donna ainsi, au contraire, un bel exemple de cette admirable modération, de cette noble retenue que les plus grands princes ont érigée en principe de gouvernement. Il sembla toutefois en dépasser la mesure lorsqu'on le vit user de la même indulgence vis-à-vis des misérables qui osèrent attenter à sa vie. Ses ennemis ne reculèrent pas, en effet, devant le crime, et il ne fallut rien moins qu'une protection merveilleuse de la Providence pour déjouer leurs complots et le sauver de leurs mains. Notre saint doge ne tira jamais vengeance de ces tentatives homicides, se contentant de les prévenir et d'empêcher les factieux de troubler l'ordre public, tandis qu'il s'occupait avec ardeur à rétablir partout le règne de la justice et le respect de la loi.

Certes, le devoir d'un prince en pareille circonstance est de faire «bonne et roide justice», se souvenant qu'un chef d'État doit savoir se servir du glaive et qu'une des conditions essentielles de l'ordre consiste dans l'usage de la force pour la défense du droit. Toutefois, en considérant avec attention la situation particulière de Venise à cette époque et la forme de son gouvernement, on ne tardera pas à admirer la sagesse de la conduite d'Orséolo, et son excessive mansuétude nous apparaîtra comme un exemple nécessaire, le seul capable d'asseoir la République sur des traditions qui pussent prévenir ou atténuer les défauts inhérents à sa constitution politique. On doit considérer, en effet, le gouvernement de Venise à cette époque comme une monarchie élective dans laquelle deux partis se trouvaient en présence celui du doge déchu, que soutenait l'empereur d'Allemagne et dont la minorité factieuse pouvait cependant triompher de par la volonté du plus fort, et le parti national ou byzantin, représenté par Orséolo et qu'une longue expérience des intérêts de la République attachait étroitement aux empereurs d'Orient. En conséquence, tout faisait prévoir que ces deux partis ne désarmeraient pas de si tôt, et que celui qui l'emporterait sur l'autre par la nomination d'un doge de son choix se livrerait à toutes sortes de représailles contre le parti vaincu, alors surtout qu'il aurait eu à se venger de ses injures et de ses violences. En cet état, la situation était exceptionnellement grave et Venise courait à sa perte, livrée sans espoir d'apaisement à des séditions, à des complots incessants et à tous ces bouleversements que peuvent produire à l'improviste les passions populaires habilement exploitées par des hommes audacieux. Cette juste rigueur contre les fauteurs de discordes, si nécessaire dans une monarchie héréditaire pour assurer l'ordre et la paix en maintenant fortement dans les mains du

monarque légitime l'autorité dont il a besoin, eût été pour Venise, en de telles conjonctures, une politique bien hasardeuse, parce qu'elle eût entretenu et exalté ces haines de familles qui constituent le grand danger des gouvernements aristocratiques.

Pierre Orséolo avait compris depuis longtemps que les institutions politiques de sa patrie ne pouvaient donner de bons fruits qu'à la condition d'obtenir de tous les citoyens, par des moyens moraux de persuasion et par l'exemple d'une grande modération de la part du parti vainqueur vis-à-vis du parti vaincu, sinon une complète adhésion à la direction donnée aux affaires par le nouveau doge, du moins une soumission et un respect qui assurassent à celui-ci l'exercice du pouvoir et à Venise la liberté et la paix.

C'est d'une abondante effusion de charité qu'Orséolo devait attendre le salut de sa patrie, et il s'appliqua, dès les premiers jours, à donner l'exemple de cette vertu, non seulement parce qu'elle lui était chère, mais surtout pour en faire apprécier à son peuple l'impérieuse nécessité et la faire entrer dans ses mœurs et dans ses traditions politiques. Tous ses efforts se portèrent, en conséquence, vers la grande œuvre de la réconciliation des partis. L'affabilité de ses manières, la douceur de ses rapports, la tendre expression de ses prières devaient bientôt avoir raison des âmes les plus vindicatives et les moins disposées à la bienveillance. Cette mission de miséricorde était une de celles qu'il avait le plus aimé à exercer dès sa jeunesse, et il n'est nul besoin de rappeler ce don remarquable d'apaisement dont la Providence semblait l'avoir déjà gratifié pendant son enfance, en vue sans doute du salut de sa patrie et de l'exemple mémorable qu'il devait laisser à la postérité.

Mais combien toutefois durent être pénibles pour cette âme si délicate et si généreuse les premiers mois de son élévation au pouvoir ! Que de prières, que de supplications ne dut-il pas adresser au ciel pour surmonter tous ces obstacles et conjurer tous ces dangers ! Ses ennemis insolents ne doutaient pas du succès de leurs machinations et de leurs intrigues. Tandis que Vital agissait auprès de l'empereur qui l'assurait de sa protection, Valdrade, de son côté, allait implorer l'appui de son auguste parente l'impératrice Adélaïde. La mère d'Othon II était alors à Plaisance où elle exerçait la régence pendant les absences de son fils. Les plaintes et les réclamations de la veuve, comme celles du patriarche, étaient empreintes de la même aigreur, non seulement contre les meurtriers de son époux mais encore contre le nouveau doge lui-même. En femme politique, l'ancienne dogaresse, dans une requête contre Pierre Orséolo et les grands de Venise, remettait aussi entre les mains de l'auguste régente la défense de ses intérêts, relativement au règlement de ses droits matrimoniaux résultant des stipulations de son mariage avec Candiano.

Grâce à la conduite pleine de sagesse et de dignité de notre saint doge, cet acte de vassalité à l'égard de la cour d'Allemagne eut un résultat tout opposé à celui qu'en espéraient Valdrade et les ennemis d'Orséolo. Celui-ci, en effet, se hâta d'envoyer à Plaisance le gentilhomme Dominique Carimani muni de tout pouvoir et porteur d'une lettre du doge pour la régente, où les accusations de Valdrade se trouvaient combattues d'une façon d'autant plus persuasive que les motifs de la révolte qui avait amené le meurtre de Candiano s'y trouvaient exposés avec une grande exactitude et une non moins grande modération; quant à la question juridique des revendications dotales de Valdrade, la réponse du doge, très sagement expliquée et commentée par le légat Carimani, déclarait qu'elle devait être très sérieusement étudiée et résolue suivant les règles de la plus stricte équité.

Avec ce tact exquis que donne une vertu éminente et éprouvée, sainte Adélaïde eut bientôt reconnu la parfaite innocence et les sentiments exceptionnellement élevés de saint Pierre Orséolo. Comment ces deux belles âmes ne se seraient-elles pas comprises ? La vertu est chère à la vertu et un lien secret unit les cœurs que Dieu

remplit. L'union adultère de la princesse toscane avec Candiano avait été pour l'impératrice le sujet d'une profonde tristesse, et il n'est pas permis de douter qu'elle n'ait agi dans cette circonstance auprès de la pauvre veuve, aigrie par un changement de fortune aussi subit, comme les saints en agissent toujours vis-à-vis des âmes qu'ils veulent ramener à Dieu, en les engageant dans la voie de la résignation et de la pénitence. D'autre part, le marquis Hugues de Toscane, frère de Valdrade, ne pouvait qu'exercer une salutaire influence sur l'esprit agité de sa malheureuse sœur. Ce prince était, en effet, très pieux et a laissé des monuments importants de sa générosité chrétienne, de son amour pour l'Église et de sa religieuse charité pour la mémoire de l'ancienne dogaresse dont les intérêts éternels semblent l'avoir particulièrement préoccupé.

Il faut croire que l'impératrice n'hésita pas à manifester à l'empereur son estime profonde pour la conduite et le caractère d'Orséolo, et qu'elle réussit à apaiser ses secrets ressentiments contre les Vénitiens. Le rôle pacificateur de sainte Adélaïde auprès de son fils, en cette occasion, est d'ailleurs affirmé par un grave historien. On s'expliquerait ainsi, par ce concours de hautes et pacifiques influences, comment depuis ce moment tout désir de vengeance contre les meurtriers de son époux semble abandonné par Valdrade dont les prétentions, vis-à-vis du gouvernement de Venise, se bornent uniquement à une demande de reprise de biens dotaux, de dons reçus ou promis, ainsi que du «Morgengabe», sorte de douaire qui ne revenait jamais au mari ou à ses héritiers.

En vue d'un règlement d'intérêts qui n'était pas sans offrir de grandes difficultés, notre saint doge, heureux de trouver l'occasion de rapporter le décret d'exil prononcé par le Sénat contre Valdrade avant son élection, rouvrit devant elle le chemin de Venise. Accompagnée de son procureur ou représentant Hildebert, la veuve de Candiano fut admise à y exposer au grand jour toutes ses prétentions et à y défendre sa cause avec toute la liberté nécessaire en matière de justice. Cette justice lui fut rendue, plus ample peut être qu'elle n'avait osé l'espérer. Le règlement des intérêts matrimoniaux de l'ancienne dogaresse fut l'objet d'une quittance générale et détaillée, rédigée à Venise, et dans laquelle Valdrade, après s'être déclarée pleinement satisfaite, s'interdisait absolument toute autre revendication vis-à-vis de la Cour de Venise pour le présent et pour l'avenir. Cet acte important fut ensuite porté à Plaisance, pour être lu en présence de l'impératrice, du comte palatin Gislebert et d'un grand nombre de magistrats de l'Empire et du Sacré-Palais, avec tout le cérémonial d'usage. On y remarque, parmi les signataires, deux seigneurs de Toscane, représentants de Hugues, frère de Valdrade. Reconnu authentique et régulier, cet acte de quittance fut approuvé et légalisé solennellement le 24 octobre 976.

Deux mois et quelques jours avaient suffi à notre saint doge pour conduire à bonne fin une affaire aussi compliquée, poursuivie dans les conditions les plus défavorables et à travers des obstacles de toute nature.

Cette solution acceptée par la cour d'Allemagne ne put être considérée par les ennemis d'Orséolo que comme une sorte de défaite, puisqu'elle impliquait de la part de l'empereur et de l'impératrice, sinon une reconnaissance formelle du gouvernement de Venise, du moins un complet renoncement à toutes poursuites et représailles contre le parti national et contre les meurtriers de Candiano. Il est probable toutefois que cette déception ne fit qu'accroître les sourdes colères des vaincus qui, ne comptant plus que sur eux mêmes, continuèrent à s'abandonner encore pendant quelque temps à ces projets violents, à ces tentatives de meurtre aux quelles notre saint doge n'échappa que par miracle.

A ce premier symptôme de conciliation entre le doge et l'empereur, qui dut impressionner favorablement certains esprits indécis ou plus ou moins entraînés par le

mauvais exemple, vint bientôt s'ajouter le retour encore plus significatif de Vital dans sa ville de Grado, et la conduite parfaitement correcte du prélat vis-à-vis du successeur de son père. Comme naguère dans le cœur de Valdrade, Pierre Orséolo réussit, en effet, à étouffer dans le cœur du patriarche les sentiments auxquels il s'était d'abord abandonné. Apportant dans cette affaire le même esprit de douceur et d'équité, il le réintégra sur son siège avant même que l'empereur eût pu se donner le temps d'interposer sa volonté. Tous les documents relatifs à cet arrangement ayant disparu, il est impossible d'en connaître ni d'en reconstituer les détails. Ce qui paraît certain, c'est qu'il y eut depuis cette époque, au moins dans les rapports extérieurs et officiels du doge et du patriarche, un caractère d'apaisement qui dut puissamment contribuer à dérouter les factieux et à les réduire à l'impuissance. Ces rapports devaient devenir tellement étroits que Vital lui-même usera, plus tard, de son influence auprès d'Othon pour dissiper chez l'empereur les derniers restes d'un mécontentement que la politique indépendante d'Orséolo avait réveillé. Quelques historiens ont écrit que le doge, pour donner satisfaction au patriarche, s'engagea à relever les murs de Grado; d'autres, mieux instruits peut-être, attribuent ces travaux et embellissements à Pierre Orséolo II. Il n'est pas invraisemblable que le père n'ait entrepris à cette occasion dans la ville patriarcale certaines réparations auxquelles le fils vint ajouter des œuvres nouvelles et plus considérables.

Mais la transaction survenue entre Orséolo et Valdrade avait fait peser sur Venise une lourde charge. Dans sa sagesse, notre saint doge avait tenu à ce que ce règlement d'intérêts donnât satisfaction, non seulement à la veuve, mais encore au patriarche de Grado, héritier de Candiano, et à toute la famille du défunt, en vue des réclamations ou difficultés qui auraient pu naître ultérieurement. C'est ainsi qu'il avait voulu qu'en outre de toutes les indemnités dues à la plaignante pour ses reprises de biens dotaux et de dons reçus, l'État s'engageât à lui payer quatre cents livres d'argent travaillé qui n'avaient été que promises par Candiano dans le contrat de mariage. L'État ne pouvait être évidemment tenu à l'accomplissement de cette simple promesse; mais il semble, d'autre part, que Vital, en sa qualité d'héritier de son père, ou les héritiers de celui-ci auraient pu être recherchés en paiement de cette somme relativement importante, ce qui aurait pu donner lieu à toutes sortes de complications. En prenant sur lui l'accomplissement de cette promesse et en liquidant par cette libéralité la situation respective des deux familles, Pierre Orséolo fit preuve d'une grande délicatesse, en même temps qu'il enlevait aux uns et aux autres tout prétexte à de nouvelles plaintes. Le patriarche ne put qu'être touché d'une conduite aussi généreuse, qui fut certainement appréciée par l'empereur et l'impératrice Adélaïde.

Orséolo sut faire partager et approuver toutes ces sages déterminations par le Sénat qui, pour subvenir au paiement des indemnités dues à Valdrade, décida à l'unanimité que les citoyens de Venise qui n'avaient pas encore acquitté le dixième ou la dîme de leurs rentes étaient tenus de s'en libérer sans retard, vu le cas d'extrême nécessité dans lequel se trouvait la République. Les registres publics ayant été dévorés par l'incendie, on soumit au serment ceux qui prétendaient avoir payé leur impôt intégralement ou en partie. Au surplus, on pouvait s'acquitter en espèces ou en denrées. Les Vénitiens s'empressèrent de payer cette contribution de la dîme, qui probablement n'était pas rigoureusement exigée en temps ordinaire, et ainsi fut réglée définitivement cette affaire avec Valdrade, grâce à l'empressement du Sénat à embrasser les vues d'Orséolo et au dévouement de tous les citoyens de Venise, pleins de confiance en leur nouveau chef.

L'opinion publique était avec notre saint doge, et une assistance toute céleste protégeait le prince et le peuple.

CHAPITRE 8

Une grande œuvre de réparation s'imposait au dévouement de Pierre Orséolo, et nul mieux que lui n'était capable de l'accomplir, sous la double inspiration de ce patriotisme et de cette charité qui impriment aux œuvres d'un prince chrétien le vrai caractère d'une complète et féconde restauration. Bien que la catastrophe de 976 n'eût pas été, à vrai dire, une révolution, mais plutôt une réaction violente due à une impatience légitime de liberté et d'honneur, elle n'en avait pas moins troublé violemment les esprits par un sentiment de révolte dont les peuples subissent toujours plus ou moins la secrète et dangereuse influence. Venise se trouvait, d'ailleurs, depuis trop longtemps assujettie aux caprices et à la politique dissolvante d'un tyran corrompu et corrupteur pour que l'état moral de la nation n'en fût pas profondément altéré. Le respect de l'autorité avait certainement subi dans l'âme du peuple une atteinte sérieuse, et ces sortes de blessures ont cela de particulier qu'ayant été faites par le prince, elles ne peuvent être guéries que par le prince. Il faut une grande vertu dans un souverain pour désapprendre à ses sujets ce mépris du pouvoir, conséquence fatale d'un long règne d'intrigues, d'égoïsme et d'immoralité; il lui faut surtout une grande puissance de foi et de charité pour ramener son peuple dans cette voie de la paix et de la justice, en dehors de laquelle tout gouvernement se trouve livré à la merci des turbulents et des ambitieux, pour tomber finalement dans tous les excès d'une irréparable décadence.

Dès les premiers jours, Pierre Orséolo, après avoir supplié le Seigneur de sauver sa chère Venise en la pénétrant de ce souffle chrétien qui peut seul guérir, vivifier et renouveler les peuples coupables ou défailants, avait tourné ses regards vers le triste amas de cendres qui recouvrait l'espace où s'élevait, la veille, la sainte chapelle du grand protecteur de la patrie. – Par une faveur singulière, les insignes reliques du saint Evangéliste avaient échappé aux flammes de l'incendie; le trésor dont Venise était si fière restait intact; la Providence avait merveilleusement conservé à la République le précieux dépôt qu'elle considérait comme la perpétuelle garantie d'une toute céleste et spéciale dilection.

Notre saint doge dut voir dans cette préservation un signe bien consolant de la miséricorde divine et un grand motif d'espérances pour l'avenir. Aussi voulut-il sans retard, avec tout l'empressement d'une âme «dévotée par le zèle de la maison de Dieu,» relever les murs de cette sainte chapelle bâtie par ses ancêtres Justinien Participace et Jean Participace, et, ne s'inspirant que de son grand amour pour saint Marc et du désir de donner à son œuvre le caractère d'une réparation nationale, il résolut de donner au nouveau temple des proportions et une magnificence qui pussent le faire considérer un jour comme la principale église et la plus riche basilique de la République.

Cette noble entreprise n'avait pas encore été considérée comme opportune et sans péril par ses prédécesseurs, qui avaient toujours reculé devant son exécution et s'étaient contentés jusqu'alors, bien à regret, de cette chapelle privée des doges qui répondait si peu à la dévotion et à l'enthousiasme des Vénitiens pour leur patron bien-aimé. La construction d'une grande basilique en l'honneur de saint Marc leur avait paru, en effet, comme une manifestation bien capable à cette époque de porter ombrage aux empereurs d'Orient,

«Protecteurs de tout l'univers,» comme un acte de gouvernement trop significatif d'où ressortirait ostensiblement la volonté du peuple vénitien d'entrer toujours plus avant, sous la toute puissante protection de l'Évangéliste, dans une politique indépendante et nationale, alors qu'il entraînait dans la politique de l'empire de faire de Venise un petit duché vassal de Constantinople.

Pierre Orséolo ne se laisse pas arrêter par ces considérations qui blessent son patriotisme. S'adressant ouvertement à ce même Orient qui avait été jusqu'alors l'obstacle respecté d'une entreprise si populaire et si légitime, il lui emprunte ses ouvriers les plus habiles et ses plus savants architectes. Il prend pour lui seul tous les frais de construction de l'imposant édifice, et il invite instamment chacun de ses concitoyens, chaque navire de Venise, à apporter de ses voyages une pierre au nouveau monument de porphyre et de marbre. Les marbres de Torcello, ancienne résidence de sa famille, lui offrent une importante mine de matériaux qu'il se hâte d'utiliser. Il imprime aux travaux une extraordinaire activité, et, comme sous la main de prodigieux ouvriers, les murs s'élèvent, et Venise contemple cette œuvre admirable surgissant du cœur même de la patrie et dressant vers le ciel l'immortel témoignage de sa reconnaissance et de son amour.

Toutefois, la basilique de Saint-Marc était loin de présenter, après sa restauration par notre doge, le spectacle saisissant qu'elle nous offre aujourd'hui. Cette grande œuvre ne devait être achevée qu'en 1071, sous le dogat de Dominique Contarini à qui revient l'honneur d'avoir donné à cet admirable édifice ses derniers embellissements. Ce ne fut même que dix-sept ans après, en 1088, qu'eut lieu sa dédicace solennelle. Un siècle avait à peine suffi pour mettre la dernière main à ce temple d'une si étrange majesté, «où tous les éléments étrangers, par un admirable triage, s'épanouissent en une œuvre unique de génie et de foi»; pour élever ces cinq dômes, ces portiques, ce baptistère et cette salle du trésor; pour terminer ces innombrables mosaïques; pour sculpter et fondre ces centaines de statues de marbre et de bronze; pour polir toutes ces colonnes d'albâtre et ouvrir ce splendide retable d'or de l'autel majeur; enfin, pour parfaire cette réunion de magnificence et d'art qui devient une féerie sous la réfraction du soleil couchant. Il n'en est pas moins juste, ainsi que l'a fait l'histoire, d'attribuer à notre saint doge la gloire d'avoir élevé ce temple merveilleux, puisqu'il en a posé les assises, dressé les murailles, établi l'ensemble, prévu les détails qui n'en devaient point détruire ni contrarier la masse, et qu'il voulut enfin prendre pour lui seul les dépenses considérables des premières constructions. C'est donc à lui seul que Venise doit ce monument unique dans le monde, et qu'on a appelé si justement «le Capitole de cette République chrétienne».

C'est encore lui qui donna aux fonctions des procureurs de Saint-Marc une importance si haute, une majesté si imposante que cette magistrature devint par la suite la dignité la plus honorable et la plus glorieuse de la République, après celle du dogat. Les attributions de ces magistrats s'étendirent en effet de telle sorte qu'elles embrassèrent les charges les plus délicates et les plus méritantes, et qu'on jugea convenable de construire pour ces dignitaires de l'État, sur un des côtés de la place Saint-Marc, un grand et riche palais. En outre qu'ils avaient pour devoir de diriger les travaux qu'on faisait sans cesse à la basilique, de veiller sur son trésor et d'assurer la conservation, l'embellissement et la bonne administration du temple, ils devinrent encore les tuteurs légaux des orphelins et les exécuteurs testamentaires de ceux qui voulaient leur confier cette charge. Bientôt l'immense considération dont ils jouissent dans toute l'Italie leur fit envoyer des pupilles de toutes parts pour être élevés sous leur tutelle. Les œuvres des saints ont cela de particulier que, loin de péricliter après eux, elles se fortifient, elles s'étendent et deviennent des institutions admirables qui s'imposent à la société et font la gloire de la patrie.

Bientôt la nouvelle église se trouva en état de recevoir l'insigne relique providentiellement échappée à la terrible catastrophe de 976, et saint Marc put prendre possession de son temple dont la splendeur devait dépasser celle de la première basilique élevée en son honneur, d'où l'avaient chassé l'avarice et l'impiété du roi d'Alexandrie. Mais notre saint doge résolut de protéger le grand trésor national

contre l'éventualité d'un nouveau désastre, et aussi contre la tentative d'un rapt sacrilège. Aussi déposa-t-il discrètement la précieuse châsse dans l'intérieur d'un des pilastres de la basilique. Un très petit nombre de personnes furent mises dans la confiance, et le secret fut si bien gardé qu'un jour vint où nul ne savait l'endroit précis où reposait le corps du grand protecteur de la République.

Cette conduite si prudente, évidemment inspirée par la Providence, devait amener, cent dix-neuf ans plus tard, sous le dogat de Vital Faliero, le 25 juin 1094, la miraculeuse révélation dont Venise célébra toujours l'anniversaire avec une pompe dont on ne saurait trop admirer le caractère national. Dans une procession solennelle où assistaient le doge, le Sénat et toute la noblesse, on promenait triomphalement dans les rues de Venise l'Évangile de saint Marc et un doigt de l'Évangéliste; puis, au retour dans la basilique et pendant le Magnificat, on répandait de l'eau de roses sur le peuple, en souvenir du parfum surnaturel qui avait rempli la basilique lorsque les saintes reliques furent retirées du pilier et exposées à la vénération publique.

Après avoir fait de si grands sacrifices pour la construction du temple, notre saint doge voulut encore en enrichir l'autel par un hommage princier. Il fit don à la nouvelle basilique d'un splendide tombeau qu'il commanda aux plus habiles artistes de Constantinople, travail merveilleux d'or et d'argent ciselé, orné de bas-reliefs et de pierres précieuses, auquel, après lui, plusieurs doges pieux, notamment André Dandolo, ajoutèrent de nouveaux et admirables embellissements.

Mais en même temps qu'il rendait au Seigneur et au glorieux patron de la République la réparation et l'honneur qu'imposait à son zèle religieux et patriotique le dévorant incendie de 976, Pierre Orséolo appelait sur son peuple les bénédictions divines par une fondation tout aussi méritante et nationale. Avec cette délicatesse qui est le propre des saints, il voulut sanctifier tous les lieux qui avaient servi de principal théâtre au drame sanglant du 12 août. Attenant aux ruines du palais ducal et à l'église nouvelle, un autre amas de cendres recouvrait l'emplacement de sa maison, premier foyer de l'incendie dont les flammes avaient pu seules avoir raison de l'aveugle obstination de Candiano. Notre saint doge, résolu de consacrer cet immeuble qui avait servi au crime à une œuvre de miséricorde qui, tout en appelant le pardon de Dieu sur son peuple coupable, effaçât de son cœur, sous un sentiment perpétuel de compassion et de charité, le dangereux souvenir d'un jour de révolte et de meurtre. Il fit donc construire, toujours à ses frais, sur les ruines de sa maison incendiée, un hospice qui devait être une dépendance de la nouvelle église et auquel il donna le nom de «Spedaletto di S. Marco».

A une époque où la foi poussait tant de chrétiens de toutes les classes et de toutes les conditions aux pèlerinages lointains, beaucoup de pèlerins se rendaient à Venise pour y vénérer le corps de saint Marc, ou y abordaient pour aller de là visiter le Saint Sépulcre ou les sanctuaires de Rome ou d'autres lieux de dévotion. Cet hospice était destiné à servir d'hôtellerie et de lieu de refuge à tous ces passagers, et notre saint doge pourvut cet établissement de biens et de revenus suffisants pour subvenir à tous leurs besoins pendant leur séjour à Venise. On ne saurait dire à quel point il se montrait jaloux d'accueillir tous les pauvres pèlerins, de les loger, de les nourrir et de les vêtir selon leur condition. Il voyait en chacun d'eux, nous dit un de ses biographes, comme le Christ lui-même, se souvenant que le divin Juge dira à ses élus : «J'ai été pèlerin et vous m'avez recueilli». Il voulut même, dès les premiers jours, donner à cette œuvre de miséricorde un caractère national, pour qu'elle se perpétuât dans l'avenir et que l'hospitalité chrétienne devint à Venise comme un devoir de gouvernement. Aussi, défendit-il à ses sujets de recevoir aucun pèlerin sans sa permission expresse, comptant d'ailleurs sur cette réversibilité spirituelle qui appelle sur les enfants les bénédictions méritées par le père de famille.

Sa joie était surtout sans égale lorsque arrivait à Venise un évêque, un abbé, un saint moine, venu de pays lointain et que cette défense amenait forcément au palais pour y implorer une hospitalité qu'on ne pouvait trouver qu'auprès du doge. Sa piété et son humilité éclataient alors en des manifestations aussi touchantes que respectueuses, et son empressement à les recevoir, sa courtoisie, ses témoignages d'ardente charité édifiaient profondément ses illustres et pieux visiteurs. Orséolo se recommandait à leurs prières, implorait à genoux leur bénédiction pour lui et sa famille et ne les laissait jamais partir sans les charger de dons magnifiques pour leur église ou leur monastère, et de nombreux présents en harmonie avec la dignité et la qualité de chacun.

Il n'est pas douteux que notre saint doge, ait mis d'abord tout son empressement et toute son activité à la construction de l'église de Saint-Marc et à la fondation de l'hospice qui, dans sa pensée, devait compléter l'œuvre satisfaisante due à la justice de Dieu pour son peuple coupable. Il faut croire toutefois qu'en même temps ou peu après il construisit encore ou restaura provisoirement l'aile du palais ducal, contiguë à la basilique et qui communiquait avec elle au moyen d'une chapelle supérieure à l'usage du doge. Orséolo habitait, en effet, le palais lors de sa fuite de Venise, et nous savons même qu'il y avait fait construire à son usage une grotte artificielle où il aimait à se retirer pour s'y livrer à la prière et à la méditation. – Il est fort probable qu'Orséolo ne quitta sa propre maison pour venir habiter cette aile du palais qu'après l'achèvement de l'église, dont la disposition et la convenance devaient lui rendre plus facile l'exercice de ses pratiques religieuses et surtout sa présence quotidienne à la récitation des offices avec les chanoines de Saint-Marc.

Toutes ces grandes entreprises de constructions monumentales et de fondations pieuses, marchant de pair avec tous les travaux qu'impose à un chef de gouvernement la conduite des affaires publiques, ne pouvaient distraire notre saint doge de cet amour pour les pauvres et les souffrants qui sera toujours le signe distinctif des belles âmes. La charité d'Orséolo, constamment entretenue par cette compassion singulière qui est le propre des saints et qui les identifie avec toutes les douleurs, toutes les misères de l'humanité, ne pouvait se résigner à l'inaction. La souffrance et la pauvreté sont comme des aimants qui attirent les cœurs que Dieu remplit et qui unissent, dans l'embrassement le plus admirable qu'il soit donné à Dieu de bénir et à l'homme de contempler, les déshérités de ce monde et les favorisés de la fortune. Aussi, la dignité souveraine dont il était revêtu, bien loin d'affaiblir chez Orséolo le lien spirituel qui l'unissait à tous les infortunés, ne fit que le resserrer davantage et donner à cette attache un caractère de plus en plus héroïque et surnaturel.

Après le clergé et les ordres religieux dont il se montrait en toute occasion le fidèle protecteur, il avait un soin tout particulier des veuves, des orphelins et des infirmes, protégeant leurs intérêts avec un singulier dévouement, et leur prodiguant avec ses conseils ses plus tendres consolations. Mais c'est peut être auprès des pauvres malades qu'Orséolo laissait déborder avec l'entraînement le plus remarquable et le plus touchant son immense compassion et sa sollicitude toute paternelle. Incapable de résister à l'attrait ou à l'inspiration qui le poussait vers ces malheureux, alors sans doute que ses secours, ses conseils ou ses consolations lui paraissaient nécessaires ou utiles, il quittait furtivement sa couche durant la nuit, prenait un humble travestissement pour n'être pas reconnu et passait le temps du sommeil auprès des malades et des mourants. Ces visites nocturnes ne purent pas rester secrètes. Notre saint doge fut plusieurs fois surpris par les gardes de nuit, qui se virent d'abord dans l'obligation de constater son identité et apprirent ainsi à le reconnaître dans la suite.

Il est permis de croire que l'amour du prochain fit porter l'attention d'Orséolo sur les moyens curatifs usités à cette époque, et que ses connaissances médicales, accrues sans doute par l'expérience, le rendirent capable de rendre de réels services. Nos biographes nous le représentent, en effet, pendant ces tournées de nuit, touchant de ses mains les diverses parties du corps du pauvre malade, soit pour se rendre compte du siège du mal, soit encore pour constater l'état de fièvre plus ou moins intense du patient. Il lui faisait ensuite une large aumône et, suivant la nécessité, ajoutait à ses libéralités les objets mobiliers qui faisaient défaut dans son pauvre logis, et les ustensiles de ménage nécessaires à la préparation des remèdes ou des aliments.

Les affaires de l'État, les occupations dont il était surchargé ne pouvaient le distraire de ses pieux devoirs envers les membres souffrants de Jésus Christ. Retenu forcément dans son palais par d'impérieuses obligations, la pensée de ses chers malades ne cessait d'obséder ce cœur dévoré de charité, et ne pouvant se rendre lui-même auprès d'eux, il chargeait alors quelqu'un de ses familiers ou de ses intimes de les visiter à sa place et de leur remettre les secours qu'il leur destinait. Que de fois sans doute Jean Gradenigo et Jean Morosini, dignes confidents et zélés coopérateurs de ses œuvres charitables, ne furent-ils pas priés par le prince de le représenter dans la misérable chaumière d'un pauvre infirme ou d'un vieillard agonisant, mission auguste dont s'acquittaient avec un noble orgueil ces patriciens de race parce qu'ils sentaient tout le prix d'une telle ambassade.

Notre saint doge en agissait de même envers les saints dont il ne pouvait aller visiter lui-même le tombeau ou les reliques, et députait auprès d'eux, pour leur rendre hommage et leur apporter ses présents, quelque personnage de sa famille ou de son entourage. Elle était grande, en effet, la dévotion d'Orséolo pour ces héros de la foi, pour ces glorieux martyrs que l'Église a couronnés et parmi lesquels Dieu lui-même nous invite à chercher nos intercesseurs dans nos épreuves et nos luttes d'ici-bas. Admirateur de leurs vertus, fidèle à leur mémoire, jaloux de mériter une protection dont il sentait tout le prix, heureux surtout d'entendre célébrer leurs mérites et leur puissance à raison des prodiges opérés sur leur tombeau ou dans leur sanctuaire, il se hâtait en toute occasion de leur manifester publiquement son amour et sa confiance en leur offrant de riches présents avec le tribut de sa vénération et de ses hommages.

De tels exemples de foi et de charité, de semblables témoignages de générosité et de patriotisme pouvaient-ils laisser le peuple de Venise indifférent ? En voyant son saint doge dépenser de ses propres deniers, dans l'intérêt général et pour le soulagement des pauvres et des malheureux, deux mille livres d'or, somme très considérable quand on songe à la rareté et à la cherté de l'or dans ces temps-là, en constatant tous les jours davantage l'esprit de sagesse qui l'inspirait dans tous les détails de son administration, sa parfaite connaissance des besoins de chacun, sa sollicitude pour le bonheur de tous et son amour pour les petits et les faibles, comment Venise n'aurait-elle pas chéri ce prince qu'elle avait acclamé pour ses vertus et dont les bienfaits dépassaient encore toutes ses espérances ? Comment surtout aurait-elle pu résister à une impulsion si sage, si haute, si envahissante, et ne se serait-elle pas laissée pénétrer des sentiments de piété, de concorde et de justice qui débordaient du cœur de ce souverain dont la renommée toujours grandissante s'étendait déjà au loin et faisait la gloire de la République ?

Dieu, en effet, ne voulut pas faire éclater la sagesse et le pouvoir pacificateur d'Orséolo seulement autour de lui, et son ascendant irrésistible seulement parmi son peuple. Notre saint doge ne put bientôt plus s'en tenir à rendre la justice à ceux de ses sujets qui recouraient à ses lumières et s'en référaient à son arbitrage. Des

contrées voisines et peut-être même des pays éloignés accoururent des personnages ou des familles depuis longtemps divisées pour le constituer l'arbitre souverain de leurs différends, et un biographe donne à entendre que des villes, sinon des provinces entières, s'en rapportèrent à son jugement et trouvèrent auprès de lui et dans ses conseils l'apaisement et l'union.

Cependant une prospérité rapide autant qu'inespérée se répandait sur Venise de plus en plus charmée et séduite par les vertus de son souverain. Soumise et confiante, quelques mois semblèrent suffire pour lui faire retrouver cette tranquillité laborieuse qui fait la richesse et le bonheur des États, et qui sera toujours la nécessaire conséquence de la justice et de la paix répandant dans l'âme d'un peuple leur influence vivifiante et féconde. Pierre Orséolo attirait sur sa patrie toutes les bénédictions du ciel, et en ramenant ses sujets par ses entraînants exemples à la vie chrétienne et à la pratique des vertus évangéliques, il enrichissait son pays et son siècle, selon la belle expression d'un de ses panégyristes, «de mœurs d'or».

Mais la vie des princes est souvent troublée par des événements politiques, des difficultés internationales, des complications pleines de péril pour les intérêts ou la dignité de l'État, qui exigent de leur part de profondes études, une sagesse éclairée, une prudence sans faiblesse, une fermeté sans témérité. C'est surtout dans ces graves circonstances qu'apparaît dans tout son jour ce mystérieux secours du ciel, cette secrète influence qui donne aux chefs des peuples, confiants dans l'aide de Dieu, des succès inespérés qui confondent parfois la raison et que l'histoire n'explique pas. Le règne de notre saint doge allait fournir une nouvelle preuve de cette vérité qui fait sourire nos sceptiques; mais, avant de faire connaître l'éclatant succès d'Orséolo dans une affaire où les plus habiles auraient échoué et où sa loyauté, sa dignité et sa prudente fermeté réduisirent encore au silence et à l'inaction l'astucieuse et orgueilleuse politique de l'empereur d'Allemagne, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur un demi-siècle en arrière. C'est l'Istrie qui allait être l'occasion et le foyer de ce différend qui, plus qu'en toute autre circonstance, pouvait devenir le prétexte d'un conflit désastreux entre l'Empire et la République; car il est hors de doute que les excitations d'Othon, qui ne pouvait se consoler de se sentir impuissant à ourdir des intrigues avec Orséolo comme avec son prédécesseur, ne furent pas étrangères à cet événement. La mauvaise foi et l'audace des Istriens ne sauraient, en effet, s'expliquer que par une assurance formelle de la part de l'empereur d'un secours effectif ou d'une protection efficace contre les Vénitiens, touchant une situation qu'un traité antérieur avait définitivement réglée en 933, sous le règne de Pierre Candiano II, et que l'incendie du palais ducal remettait en question, en 977, par suite de la destruction du titre.

Sous le dogat de Candiano II, Winther, marquis d'Istrie, exigeait arbitrairement des Vénitiens les impôts les plus vexatoires. Il avait même assujetti aux services les plus durs les fermiers qui exploitaient dans ses provinces des terres appartenant aux Vénitiens. Indigné de voir ses sujets ainsi maltraités, Candiano II riposta fièrement à ces mesures injustes et provocatrices par un décret interdisant à l'avenir toute relation commerciale entre les deux pays. Une année ne s'était pas écoulée, et les Istriens demandaient grâce. Les habitants de l'Istrie, qui vivaient de leur commerce avec Venise, purent bientôt se convaincre que, contrairement à ce qu'ils avaient sans doute espéré, ils n'étaient ni assez riches ni assez puissants pour se passer de relations de bon voisinage aussi avantageuses à leurs intérêts. Soumis et repentants, ils firent agir auprès du doge le patriarche de Grado, dont les évêques de l'Istrie étaient les suffragants, et qui se prêta sans doute avec joie à leur servir d'intermédiaire auprès du gouvernement vénitien. Tout heureux sans doute de voir les Istriens recourir à l'influence du patriarche et ne demandant pas mieux que de voir

cesser un état de choses préjudiciable à ses sujets eux-mêmes, Candiano II consentit à lever la défense; mais il exigea qu'un traité fût conclu par lequel les droits et les intérêts des Vénitiens seraient formellement reconnus et garantis, et qui, dans la pensée du doge, accentuerait davantage la souveraineté de Venise sur l'Istrie, en dégageant de plus en plus cette province de l'autorité des rois d'Italie.

Winther, qui avait sans doute obéi inconsidérément aux ordres ou à l'influence de Rodolphe ou Bérenger II dans sa politique contre les Vénitiens, dut courber la tête. Il se rend en personne à Rialto, et, forcé d'accepter les conditions du doge quelque dures qu'elles soient, il signe, le 12 novembre 933, un acte qui était une amende honorable des plus explicites. Il y confesse tous ses torts et tous ceux de ses sujets et s'engage pour lui et son peuple : – 1° A respecter et protéger toutes les propriétés des Vénitiens situées dans l'Istrie, reconnaissant pour ces propriétés la surveillance de magistrats vénitiens; – 2° A rendre bonne justice aux Vénitiens pour le paiement des dettes contractées par les Istriens; – 3° A ne plus exiger d'impôts d'aucune sorte des commerçants vénitiens; – 4 ° A veiller efficacement à ce que les marins de l'Istrie ne causent aucun dommage aux vaisseaux vénitiens et à leurs équipages; – 5° A prévenir le gouvernement de Venise des projets menaçants que pourrait ourdir contre lui le roi d'Italie, ou des mesures préjudiciables à Venise qu'il pourrait prendre; enfin les Istriens exprimaient formellement leur désir et leur volonté de vivre désormais en paix avec les Vénitiens. Malgré la sanction qui attribuait au roi d'Italie la moitié de l'amende de cent livres d'or prononcée contre les violateurs d'une de ces clauses, on voit qu'en réalité l'Istrie reconnaissait humblement la suprématie du doge de Venise, et que, pour ces peuples établis sur la rive orientale de l'Adriatique, l'autorité du roi d'Italie était plus nominale que réelle.

Cette situation de l'Istrie ne pouvait qu'attirer la jalouse attention des empereurs d'Allemagne devenus les maîtres de l'Italie. L'influence vénitienne sur ces contrées datait du VI^e siècle, c'est-à-dire du jour où le patriarche d'Aquilée était venu se réfugier dans l'île de Grado, en 568, à la suite de l'invasion des Lombards. Il est évident que cette primatie vénitienne sur les évêques istriens était bien de nature à exercer sur ces provinces une influence considérable en faveur de Venise, au détriment de l'influence italienne. Aussi Othon I^{er} semble-t-il s'être hâté de rétablir les sièges épiscopaux de l'Istrie sous la suprématie du patriarche d'Aquilée, et Othon II se garda bien, parmi les grandes faveurs et privilèges accordés à Pierre Candiano IV, de faire revivre cette suprématie métropolitaine de Grado, dont il lui importait de dégager cette province de ses États pour la soustraire à toute ingérence du gouvernement vénitien. Comme il arrive toujours en de telles situations, l'Istrie devait se trouver alors divisée en deux partis : le parti vénitien et le parti italien; et tandis que certaines villes, comme Trieste, manifestaient leur préférence pour l'Italie, d'autres villes, comme Capo d'Istria, conservaient pour la République une réelle sympathie. Les sentiments de celles-ci devaient se modifier sensiblement à la suite de circonstances qui les rendirent plus indépendantes et plus intelligentes de leurs intérêts, et les sentiments de celles-là allaient s'accroître de plus en plus jusqu'à la facile conquête de cette province, en 998, par l'illustre fils de notre saint doge, Pierre Orséolo II.

Mais le traité de 933, déposé dans les archives du palais ducal, avait été détruit comme tant d'autres dans l'incendie de 976, et les Istriens, avec une bonne foi digne des anciens Carthaginois, osèrent se considérer comme dégagés et libres de se livrer à leurs anciens agissements, puisque leur engagement par écrit ne pouvait plus leur être opposé et qu'aucune sanction pénale ne pouvait leur être appliquée. Poussant l'arbitraire et la déloyauté jusqu'à la plus extrême limite, ils ne reculèrent pas devant la fermeture de leurs ports aux navires vénitiens, en exigeant des droits d'entrée

excessifs. – Souffrir en silence de semblables vexations et une aussi insolente mauvaise foi était chose impossible pour l'honneur de la République; d'autre part, engager violemment sa patrie dans un conflit où l'empereur, toujours irrité contre les Vénitiens, avait tout l'air de vouloir entrer avec la haineuse impétuosité de son caractère, n'était-ce point s'exposer délibérément à voir le droit irrévocablement étouffé par la force ?

Quelques auteurs, d'une autorité contestable, ont prétendu qu'il y avait eu des hostilités provoquées par notre doge, et que les succès des Vénitiens avaient obligé le comte Sicard à souscrire les conditions d'un nouveau traité. Mais les principaux chroniqueurs et historiens, tout en ne précisant pas la nature des négociations qui réglèrent ces graves difficultés à l'honneur de la République, ne font aucune mention d'une guerre entre les Istriens et les Vénitiens. Tout donne à croire, en effet, que cette haute vertu de prudence et ce don d'apaisement dont le ciel avait doué notre saint doge furent les seules armes dont il se servit pour conjurer le péril et triompher de la malice et des complots de ses ennemis. On est donc en droit de supposer que Pierre Orséolo envoya au comte Sicard des ambassadeurs chargés de rappeler le traité de 933 et d'en réclamer l'exécution, dont aucun acte postérieur n'avait dispensé ou dégagé les Istriens. Ces ambassadeurs, après avoir insisté sur la question d'honneur et de bonne foi, ajoutèrent sans doute à leur ultimatum une conclusion comminatoire bien propre à faire réfléchir le comte Sicard, qui put d'ailleurs se convaincre que l'empereur, toujours retenu en Germanie, se trouvait dans l'impossibilité de faire face à ses engagements et de lui prêter le secours qu'il lui avait promis. Quel que fût d'ailleurs son dessein de faire naître un conflit où il pourrait faire intervenir sa lourde épée, ou tout au moins d'agir sur l'esprit du successeur de Candiano par intimidation et de le discréditer aux yeux de ses sujets en l'engageant dans une politique sans décision ou sans dignité, Othon II ne tarda pas à se convaincre que ses efforts avaient échoué devant la ferme et sage attitude d'Orséolo et la justice de ses revendications.

Un nouveau traité fut donc conclu et signé le 12 octobre 977, et ses clauses et conditions, plus favorables encore aux Vénitiens que celles du traité de 933, nous montrent notre doge infligeant à l'Allemagne un échec d'autant plus humiliant que les Istriens s'obligèrent expressément à la rigoureuse exécution de ce traité «sans avoir égard aux ordres de l'empereur». Othon II est bien nommé en tête du protocole comme seigneur et souverain de l'Istrie, mais cette souveraineté n'en demeurait pas moins purement nominale, et l'Istrie se trouva en 977 vis-à-vis de l'empereur d'Allemagne, ce qu'elle était en 933 vis-à-vis du roi d'Italie.

Un double sentiment de patriotisme et de foi dut soutenir Pierre Orséolo dans cette lutte où tout, humainement, semblait assurer une défaite, et toutes les intrigues d'Othon II ne réussirent pas à amener entre les deux peuples cette rupture qui était certainement le but de la politique impériale. La sagesse du juste, aidée du secours d'en haut, avait encore une fois triomphé de la sagesse du monde, et les machinations des méchants s'étaient trouvées impuissantes contre la fermeté à la fois si modérée et si indépendante de notre saint doge. – Les relations de Venise avec l'Istrie continuèrent comme par le passé, et cette province, de plus en plus séduite par l'imposante dignité et la politique loyale d'Orséolo, accepta chaque jour davantage l'influence de ses riches et puissants voisins, malgré tous les efforts d'Othon II qui ne cessa toutefois de machiner mille intrigues pour détacher cette province de toute influence vénitienne. Pierre Orséolo venait de préparer les voies à cette «annexion» de l'Istrie qui devait être, vingt ans plus tard, une des gloires de son fils.

CHAPITRE 9

Il arrive toujours pour les saints un moment où l'âme est comme emportée par delà l'obligation des devoirs imposés et la limite des commandements, et introduite, malgré des obstacles humainement insurmontables, dans la voie de la perfection où la pousse le souffle irrésistible de l'esprit de Dieu. Ce moment devait bientôt venir pour notre saint doge, et tout faisait prévoir qu'une admirable correspondance à la grâce en hâterait l'heureuse surprise.

Au milieu de tous ses succès, dont les légitimes satisfactions inspirent généralement aux grands de la terre un violent amour pour leur haute situation et pour la gloire qu'ils en retirent, nous voyons au contraire Pierre Orséolo se laisser envahir par une grande lassitude des choses d'ici-bas et par un dégoût toujours plus profond des grandeurs humaines. De plus en plus il en sent tout le vide et il en redoute les dangers. La crainte de Dieu et des jugements éternels grandit en lui au contact forcé de tous ces intérêts matériels, au milieu de toutes ces agitations extérieures. En même temps, un grand besoin d'austérité et de pénitence pénètre graduellement cette âme innocente; car les âmes les plus pures sont toujours celles qui se sentent le plus généreusement poussées vers les sacrifices volontaires, contrairement à ce qu'on s'imagine dans le monde où la mortification est regardée généralement comme la vertu caractéristique des âmes coupables et repenties.

Et pourtant combien toutes ces aspirations semblaient contredites par les obligations rigoureuses de ce trône qu'on lui a imposé ! Tout semble l'attacher irrévocablement à une destinée qui lui pèse et sous laquelle il se sent comme accablé. Pierre Orséolo cherche sa voie à travers toutes les phases de cette «paix amère dont le travail continu et profond, nous dit un saint religieux qui en avait connu toutes les épreuves, enfante le courage, crée le mérite et mène à la gloire paisible et durable». Il n'en rêve qu'avec un plus grand entraînement de monter à des hauteurs qui dominent la région des orages; il ne demande à Dieu qu'avec plus d'ardeur de lui en ouvrir les sentiers inconnus et de l'asseoir pour toujours sur cette cime où l'atmosphère est toujours pure, l'azur du ciel toujours rayonnant. Une grâce toute spéciale infuse amoureusement dans son cœur agité l'énergie puissante dont il aura besoin au jour prochain où il entendra clairement le grand *fiat* de la volonté divine.

Dans cette continuelle recherche du règne de Dieu en lui et autour de lui, combien devaient être instructives et consolantes pour notre saint doge toutes pieuses relations avec des âmes privilégiées, déjà bien assises dans la pratique de la vie parfaite ! Qui n'a ressenti le besoin de ces conversations spirituelles où on épanche dans des cœurs amis et remplis de la charité de Dieu les premières aspirations d'une âme irrésistiblement envahie par les attraites de la grâce ? Qui n'a pas apprécié, au milieu des incertitudes de semblables transitions, la joie profonde de se sentir compris, soutenu, fortifié par ces victorieux de la chair et du monde vers lesquels on se sent attiré comme vers une source vive de consolations et de lumière ?

Depuis longtemps Orséolo sentait tout le prix des saintes amitiés et recherchait avec empressement toutes les occasions d'en multiplier le nombre et d'en resserrer les spirituelles attaches. Mais c'est surtout vers les moines que son cœur semblait se porter avec le plus d'empressement et de respect. Un sentiment particulier de reconnaissance et d'admiration le pousse vers ces fils de saint Benoît qui, depuis le septième siècle, fournissent à tous les royaumes de l'Occident des auxiliaires indispensables à l'établissement de la civilisation chrétienne. Cet amour ardent pour ces admirables champions de la chrétienté était d'ailleurs de tradition dans la capitale des lagunes, et sa fidélité à les honorer, lui fit trouver glorieux, dans un sentiment de sainte rivalité, d'être appelée : «Venise la Bénédictine».

Or, en ce temps-là, non loin de l'embouchure de la Piave, dans un lieu solitaire voisin des ruines d'Héraclée, dédié à saint Erasme et appelé Torre di Caligo, vivait depuis un certain nombre d'années un ermite du nom de Marin, très probablement originaire de Ravenne, et jouissant dans ces contrées d'une grande réputation de sainteté. Un événement qui dut être fort remarqué ne fit qu'accroître la vénération dont il était l'objet. Dans le courant de l'année 975, il fut rejoint dans son ermitage par un jeune religieux de Saint-Benoît qui avait obtenu de quitter le monastère de Classe ou de Saint-Apollinaire, voisin de Ravenne, pour travailler plus efficacement à l'œuvre de son salut. C'était saint Romuald. Ce jeune moine appartenait à la très noble race des Onesti, ducs de Ravenne, et avait quitté le monde après s'être vu contraint par son père, homme violent et vindicatif, d'assister à un duel où celui-ci avait tué un de ses parents. Cette conversion d'un jeune gentilhomme d'une des plus illustres familles d'Italie, livré jusque-là à tous les divertissements propres aux jeunes gens et ordinaires à la noblesse, dut vivement impressionner l'aristocratie des lagunes. De tels exemples ont toujours le don d'éveiller l'attention des hommes de race qui, voyant un de leurs pairs embrasser une telle vie de renoncement et de pénitence, se sentent vivement attirés vers un personnage d'une aussi exceptionnelle distinction et jaloux de mériter sa bienveillance ou son amitié. Les patriciens de Venise, dont plusieurs souhaitaient peut-être pour eux-mêmes le courage du même héroïsme, la grâce de la même vocation, ne restèrent pas insensibles à l'attrait d'un semblable voisinage. Ce qu'on pouvait raconter de Romuald était bien fait pour accroître une légitime curiosité. Saint Apollinaire était apparu deux fois au jeune gentilhomme encore incertain de sa voie. Revêtu du saint habit malgré les protestations violentes de son père, mais protégé par l'archevêque de Ravenne, son parent, qui était aussi de la maison des Onesti et qui avait été abbé de ce même monastère de Classe, les vertus de Romuald avaient brillé d'un si vif éclat qu'il avait suffi de trois ans passés dans ce cloître pour attirer sur lui les criminelles colères des moines relâchés de l'abbaye. Le futur patriarche des Camaldules se convainquit bientôt qu'une telle société ne pouvait qu'entraver sa marche vers la perfection à laquelle il aspirait. La vie érémitique l'attirait déjà, et, après en avoir obtenu la permission de l'archevêque Onesti, il était venu trouver l'ermite Marin dans le désert de Saint Erasme, heureux de consacrer ses jours et ses veilles, sous ce maître rigide, à la méditation, au chant des psaumes et à tous les exercices de la vie anachorétique.

Il paraît toutefois certain que nos ermites avaient une seconde retraite beaucoup plus rapprochée de Venise et où ils se rendaient à leur convenance pour pouvoir aller plus aisément vénérer le corps de saint Marc, satisfaire leurs dévotions et visiter les personnes pieuses qui désiraient recevoir leurs conseils ou leurs consolations. Une chronique vénitienne du XVe siècle affirme, en effet, que Romuald et Marin séjournèrent aussi dans un îlot marécageux situé près de Murano, à deux milles environ de Venise, et où fut bâti plus tard ce célèbre monastère de Saint-Michel qu'on regarde comme la tête de la Congrégation des moines Camaldules vivant sous la discipline de saint Romuald.

Pierre Orséolo fut sans doute un des premiers à visiter nos anachorètes dans leur solitude de Saint-Erasme ou de Murano, et ceux-ci, dans leurs courts séjours à Venise, usèrent certainement de l'hospitalité d'Orséolo qui leur voua, dès les premiers jours, la plus grande vénération et la plus confiante intimité. Devenu doge, et comparant son existence toujours agitée à ces existences mortifiées, indépendantes et paisibles, il aimait à puiser dans la salutaire influence de ses chers ermites cette force calme et confiante dont les princes ont tant besoin dans l'accomplissement de leur difficile mission. Alors aussi un besoin de plus en plus profond de recueillement le

poussait, à l'instar de ces hommes de Dieu, vers cette liberté spirituelle que procure ici-bas le silence de l'âme dans le silence de la solitude.

C'est au milieu de ces agitations, qui n'étaient que la manifestation de l'esprit de Dieu, que Pierre Orséolo entendit un jour ces paroles de l'Apôtre : «Notre conversation est dans les cieux». Cette vérité, en frappant violemment son esprit d'un grand étonnement et d'une grande crainte, devint aussitôt l'objet de ses graves et profondes réflexions : «Eh quoi !» se disait-il, revêtu de chair corruptible, ma demeure, dès ici-bas, peut-elle être dans les cieux, et cette conversation de l'Apôtre est-elle possible à une créature constamment distraite par les absorbantes préoccupations des choses de la terre ? Certes, je comprends ces élans de l'âme emportée par la grâce jusqu'à un certain oubli de ses déchéances, et j'en éprouve parfois les fortifiantes consolations; mais combien ces moments sont courts et le plus souvent contrariés par des obstacles qui arrêtent le vol de mes pensées et les rejettent sous la dépendance des obligations et des affaires du temps ! Comment secouer et briser des liens aussi rigoureux, et puis-je espérer de n'avoir un jour ma conversation que dans les cieux ?» Et le saint doge, saisi d'une pieuse inquiétude, supplia le Seigneur de lui donner la vraie intelligence de cette grande et terrifiante parole de saint Paul.

Sa prière fut entendue, et, le jour suivant, tandis qu'il assistait dévotement à la sainte messe dans la chapelle ducale, notre Seigneur lui-même déchira le voile qui lui cachait sa vocation par cette sentence de son Évangile rapportée par saint Mathieu : «Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive». – Ses yeux tombaient peu après sur ces paroles de saint Luc : «Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut pas être mon disciple»; et enfin sur cet autre passage de saint Mathieu : «Celui qui quittera pour mon nom sa maison, ses frères ou ses sœurs, son père ou sa mère, son épouse, ses enfants et ses domaines, celui-là recevra le centuple et possédera la vie éternelle.»

Ces paroles du Sauveur furent le trait de lumière que son âme attendait, et le saint doge y vit à la fois le principe et l'explication du précepte de l'Apôtre. – «N'est-ce point là, se dit-il, la voie où Dieu m'appelle ? Rompre tous les liens d'ici-bas, faire taire toute conversation avec la chair et le sang, voilà le secret qui me permettra de m'attacher uniquement aux biens célestes et d'établir sans partage ma conversation dans les cieux.»

Depuis ce moment solennel, après tant d'amères préparations, une ineffable douceur descendit dans l'âme d'Orséolo. Résolu à tous les sacrifices, mille raisons venaient chaque jour le fortifier davantage dans son héroïque résolution. Il se disait surtout que «le vrai bien est méconnu sur la terre, et que ce qu'on y appelle de ce nom, bien corruptible et passager pour lequel on sacrifie trop souvent toute une existence dans l'unique but d'en conquérir les prétendus avantages, n'est autre chose que le mal ou une occasion de mal, alors que, dans son coupable aveuglement, l'homme, hélas ! néglige ou repousse le seul vrai bien qui est Dieu même». Ne se dissimulant pas, d'autre part, le courage nécessaire à quiconque veut rompre toute attache avec le siècle et surtout se dépouiller de sa volonté propre, considérant les liens puissants qui l'unissaient à ce peuple dont il était le père et qui lui devait sa prospérité et son repos : «Mais quoi !» se disait il enfin, «n'ai-je pas assez fait pour mon pays ? N'ai-je pas jusqu'à ce jour consacré toutes mes forces à surmonter les obstacles qui entravaient la marche de la République vers sa providentielle destinée ? N'ai-je pas épuisé toute mon influence à entraîner tous les cœurs dans cette voie chrétienne qui peut seule ouvrir aux peuples de la terre de glorieux horizons ? Le moment n'est-il pas venu de penser à moi ? Athlète chrétien, n'ai-je pas le droit, après avoir ainsi combattu pour la patrie, de revêtir aujourd'hui pour mon propre

compte ces armes spirituelles qui subjuguent les passions, combattent les ennemis du salut et assurent le triomphe ?»

Et tout pénétré de ces saintes pensées, s'abandonnant sans réserve à la méditation des vérités éternelles, à peine notre saint doge pouvait-il résister à l'immense dégoût que lui inspiraient les honneurs attachés à sa haute dignité et tout ce faste qu'imposent aux souverains les prérogatives du pouvoir et la magnificence légitime d'une maison princière. Certes, dès les premiers jours, il s'était efforcé d'en réduire autant que possible les manifestations et l'éclat, en donnant à son autorité tous les dehors d'une bienveillante et austère simplicité; mais il ne pouvait cependant répudier tout l'apparat qui doit accompagner un chef de gouvernement, ni refuser tous les hommages dont ses fidèles sujets l'entouraient avec tant de respect et d'amour.

Pierre Orséolo se sentait entraîné vers la vie parfaite, et il écoutait avidement cet appel de Dieu qui domine tous les tumultes des sens et tous les vains bruits d'ici-bas. Ne doutant plus de sa vocation malgré les obstacles qui semblaient lui en barrer le chemin, il ne demandait au ciel, dans ces ardentés prières, que de lui faire connaître les moyens d'accomplir sa volonté.

Certainement, dans son empressement à quitter le monde, à abdiquer le pouvoir et à se consacrer à Dieu, il pensa tout d'abord à demander à Marin et à Romuald de le recevoir dans leur solitude. Pouvait-il ne pas voir dans ces deux amis de son âme des conducteurs tout désignés pour l'engager et le soutenir dans la voie où il se sentait si fortement attiré ? – Il en devait être ainsi, et le saint doge ne se trompait pas dans ses pressentiments; mais cette divine Providence, qui conduit par les chemins les plus sûrs ceux qui se confient en elle, allait bientôt donner à un autre la mission de conduire à bonne fin un projet contrarié par tant de difficultés et contre lequel s'insurgeaient sans doute les directeurs et conseillers intimes d'Orséolo. Comment, en effet, approuver un pareil dessein et assumer la responsabilité de son exécution et de ses suites ? Était-il bien permis de prêter la main à un événement qui allait priver la République d'un prince qui rendait de si grands services à la religion et à la patrie ? – Sous le couvert d'une prétendue prudence qui flatte notre égoïsme, les considérations purement humaines occupent une si large place dans nos jugements ! D'ailleurs, Venise tout entière ne viendrait-elle pas arracher de sa retraite son chef bien-aimé ? Les larmes et les supplications du peuple n'auraient-elles pas raison d'une vocation ainsi attaquée par d'aussi puissants adversaires ? Et alors ne verrait-on pas dans cette tentative avortée, ceux-ci un acte d'habileté politique indigne d'un chrétien se jouant hypocritement de la crédulité publique dans le seul but de provoquer une manifestation populaire, ceux-là une preuve incontestable de la faiblesse de caractère du doge et d'une versatilité dont le bruit habilement exploité affaiblirait l'autorité du prince en le dépouillant de tout prestige ?

Pierre Orséolo ne pouvait songer qu'à fuir secrètement sa patrie et à se retirer dans un monastère lointain où l'amour de ses sujets ne pourrait l'atteindre pour le ramener sur le trône ducal. L'occasion ne pouvait venir que du ciel dont elle devait être la manifestation éclatante. Notre saint doge l'attendit avec confiance, suppliant le Seigneur de ne point trop prolonger les souffrances d'une légitime impatience, toujours attentif à ne point laisser passer inaperçue cette circonstance providentielle dont il guettera désormais, chaque jour, la bienheureuse surprise.

La Providence qui, «semblable à une mère portant un enfant avant sa naissance», porte aussi dans son sein les âmes pieuses qui ne s'entretiennent que de ses pensées et n'agissent que par son mouvement, allait, à peu de temps de là, combler tous les désirs d'Orséolo. Quand le sentiment intime de Jésus Christ a touché une âme, il faut que toutes les barrières tombent, que tous les obstacles se

renversent, et un jour vient où, libre de toute chaîne, on la voit s'élaner définitivement vers les hauteurs, avide de lumière, insatiable de repos, uniquement tourmentée par l'amour divin et par la soif de tous les sacrifices.

CHAPITRE 10

En ce temps-là, probablement vers les derniers jours de février de l'année 978, l'abbé d'un grand monastère situé dans la Marche Hispanique, au pied du mont Canigou, dans la province du Roussillon, prenait son bâton de pèlerin dans l'intention d'aller rendre ses hommages au pape Benoît VII, alors régnant, et de visiter les basiliques et sanctuaires de la ville éternelle. Il se nommait Guarin (Warinus), grande et sainte figure longtemps restée dans l'ombre et bien digne pourtant d'occuper une des premières places dans la galerie des personnages les plus remarquables de cette époque reculée.

Guarin fut certainement un de ces premiers réformateurs de l'ordre monastique qui, au Xe siècle, répandirent, à la suite de saint Odon, cette flamme envahissante dont le rayonnement gagna bientôt la Gaule entière et jusqu'en Italie. – Les grands réformateurs, comme les grands fondateurs, ressemblent aux troncs de ces chênes vigoureux dont les racines profondes projettent à distance des rejets nombreux qui, en grandissant, deviennent souches à leur tour et multiplient autour de l'arbre générateur une végétation brillante d'où naît plus tard une vaste forêt. Ce digne fils de saint Benoît n'aurait-il pas fait partie tout d'abord de la communauté de Saint-Géraud d'Aurillac, où il se serait lié d'amitié avec l'illustre Gerbert, l'Ecolâtre de Reims, qui devint Pape sous le nom de Sylvestre II ? Cette conjecture ne manque pas de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, devenu peu après moine de Saint-Pierre de Lézat, dans les limites de l'ancien pays de Foix et de l'ancien diocèse de Toulouse, monastère d'un grand renom dont Adasius, ce fils chéri de saint Odon, était l'abbé général, Guarin, fort jeune encore, en fut nommé abbé particulier, après avoir été élevé par ce maître éminent dans l'observance de Cluny. L'importance de l'abbaye de Lézat était déjà considérable, puisque sa juridiction s'étendait à cette époque sur deux autres abbayes, Saint-Pierre du Mas-Grenier et Sainte-Marie de Peyrissas, et sur deux prieurés au moins, Saint-Germier de Muret et Saint-Étienne de Fustignac.

Notre saint abbé était destiné par la Providence à exercer une remarquable influence sur de grands caractères et aussi sur de grandes vocations. Dès les premières années de sa vie monastique, les relations les plus hautes semblent le préparer à cette mission et ouvrir à son zèle une voie tout exceptionnelle. Il connaît personnellement Aton-Benoît, fondateur de ce même monastère de Lézat où ce pieux vicomte de Toulouse revêt la bure monastique, exemple touchant de foi et d'humilité dont Guarin se souviendra sans doute à Venise lorsqu'il tranchera la question de la vocation d'Orséolo. Puis, des rapports intimes l'unissent à Arnaud, comte de Comminges et de Couserans, devenu aussi comte de Carcassonne et de Rasez, oncle d'Aton, à qui celui-ci avait légué le patronage de sa chère abbaye, vrai baron chrétien qui enrichit de ses dons les monastères de ses États et usa de son autorité pour les défendre contre toute vexation et toute injustice de la part des seigneurs. Le comte Roger vint ensuite, qui se fit remarquer plus tard entre tous les barons de la Septimanie par sa sympathie et ses libéralités envers les moines, et qui tint certainement à honneur de continuer avec Guarin des relations auxquelles le comte Arnaud, son père, l'avait sans doute habitué dès l'enfance. Une donation de Raymond Ier à l'abbaye de Lézat semble établir aussi les liens très sympathiques qui avaient uni ce comte de Rouergue avec notre saint abbé. Plus tard, nous verrons encore l'abbé de Cuxa accompagner lui-même au Mont-Cassin, pour y mourir sous le froc, son propre

seigneur Oliba-Cabrèta, comte de Cerdagne et de Conflent, et enfin étendre son influence religieuse et indiscutable jusqu'en Italie, en devenant le conseiller et le donataire de Hugues, grand duc de Toscane, frère de la veuve infortunée de Candiano. Pourquoi faut-il que l'histoire de ce grand moine du Xe siècle soit encore enveloppée de tant de mystères ! Toutefois le peu qu'on en sait ouvre un champ bien vaste aux conjectures sur cet homme de Dieu dont l'inconcevable activité devait aller se dépenser jusqu'en Orient, dans la surveillance et la réforme des établissements religieux et hospitaliers des Latins à Jérusalem.

L'administration de Lézat, sous l'abbatiat de Guarin, dut se signaler par une observance rigoureuse de la règle Bénédictine et par une forte impulsion donnée à l'étude de la science sacrée. Comment ne pas le déduire des éloges pompeux que nous entendons décerner à notre abbé après les dix premières années de son gouvernement; du renom qu'il conquiert dans toute la contrée du Midi; de son crédit auprès des évêques, des seigneurs et des moines d'un grand nombre de monastères; de la confiance enfin qu'il inspira aux uns et aux autres et qui lui mérita l'honneur d'être appelé à former et à gouverner toute une association monastique à l'instar de celle de Cluny ? Adasius, son maître, revivait en lui.

C'est au comte Roger que l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa allait être redevable de Guarin. Il semble du moins que cette conjecture repose sur d'assez fortes vraisemblances pour qu'il ne soit pas permis d'y contredire. Dès le IXe siècle, en effet, d'étroites relations unissaient les comtes de Carcassonne et les comtes de la Marche d'Espagne. Une descendance commune en aurait été l'origine première, et il n'est pas douteux que cette union des deux maisons n'ait revêtu, à certains moments, un caractère tout familial. Or, en l'année 967, un arrière-petit-fils de Séniofred, tige de la puissante maison de Barcelone, régnait sur la Cerdagne et le Conflent. Petit-fils de Miron Ier et digne descendant de ce preux chevalier aussi illustre au delà des Pyrénées par son courage contre les ennemis de la foi, que comme justicier équitable et libéral, en deçà, parmi ses sujets, Séniofred avait voué au monastère de Cuxa, à l'instar de son grand-père, un amour qui alla toujours en grandissant jusqu'à sa mort.

C'était un noble et sympathique caractère que celui de Séniofred, et, ni avant ni après lui, les moines de cette abbaye ne connurent seigneur plus dévoué, prince plus généreux. Sa munificence se plut à satisfaire les plus ambitieux désirs de ses protégés, et comme la piété en était la source et qu'une rare sagesse ne cessa d'en être la règle, il advint que sous sa protection le monastère de Cuxa atteignit en quelques années un degré de splendeur magnifique et inespéré. Sainte-Marie de Ripoll brillait aussi à cette époque de son plus vif éclat, et on dirait que le zèle religieux du noble comte rêva toujours de créer, en deçà des monts, à cette abbaye si florissante une digne émule. Aussi, sans rien enlever au monastère Ripollenc de l'attachement qu'il devait à ce tombeau vénéré de ses pères, sans cesser de lui multiplier en toute occasion les témoignages de sa haute protection, il concentra principalement sur Cuxa ses sympathies et ses libéralités.

Séniofred et Roger étaient deux âmes faites pour s'entendre, et alors même qu'une commune origine n'eût point rapproché l'un de l'autre ces deux gentilshommes chrétiens, ils n'en auraient pas été moins unis par la noblesse des mêmes sentiments et des mêmes aspirations. Séniofred demanda-t-il l'abbé Guarin à Roger pour sa belle et chère abbaye de Cuxa, et finit-il par obtenir de son cousin cet héroïque renoncement ? ou bien Roger, se trouvant fort gêné dans ses finances au début de son gouvernement, et dans l'impossibilité de maintenir Saint-Pierre de Lézat dans le degré de prospérité où son père l'avait laissé, proposa-t-il Guarin à Séniofred, voulant ainsi manifester au saint moine une estime et une reconnaissance qu'il ne pouvait, hélas ! lui témoigner par des largesses ? C'est ce qu'on ne saurait dire; mais ce qu'on peut

affirmer, c'est qu'à une époque où l'alliance des deux pouvoirs séculier et régulier était si intime (trop intime peut-être), ce don fait au comte de Cerdagne par le comte de Carcassonne de notre illustre abbé n'a rien qui doive surprendre, alors surtout qu'on considère le grand avantage que l'Église en pouvait attendre par l'introduction à Cuxa de la réforme Clunienne. On sait, d'autre part, avec quelle ardeur les comtes du temps, que signalait leur piété, sollicitaient pour les monastères de leurs États des disciples du grand réformateur, pour en renouveler le personnel et le rendre digne de leur grand patriarche, saint Benoît. Cette considération majeure dut aussi prévaloir dans le conseil épiscopal, et il n'est pas douteux que Hugues, évêque de Toulouse, qui appartenait lui même à la maison comtale de Carcassonne, n'ait approuvé le départ de Guarin, malgré tous les regrets que dut lui coûter un si grand sacrifice.

Quoi qu'il en soit, Séniofred, l'année même de sa mort (967), couronnait son œuvre à Cuxa en installant lui-même sur le siège abbatial de son cher monastère «cet astre brillant», «cet ange», «cet homme céleste», destiné par la Providence à faire de cette abbaye une si grande merveille de splendeur et de sainteté. Tel était le saint moine que Dieu s'était choisi pour être l'expression de sa volonté auprès d'Orséolo, pour l'enlever au monde et à sa patrie, et le transporter sous les regards émus des anges et des hommes, comme un dépôt précieux, au milieu des montagnes et des forêts de nos vieilles Pyrénées.

Guarin était-il parti de Cuxa en pèlerinage de Rome, ou bien son intention première avait-elle été d'aller en Terre Sainte ? On ne saurait le dire. Rien ne semble s'opposer, en effet, à admettre que l'épisode si important et si imprévu qui l'attendait à Venise ne l'ait arrêté en Italie et n'ait provoqué de sa part la résolution d'un nouvel itinéraire. Dans les premiers jours de mars, il se trouvait de passage à Carcassonne où il rehaussait par sa présence l'éclat d'une imposante et touchante cérémonie, celle de la translation solennelle du corps de saint Hilaire, second évêque de cette ville. Poursuivant son voyage à travers la Provence et la Lombardie, on doit croire qu'un attrait irrésistible, une force surnaturelle le poussait vers la ville de saint Marc. Notre saint abbé avait d'ailleurs une très grande dévotion pour les reliques des saints, et il se montrait particulièrement heureux, dans ses nombreuses missions et dans ses pèlerinages lointains, d'en obtenir de riches fragments qu'il déposait à son retour dans ce trésor qui vit bientôt affluer à Cuxa des foules innombrables de pèlerins. Aussi s'empressa-t-il, dès son arrivée à Venise, de satisfaire sa dévotion; puis, l'âme pénétrée d'une grande confiance envers le saint évangéliste qui sans doute l'avait conduit dans sa chère cité et allait guider tous ses pas, Guarin s'occupa de chercher un asile convenable où il pût se reposer des fatigues d'un aussi long voyage et trouver le nécessaire à la vie.

Aux yeux de la foi il n'est aucune circonstance, aucun moment de notre vie où Dieu ne soit présent, et tout ce qui se fait en nous, autour de nous et par nous, renferme et couvre l'action providentielle. Aussi le mot du chrétien devrait-il être toujours et en toutes choses : «C'est le Seigneur !» L'arrivée de Guarin à Venise et les touchants détails qui vont suivre, donnent de cette grande vérité chrétienne une démonstration saisissante. Pendant que notre saint abbé cherchait pour ses membres fatigués un lieu de réfection et de repos, Pierre Orséolo semblait attendre au fond du palais ducal, dans la méditation et la prière, l'homme providentiel de qui il espérait une sûre retraite pour son âme fatiguée des grandeurs et avide de solitude. Le doge de Venise et l'humble pèlerin allaient se rencontrer, et l'un et l'autre allaient se reconnaître comme deux créatures destinées à se servir mutuellement d'instrument pour la plus grande gloire de Dieu et de son Église. L'un et l'autre allaient bientôt pouvoir s'écrier, dans une admiration profonde des voies mystérieuses de la Providence : «C'est le Seigneur !» Que de fois, sans doute, l'abbé Guarin dut raconter

cet épisode de sa vie à ses moines attentifs ! Aussi, les biographes de Cuxa et de Ripoll semblent-ils en avoir consigné avec amour les détails touchants, et ces relations. offrent un tel caractère de vérité, de simplicité et d'élévation, qu'il est impossible de n'en pas respirer le charme.

Guarin, à sa sortie de l'église de Saint-Marc où il vient de se recommander ardemment à l'intercession du saint évangéliste, accoste un bon vénitien dont le visage sympathique attire sa confiance. Il se présente à lui comme un pèlerin qui demande la charité d'un asile. «Votre paternité n'a pas besoin de me demander une hospitalité que je serais très heureux de pouvoir lui offrir», lui répond avec respect le bon vénitien. «Elle n'a pas davantage à se fatiguer à la demander à d'autres. Vous ignorez sans doute, mon Père, que ni moi ni aucun de mes compatriotes ne pouvons accueillir dans nos demeures les pèlerins étrangers qui viennent vénérer les reliques de notre saint protecteur».

– «Et pourquoi cela ?» demande l'abbé vivement surpris.

– «Parce que notre doge bien-aimé», ajoute le bonhomme, «a voulu se réserver pour lui seul le droit et l'honneur de les recevoir, et qu'il nous est défendu de les recueillir à moins d'une autorisation expresse de sa part. Il a donc bâti à ses frais de vastes constructions, avec un grand hospice où il reçoit et traite largement les pèlerins étrangers, riches ou pauvres, mais encore plus libéralement ceux qui, comme vous, sont revêtus de l'habit monastique. C'est donc à lui que doit s'adresser Votre Révérence; c'est vers lui qu'elle doit aller. Notre prince a d'ailleurs fort à cœur de faire la connaissance des personnes religieuses, et se montre particulièrement heureux de s'entretenir avec ceux de votre ordre monastique. Allez donc lui exposer, comme à un père, vos désirs et vos besoins. Notre maître est un seigneur aussi libéral qu'il est riche et puissant, et il se sert moins de sa puissance et de ses richesses pour se montrer fier de sa dignité que pour se répandre en largesses auprès des pauvres et subvenir aux nécessités des églises et des monastères. Vous éprouverez vous-même certainement l'effet de sa générosité.»

Certes, ces explications et ces renseignements durent frapper vivement l'esprit à la fois si pénétrant et si réfléchi de Guarin. Quel homme était-il ce prince étrange qui, s'attribuant à lui seul tout droit et tout devoir d'hospitalité, en prenait toutes les charges et semblait en dépouiller ses sujets comme pour en condenser sur sa tête tous les mérites ? Comprenait-il peut-être le lien de solidarité spirituelle qui unit aux yeux de Dieu un chef de gouvernement avec son peuple ? L'Esprit saint lui aurait-il appris que le plus sûr moyen pour un souverain d'appeler sur tout l'État les bénédictions du ciel c'est de pratiquer pour lui et en son nom ces œuvres de miséricorde qui, en édifiant les sujets, donnent une si grande efficacité à l'autorité paternelle du maître ? Ce prince serait-il enfin une de ces âmes prédestinées en qui règne cette sublime parole du Christ : «Je me sanctifie moi-même afin que mon peuple soit sanctifié dans la vérité ?»

Et Guarin, au milieu de ces réflexions, le cœur doucement pénétré d'une joie secrète et d'une grande confiance, franchit hardiment le seuil du palais ducal et demande aux gardes à être admis auprès du doge. Ceux-ci, dans une attitude pleine de respect et d'aimable bienveillance :

– «Veuillez nous dire votre nom et votre pays, ô vénérable moine,» lui disent-ils, «afin que nous puissions transmettre votre prière à notre puissant et bien-aimé seigneur.»

– L'abbé répond simplement : «Guarin est mon nom et je suis l'abbé d'un monastère lointain. Je suis venu vénérer le corps de saint Marc, et après avoir satisfait ma dévotion je cherche maintenant un asile pour me reposer. Il m'a été assuré que je

ne pouvais trouver d'hospitalité qu'ici, et que, sans chercher ailleurs le refuge dont j'ai besoin, je devais recourir directement à la charité du doge lui-même.»

A peine Guarin a-t-il fini de parler que les plus illustres courtisans du prince s'empresment autour de lui. Fidèles imitateurs de l'esprit et des vertus de leur chef, ils obéissent plutôt dans leur service au zèle pieux dont Pierre Orséolo leur donne l'entraînant exemple qu'aux ordres et aux instructions d'un maître. Chacun veut témoigner ses égards au vénérable abbé et lui manifester son empressement à accueillir sa demande. Deux d'entre eux lui prennent chacun une main, et, sans plus de retard, le conduisent ainsi, avec la plus tendre et la plus respectueuse sollicitude, jusque dans l'appartement reculé où Orséolo médite la loi divine et s'occupe des soins de l'État.

Notre saint abbé se voyait promené de surprise en surprise. Déjà sans doute il avait été l'objet de manifestations touchantes de la part des grands de la terre; mais cet accueil si imprévu dans le palais d'un souverain, cet empressement, ces hommages rendus à un pauvre pèlerin dans cette Venise où il était complètement inconnu, étaient bien de nature à émouvoir son cœur et à lui faire considérer cet événement comme un mystère dont Dieu seul avait la clé. Son étonnement allait grandir encore. A sa vue, Pierre Orséolo s'est levé et va à sa rencontre comme vers un ami longtemps attendu; il le serre dans ses bras et lui donne le baiser de paix; puis, avec une sympathie et un intérêt croissants, il le questionne sur son pays, sur le monastère de Cuxa que Guarin lui dépeint avec amour, sur ses projets et sur le but principal de son voyage en Italie, et tandis que le doge, à mesure que l'entretien prend un caractère plus confiant, admire de plus en plus la sagesse des réponses de Guarin, la prudence, la science et l'éminence des vertus du moine, le moine, de son côté, contemple la beauté de l'âme d'Orséolo et s'abandonne, malgré la réserve de ses dehors, au charme puissant qui le séduit et qui l'attire vers le prince hospitalier. Puis, avec une sollicitude toute filiale, Pierre Orséolo fait assigner à Guarin, dans son propre palais, un appartement digne d'un tel hôte, abondamment pourvu de tout ce que peut souhaiter un pèlerin accablé de fatigue et avide de repos.

La nuit qui suivit ce premier entretien d'Orséolo avec l'abbé de Saint-Michel de Cuxa fut sans doute pour notre saint doge une de ces nuits de prières dont Dieu seul connaît les secrets. Le cœur envahi par un pressentiment puissant, ouvrant son âme à toutes les joies et à toutes les espérances, Pierre Orséolo voyait toujours devant lui ce grand moine dont le calme et beau visage lui était apparu tout à coup comme un ange consolateur au milieu de ses incertitudes et des pénibles souffrances de l'attente. N'était il pas ce sauveur souhaité qui devait rompre toutes les attaches et surmonter toutes les difficultés qui s'opposaient à sa vocation ? Ce monastère lointain qui, sous la direction d'un tel abbé, fleurissait dans la paix et dont la règle de Cluny assurait la prospérité spirituelle, n'était-il pas ce coin du ciel où Dieu l'appelait pour y trouver enfin le repos et le salut ? Le Seigneur s'était-il laissé toucher, et l'heure décisive de la délivrance allait-elle sonner ? Il n'est pas douteux qu'en cette nuit solennelle ses yeux baignés de douces larmes n'aient vu tomber le dernier voile qui lui cachait sa destinée, et que, poussé irrésistiblement à confier tous ses secrets à celui qu'il considérait déjà comme un envoyé du ciel et le père de son âme, il n'ait attendu le jour avec une sainte impatience.

Dès le lendemain, en effet, Orséolo appelle Guarin auprès de lui. En le prenant pour conseil et pour juge, il tient à l'instruire d'abord des épouvantables événements qui ont précédé son élévation au dogat et de tous les troubles, de tous les scrupules dont cet affreux souvenir, toujours présent devant ses yeux, a été pour lui l'occasion inéluctable. Constamment alarmé par de vagues inquiétudes, il se demande avec effroi s'il ne s'est point laissé surprendre par quelque secrète complaisance à

l'occasion du meurtre de son prédécesseur. Mais, s'il se croit innocent, est-ce une raison pour s'estimer justifié devant le Seigneur qui sera son juge et qui, seul, pendant les fiévreuses agitations de cette sanglante journée, a pu connaître les intimes pensées de son cœur ? Il ne cache point à Guarin que, dans l'esprit de ses ennemis et des partisans de la famille Candiano, une fausse opinion l'accuse d'avoir préparé son élévation par la chute du tyran. En cette situation, ne doit-il pas se considérer comme un sujet de scandale pour tous ceux qui, le voyant demeurer tranquille possesseur d'un pouvoir obtenu par le crime, peuvent douter de la sincérité de sa religion et peut-être de la justice divine ? – Tant il est vrai que les âmes les plus innocentes et les plus pures sont toujours les plus disposées à se trouver coupables et à s'attribuer les responsabilités les plus lourdes et les moins autorisées.

Notre saint doge raconta ensuite à Guarin toutes ses répugnances à accepter le pouvoir où l'avait appelé la volonté persistante du peuple, ses longs refus et enfin les motifs qui l'avaient décidé à se soumettre. Il n'avait vu dans le gouvernement qu'une grande œuvre de charité, un service à rendre à sa malheureuse patrie, un exercice de dilection que Dieu lui imposait et auquel, devant l'insistance de ses concitoyens, il n'avait pas cru pouvoir se soustraire. Mais il insista sur toutes les agitations troublantes dont une si haute situation était l'occasion inévitable, et sur tous les dangers qu'un tel changement de fortune faisait courir à sa vertu. Voué à la chasteté par une solennelle promesse, il devait craindre plus que tout autre ces vanités de la vie, ces satisfactions d'amour-propre, ces égarements de l'orgueil, fatals avant-coureurs des chutes honteuses auxquelles la faiblesse humaine est toujours exposée. Tremblant pour son salut, il ne croyait pas enfin devoir se résigner plus longtemps à d'aussi grands périls; il croyait fermement que sa mission comme chef de gouvernement était accomplie, et qu'ayant fait pour son peuple d'assez grands sacrifices il était temps de penser à lui-même et d'assurer son repos.

Enfin, déposant dans le cœur de Guarin le secret le plus intime de son âme, il lui découvre son dégoût toujours croissant des choses de la terre, ses aspirations vers une vie plus parfaite, l'attrait irrésistible qui le pousse vers la solitude; il lui révèle sa sainte intimité avec les solitaires de Murano et lui confesse le projet qu'il avait d'abord conçu de fuir le pouvoir et de quitter le monde pour aller se joindre à Romuald et à Marin. Il ne croit pas qu'aux yeux de Dieu aucun obstacle s'oppose à la réalisation de son dessein; il laisse à son fils, déjà bien assis dans la vertu, de sages directeurs et de fidèles amis; et sa pieuse compagne, déjà préparée par le généreux abandon de toute affection naturelle, trouvera dans son angélique piété le courage nécessaire, et dans les bénédictions du ciel les consolations qui accompagnent toujours les grands sacrifices.

En entendant discourir notre saint doge avec une si grande sagesse et une vue aussi haute des choses spirituelles, Guarin ne douta plus de la volonté de Dieu. Toutefois il crut devoir, par des motifs de prudence, tenir cachée dans son cœur l'admiration dont il était pénétré, et connaissant la sainte amitié qui unissait le prince à Romuald et à Marin, ses premiers confidents, il tint à s'entretenir au préalable avec les solitaires et à ne décider qu'en leur présence la grande question de la vocation d'Orséolo. Celui-ci ne pouvait qu'applaudir à une aussi sage réserve, convaincu sans doute qu'il trouverait auprès de ses chers amis de Murano un secours puissant pour dissiper les dernières incertitudes de Guarin.

Romuald et Marin furent donc appelés au palais, et après avoir fourni à l'abbé de Cuxa ces derniers renseignements que la délicatesse défend en pareil cas de demander à la partie intéressée et qui ont tant de poids lorsqu'ils sont donnés par des témoins d'une telle importance, ils se constituèrent, avec Guarin, en une sorte de cour d'assises où le comparant volontaire allait implorer sa condamnation comme une

inestimable faveur. Il faut dire toutefois que Guarin fut seul mis en demeure de prononcer l'arrêt, et que c'est à lui seul, comme à son juge, que Pierre Orséolo s'adressa toujours dans ce mémorable entretien où nos biographes nous représentent le saint doge plaidant sa cause avec une vive éloquence et une admirable humilité.

– «Je crois fermement», dit-il à l'abbé Guarin, «que le Dieu de miséricorde, qui veut le salut et non la mort du pécheur, vous a envoyé auprès de moi pour coopérer à l'oeuvre de mon salut. C'est donc avec une absolue confiance que je fais appel à votre doctrine et à votre sagesse. – Si un pauvre naufragé, triste jouet des vagues de la haute mer, veut échapper à la mort, pourra-t-il jamais se sauver sans s'être d'abord dépouillé de ses vêtements et s'il n'aborde ainsi à quelque plage sûre et hospitalière qui lui serve de refuge et le soustraie à la fureur des flots ? Si donc je veux atteindre moi-même un rivage hospitalier, sans aucun embarras qui entrave les mouvements de mon âme vers le bien souverain, ne dois-je pas imiter le naufragé qui va périr ?»

–«Vous avez indiqué vous-même», lui répondit le saint abbé, «le seul conseil à donner dans de telles conjonctures, et vous ne vous trompez point sur la voie à suivre, qui consiste à dépouiller le vieil homme et à revêtir l'homme nouveau qui a été créé selon l'esprit de Dieu.»

– «Oui, sans doute», reprit le doge d'une voix ferme et inspirée, «mais, puis-je bien ne pas me rappeler en même temps ces paroles du Seigneur à Abraham : Sors de ton pays, quitte ta famille et la maison de ton père, et transporte-toi dans la région que je t'indiquerai. Comme lui, ne dois-je pas, moi aussi, fuir ma patrie et ma famille, mes biens et mon peuple, comme des obstacles à la manifestation de la miséricorde de Dieu sur moi et à la réalisation de ses desseins ?»

L'abbé Guarin, pleinement convaincu de la vocation d'Orséolo, laissa alors tomber de son cœur et de ses lèvres ces paroles décisives : «Puisque vous aspirez à la perfection, dites adieu au monde, et hâtez-vous d'aller servir Dieu dans la solitude.»

L'arrêt était enfin rendu, et l'antique chronique de Venise nous montre notre saint doge s'écriant dans le ravissement d'un cœur pénétré de reconnaissance : «Ô mon Père ! vous que je considère comme mon sauveur et le conquérant de mon âme, j'embrasse avidement votre jugement et vos conseils, et je n'aspire qu'à m'y conformer. Je choisis votre monastère pour le lieu de ma retraite et de mon repos. C'est là que je me sens appelé à m'occuper librement de mon salut, loin des agitations du siècle et à l'abri de toute tentative de la part de mes sujets, de ma famille et de mes amis. Pendant que vous accomplirez votre pèlerinage à Rome, je m'occuperai à régler mes affaires personnelles et toutes celles qui intéressent le bien de l'État; puis, dès votre retour, je fuirai avec vous vers cette solitude où je brûle de me ranger sous votre règle et de combattre le bon combat du Seigneur.»

Dieu, dans ses desseins sur son grand serviteur Romuald, ménageait à notre saint doge une consolation plus grande encore. Nos deux solitaires, importunés sans doute par le voisinage de la grande ville et désireux d'une retraite plus profonde et moins accessible, se sentirent eux-mêmes comme entraînés, à la suite d'Orséolo, vers nos solitudes pyrénéennes, vers cette contrée de Cuxa dont le site semblait devoir si bien se prêter à la vie contemplative. Romuald et Marin, à la grande joie de Guarin qui ne savait comment remercier le ciel de tant de faveurs inespérées, se décidèrent à accompagner leur ami dans sa fuite. Les forêts du monastère de Saint-Michel allaient abriter sous leurs puissantes ramures le fondateur de l'ordre des Camaldules, et c'était au pied du mont Canigou que devait prendre naissance cette grande oeuvre définitivement assise et triomphalement couronnée sur le mont Apennin. Une autre joie, comme il sera dit bientôt, devait mettre le comble au bonheur d'Orséolo, qui déjà se voyait par la pensée revêtu de la livrée monastique, agrégé à la famille bénédictine

et uni enfin à ses chers solitaires de Murano devenus les solitaires de Cuxa, dans cette vie anachorétique qui était son plus doux rêve et sa plus chère ambition.

Ô sainte et émouvante journée, nos héros ne t'ont jamais oubliée sur la terre, et ils te bénissent éternellement dans le ciel ! Avec quelle étrange puissance Dieu voulut manifester sa volonté à ses admirables serviteurs ! Mais aussi avec quels élans d'amour et de reconnaissance ceux-ci ne durent-ils pas redire cette parole du chrétien qui voit en toutes choses l'œuvre de la Providence : «C'est le Seigneur !»

CHAPITRE 11

Arrivé à la veille de sa délivrance, l'esprit tout pénétré de cette vie nouvelle dont il est avide et où son âme pourra enfin s'épanouir sans obstacles aux rayons de la grâce divine, Pierre Orséolo s'appliqua de tout son cœur, pendant les derniers mois de son dogat, à aplanir toutes les difficultés qui pouvaient compromettre après son départ la paix et l'honneur de sa patrie.

Mais il faut croire qu'une difficulté toute politique préoccupa surtout son esprit si sage et si prévoyant. L'empereur Othon II n'avait pas tardé à se rendre compte de l'échec sérieux que la dignité à la fois si ferme et si prudente d'Orséolo avait infligé, par le traité de Capo-d'Istria, à son orgueilleuse et jalouse autorité. Il dut constater avec un amer et violent dépit que, sous la puissante influence du nouveau doge, sa souveraineté avait été sérieusement méconnue en Istrie et qu'elle n'existait plus dans les Lagunes. Le parti national venait de s'affirmer de façon à ne lui laisser aucun doute sur le courant qui emportait les Vénitiens dans la voie d'une complète indépendance vis-à-vis de l'Allemagne, et il en résulta sans doute de la part du monarque violent un changement d'attitude, peut-être une irritation déclarée dont il était prudent de conjurer les conséquences.

Il importait à un double point de vue que le ressentiment de l'empereur ne prit pas un caractère d'acuité trop ouvertement accusé d'abord, pour éviter à la République de fâcheuses complications et de sérieuses difficultés dans ses relations commerciales avec l'Empire, ensuite pour que le parti allemand, de plus en plus réduit à l'isolement et au silence, ne parvînt pas à renouer ses intrigues, à fomenter de nouvelles discordes, et, sous l'inspiration d'Othon, à compromettre encore une fois la cause de l'indépendance nationale. En vue de sa fuite prochaine, Orséolo devait surtout tenir à ce que l'élection du nouveau doge ne revêtît pas ce caractère de lutte et de rivalité intestines qui trouble et ébranle toujours les États. Dans sa pensée et pour assurer cet apaisement des esprits dont il importait avant tout de fortifier les garanties, son choix s'était déjà certainement fixé sur le propre frère de Candiano IV, Vital Candiano, dont l'élévation au dogat, tout en offrant au parti national toutes les assurances que donnent une réelle vertu et une parfaite modération, avait l'avantage de pouvoir paraître aux autres comme une réparation de justice librement consentie à la famille dont ils semblaient regretter l'influence souveraine. Mais encore notre saint doge voulait-il, pour la dignité de sa patrie et au point de vue de la fusion des deux partis, que cette élection, vers laquelle il s'efforçait d'engager habilement l'opinion, ne pût point être considérée comme imposée par l'étranger, mais fût, au contraire, l'expression incontestée de la libre volonté de la nation. L'élection de Vital Candiano, en ne compromettant nullement les intérêts actuels et l'avenir de la République, devait avoir aussi pour résultat de donner satisfaction à la susceptibilité d'Othon, à qui le nouveau doge se hâta, en effet, d'envoyer son neveu, le patriarche Vital, pour obtenir de l'empereur sa complète réconciliation avec les Vénitiens. Dieu voulut ainsi qu'en quittant le pouvoir Orséolo n'emportât pas le regret de laisser sa chère Venise

dans quelque embarras sérieux, dont le souvenir importun aurait pu le suivre comme un reproche ou un remords dans sa solitude monastique.

Ses devoirs de chef de famille durent aussi imposer à Orséolo des dispositions d'ordre privé non moins importantes au point de vue de sa conscience et de la satisfaction de son cœur. A la veille de quitter pour toujours le foyer domestique, il n'est pas douteux qu'il ne mît autant de soins au règlement de ses affaires particulières qu'il en mettait à régler les affaires publiques. Que de conseils, d'exhortations et de précieux enseignements ne dut-il pas prodiguer à ce fils bien-aimé en qui devaient revivre après lui toutes les vertus de sa race, tous les dévouements du citoyen, tout l'héroïsme du patricien jaloux de servir sa patrie et de contribuer à sa gloire et à son repos ! Confié dès l'enfance à des maîtres d'une sagesse éprouvée, peut-être à ce Jean, diacre de Venise, qui semble avoir toujours été pour lui le plus fidèle des amis et des conseillers, adonné déjà à la vie mâle et active du marin et à ces études navales auxquelles les gentilshommes vénitiens se livraient avec tant d'ardeur dès leur première jeunesse, ce beau jeune homme de dix-sept ans pouvait-il tromper les espérances paternelles ? Tout donne à croire que celui qui était destiné à asseoir définitivement la puissante République de Venise par ses conquêtes et son admirable politique avait déjà acquis, sous les pures et lumineuses influences d'une telle atmosphère et d'une si parfaite direction, cette force dans la vertu et cette vue exacte des intérêts de sa patrie qui devaient en faire, quatorze ans plus tard, un des princes les plus accomplis de son époque. Le fils d'Orséolo, malgré sa jeunesse, pouvait être livré à lui-même sans danger, sous la vigilante autorité de son admirable mère.

Que de fois aussi notre saint doge ne dut-il pas fixer ses regards attendris sur sa fidèle et noble compagne ! Certes, il savait jusqu'où pouvait aller sa vertu; il connaissait toute la beauté de cette âme déjà si détachée de toute affection naturelle et toujours disposée au sacrifice; mais il se rendait compte aussi du vide immense que son abandon allait imposer à ce cœur délicat, habitué depuis si longtemps à trouver auprès du sien force, consolation et conseil. Et pourtant voulut-il sans doute recevoir de sa bouche un nouvel acquiescement, une déclaration formelle de soumission à la volonté de Dieu. Cet acquiescement, qui n'était nullement indispensable après le commun sacrifice consenti dix-sept ans auparavant sur le berceau de leur fils, devait augmenter encore les mérites de l'épouse, pendant qu'il assurait à l'époux, dans la voie nouvelle où il allait s'engager, une pleine et entière liberté de conscience.

Comment cette déclaration fut-elle demandée ? Comment fut elle donnée ? Nul ne le sait; mais, en de telles circonstances et pour de telles ouvertures dépassant de si haut les forces communes de la nature humaine, les saints ont des inspirations que ne soupçonne pas le vulgaire, des secrets d'une délicatesse inconnue au monde et peut-être une éloquence muette, des consentements silencieux que l'âme entend sans le secours du langage impuissant à exprimer les sentiments surnaturels qui la dominent. Avec cette intuition profonde des choses de Dieu, qui venait doubler en quelque sorte la sensibilité naturelle et exquise de la femme et de l'épouse, Félicie suivait depuis longtemps toutes les phases, tous les progrès de la vocation de son époux. Depuis longtemps déjà elle admirait les merveilles de grâces dont le Seigneur favorisait chaque jour cette âme si chère. N'éprouvait-elle pas les mêmes dégoûts des choses de la terre, la même soif des choses du ciel ! Pouvait-elle condamner, regretter même cet impérieux besoin d'obscurité et de repos, de solitude et de prière, qui la pénétrait elle-même ? Celle, en effet, que les chroniqueurs vénitiens nous représentent comme ayant été jugée digne d'une apparition céleste et qu'ils qualifient de diva (sainte), la femme dont l'image servait de pendant à celle de saint Pierre

Orséolo dans l'antique chapelle de Saint-Jean-Baptiste de la Zuecca ne doit-elle pas être regardée, malgré l'absence bien regrettable de tout document sur sa vie et sur ses œuvres, comme une matrone dont la sainteté était universellement reconnue et proclamée par ses contemporains ? Combien, dès lors, ne dut-il pas être facile à Orséolo d'obtenir d'une telle épouse ce *fiat* douloureux, mais qu'à coup sûr elle ne se reconnaissait pas le droit de retenir !

Mais notre saint doge pouvait-il avoir des secrets pour les deux plus intimes confidents de ses pensées, pour ses deux amis auxquels son cœur était si étroitement uni et par les liens du sang et surtout par un même attrait vers les choses divines ? A tant d'amitié et de dévouement ne devait-il pas ce témoignage de confiance ? Jean Gradénigo et Jean Morosini n'étaient-ils pas d'ailleurs attirés comme lui vers la vie parfaite, et ne semble-t-il pas que, par une attention toute délicate de sa Providence, Dieu n'avait retardé pour eux le jour du suprême appel que pour ne point séparer ces trois cœurs amis, afin de les conduire ensemble, par le même chemin, dans une retraite commune ? La confiance d'Orséolo, en effet, fut pour nos deux gentilshommes comme un trait de lumière. Eux aussi virent dans l'arrivée du moine de Cuxa à Venise une évidente manifestation de la volonté divine; eux aussi se sentirent aussitôt attirés vers cette lointaine solitude, sous la direction d'un abbé d'une aussi remarquable valeur et d'une expérience aussi consommée. Nos saints ermites de Murano les confirmèrent certainement dans leur résolution, et tous bénirent le Seigneur qui, au lieu de les séparer dans ce moment décisif, les unissait au contraire plus étroitement en les groupant, pour ainsi dire, sous le même rayon de son amour.

Cependant l'abbé Guarin satisfaisait à Rome l'attrait de sa dévotion et recueillait de son pèlerinage des fruits bien précieux et sans doute bien inespérés. Benoît VIII se sentit vivement attiré vers ce grand moine réformateur, aux traits austères, au regard pénétrant, et dont la science et le zèle religieux s'unissaient à une étonnante puissance d'activité et de caractère. Aussi voulut il lui manifester par une faveur singulière toute l'estime dont il était pénétré pour sa personne et tout l'intérêt qu'il portait à sa famille monastique. A une époque où les reliques des saints étaient l'objet d'une si grande vénération et où elles étaient considérées à bien juste titre comme l'inappréciable fortune des monastères, Benoît VII ne pouvait rien offrir de plus précieux à Guarin qu'une relique insigne tirée du grand trésor de la ville éternelle. Il lui remit donc pour son abbaye, comme témoignage de sa paternelle affection, le chef de saint Valentin, prêtre et martyr, décapité à Rome, sur la voie Flaminienne, sous l'empereur Claude. Cette belle relique devait devenir pour le Roussillon l'objet d'un culte bien populaire et la source d'inestimables faveurs.

Mais les pieuses délices dont il s'abreuvait à longs traits dans cette ville des Césars devenue la ville de saint Pierre et la capitale du monde, ne faisaient pas oublier à l'abbé Guarin la ville de saint Marc ni sa mission providentielle auprès d'Orséolo. On touchait au mois de septembre, et un retard trop prolongé vers l'époque des neiges et des glaces pouvait compromettre, dans son passage à travers les Alpes, la marche d'une caravane peu accoutumée à d'aussi fatigants voyages. Guarin s'arracha donc aux charmes de la ville éternelle et retourna à Venise vers les derniers jours du mois d'août. De bien douces surprises l'y attendaient. Son cher monastère de Cuxa était donc destiné à recevoir toute une colonie vénitienne, et les Pyrénées orientales allaient voir accourir dans un pli de leurs montagnes les plus grands noms de la capitale des Lagunes. Groupés autour de celui qu'ils considéraient déjà comme leur père, Orséolo et ses amis se livrent à toutes les joies et à toutes les espérances, et, uniquement préoccupés du succès de leur entreprise, ils combinent tous les détails de leur fuite et s'appliquent à en aplanir toutes les difficultés. Pour écarter les soupçons,

le doge cache l'abbé Guarin dans son palais, loin des regards de ses serviteurs et familiers. Seuls, deux domestiques, dont une très ancienne tradition nous a conservé les noms, Zacharie et Donat, modèles de fidélité et de dévouement, sont dans le secret du maître, et, sous ses ordres, disposent tout pour le départ. Espérant peut-être que l'absence d'Orséolo sera moins vite remarquée un jour dominical, où le prince est moins astreint aux visites et au courant des affaires publiques, le départ est fixé au 1^{er} septembre qui, cette année-là, tombait un dimanche.

Ce choix du 1^{er} septembre avait aussi l'avantage de permettre à Orséolo d'éloigner du palais sa sainte compagne et d'éviter ainsi pour l'un et pour l'autre de douloureuses et troublantes émotions. Ce jour-là, en effet, l'Église célébrait la fête d'un saint martyr, probablement saint Ammon ou saint Prisque, dont notre doge célébrait chaque année l'anniversaire dans une chapelle particulière dédiée à ce saint, non loin de Venise, et bâtie dans un de ses domaines. Félicie, comme d'habitude, fut priée de s'y rendre dès la veille pour prendre toutes les dispositions nécessaires à la cérémonie religieuse et veiller à l'approvisionnement du festin où devaient prendre part toute la suite du doge et probablement aussi les nombreux pèlerins qui accouraient dans cette circonstance à la villa. Elle quitta donc son époux le 31 août; elle ne devait le revoir que dans l'éternelle patrie. Une émotion intérieure ne la troubla-t-elle pas au moment du départ ? Bien des détails qui ne semblent pas devoir échapper à l'œil d'une femme, quel que soit le mystère dont on s'efforce de les couvrir, n'avaient-ils pas éveillé ses soupçons et ouvert son cœur aux pressentiments ? Mais, en épouse chrétienne, elle ne pensa qu'à obéir; elle partit, renouvelant son sacrifice, se retournant peut-être, mais soutenue par cette force surnaturelle qui ne fait jamais défaut aux âmes vraiment chrétiennes et soumises à la volonté de Dieu.

La nuit vint et cacha les derniers préparatifs de la fuite. Une embarcation reçut les dons nombreux qu'Orséolo destinait à Cuxa, objets précieux de toute nature pouvant servir au culte et orner le sanctuaire de l'église de l'abbaye : ornements ecclésiastiques, riches tentures, étoffes de prix, lampes, vases, raretés somptueuses en or et en argent dans lesquelles la vanité du monde se déploie avec tant de complaisance et souvent avec tant d'ostentation. Notre saint doge voulut ainsi que le sanctuaire qui allait devenir son refuge contre le danger des richesses et des grandeurs d'ici-bas, en brillant de toute la splendeur de son opulence passée, lui rappelât sans cesse l'abandon qu'il en avait fait et l'unique objet où son âme devait désormais aspirer.

Enfin l'heure du départ arriva, et, après s'être déguisé en personne d'une humble condition, Orséolo monta dans l'embarcation avec les deux gentilshommes, ses parents, et les trois moines Guarin, Romuald et Marin. La barque glissa dans la nuit, et poussée par les bras vigoureux des deux fidèles serviteurs, confidents discrets de leur maître, elle se dirigea en toute hâte vers un lieu appelé Gambararia, où se trouvait le couvent de Saint Hilaire, à huit milles de Venise et à douze milles de Padoue. C'est dans ce monastère, fondé vers l'an 819, par l'illustre Ange Participace et dépendant du domaine vénitien bien que situé le long de la Brenta, que la pieuse caravane devait entendre la liturgie avant de s'engager dans son long et pénible voyage. Étrange coïncidence ! C'est dans ce couvent de Saint-Hilaire que se trouvaient les tombeaux des doges de Venise; c'est dans cette église que Gradénigo, deux ans auparavant, avait fait transporter les corps de Candiano IV et de son enfant, arrachant ces misérables dépouilles aux insultes et aux outrages de la multitude en délire. Et c'est devant la tombe même de cette victime de l'orgueil que son successeur fit monter vers le ciel ses dernières prières, sur ce sol vénitien qu'il fuyait volontairement pour se soustraire au danger des grandeurs humaines et à toutes les vanités de la vie.

Ces prières sans doute furent longues. Il fallut ensuite employer plusieurs heures à décharger les bagages, à se procurer de nombreuses montures ou à attendre les chevaux déjà commandés et à les charger des nombreux présents destinés au monastère de Cuxa. Tous ces retards, inévitables en pareil cas, faillirent compromettre le succès de l'entreprise.

La fuite du doge fut connue à Venise beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait espéré. Le primicier de Saint-Marc, dont le zèle dépassa toutes les prévisions, ne voyant pas venir le prince au chœur pour réciter matines au point du jour avec ses chanoines et après l'avoir vainement attendu, obéissant à un sentiment de secrète inquiétude, se rendit au palais et pénétra jusqu'à l'appartement du doge. D'une main craintive il frappe d'abord à la porte; puis, supposant qu'il s'était laissé surprendre par le sommeil à la suite des oraisons qu'il prolongeait souvent bien avant dans la nuit, le primicier se mit à l'appeler pour le réveiller. Enfin, de plus en plus inquiet, il ouvre précipitamment la porte de la chambre, il s'approche du lit, et le trouvant vide il se met à courir de tous côtés, monte à la chapelle supérieure, redescend dans la nef, visite une grotte artificielle où le doge aimait à se recueillir, explore tout le palais en questionnant inutilement tous les domestiques qui se livrent bientôt comme lui à toutes les manifestations de la plus vive douleur. Éperdu, les yeux pleins de larmes, ne doutant plus que Pierre Orséolo n'ait pris la fuite pour se consacrer à Dieu dans un monastère lointain, le bon chanoine sort du palais et répand dans la ville, où elle éclate comme un coup de foudre, la nouvelle de la disparition du doge. Aussitôt le peuple tout entier s'émeut et on n'entend de tous côtés que cris, sanglots et lamentations. Chacun exprime à sa façon son désespoir et son douloureux enthousiasme pour ce prince bien-aimé dont la perte les laisse tous orphelins.

Certes, les deux ans de règne d'Orséolo avaient été marqués par d'un changement de politique trop favorable aux intérêts et à la gloire de la République pour que le peuple vénitien ne se sentît pas lié à son prince par de bien étroites et bien puissantes attaches. Tant de vertus, tant de charité, un aussi complet retour aux traditions chrétiennes et nationales avaient groupé autour de lui toutes les forces de la nation. Le parti allemand, réduit à l'isolement et au silence, avait perdu tout prestige, et, subissant lui-même l'influence de tant de sagesse et de modération, en était réduit à se montrer équitable devant la renommée toujours grandissante de celui qu'il avait tant détesté. D'ailleurs, Vital Candiano, sur lequel on pouvait prévoir qu'allaient se porter tous les suffrages, n'apparaissait-il pas à tous les yeux, sinon comme un continuateur de la politique d'Orséolo, du moins comme un imitateur de sa droiture et de son désintéressement ? Dans cette situation, un groupe d'ambitieux, composé des anciens familiers ou favoris de Candiano IV et de quelques citoyens timides pour lesquels un retour vers la politique allemande n'était pas invraisemblable, avait-il de réels motifs pour manifester une grande joie à la nouvelle de la fuite du doge, et la prudence ne lui commandait-elle pas de joindre ses feintes lamentations à celles de tous ? Il faut croire que les hommes de ce groupe s'unirent, en effet, au peuple de Venise pour déplorer une si grande perte et qu'ils ne furent pas les derniers à se mettre aussitôt à la poursuite de l'illustre fugitif, moins peut-être dans l'espoir de le retrouver que dans l'intention d'en favoriser l'évasion par une tactique hypocrite. –

Ce dut être un spectacle émouvant que celui des Vénitiens se précipitant dans leurs barques pour retrouver leur souverain. A l'impression de stupeur qui les avait tous saisis d'abord, succéda bientôt comme une sorte de fièvre, comme un sentiment d'inconsciente colère contre celui qu'ils aimaient tant et dont l'abandon sembla revêtir à leurs yeux un caractère d'inexplicable et profonde ingratitude. Chacun veut avoir sa part dans cette poursuite; chacun se promet de ramener Pierre Orséolo à Venise, et des embarcations de tout genre se dispersent dans toutes les directions et en toute

hâte. Beaucoup ne devaient rentrer au port qu'après deux jours et deux nuits d'inutiles recherches.

L'une d'elles se dirigea directement vers le couvent de Saint Hilaire, soit que les seigneurs qui la montaient eussent quelques motifs particuliers pour soupçonner le plan conçu par nos fugitifs, soit qu'ils ne fussent poussés de ce côté que par une inspiration toute fortuite. La sainte caravane se trouvait groupée sur le rivage, à l'embouchure de la Brenta, attendant la fin des derniers préparatifs de voyage, quand Orséolo, le premier, aperçut au loin la redoutable voile. Certains signes particuliers la lui firent même reconnaître comme appartenant à quelque patricien de renom, et ne doutant pas qu'elle ne portât des personnages importants attachés à sa poursuite : – «Hélas !» dit-il à l'abbé Guarin, que le Seigneur nous protège ! Voilà des sénateurs et des patriciens accourus à ma recherche et aux regards desquels il ne nous est pas possible de nous soustraire. S'ils viennent à me reconnaître, je crains tout de leur fureur contre vous et nos compagnons. Nous n'avons qu'un moyen à tenter pour conjurer le péril.» Et notre saint doge demande à Guarin pour lui et ses amis la permission de se faire raser la tête et la barbe par les moines de Saint-Hilaire et de se revêtir de l'habit monastique dont le capuce, en couvrant en partie leur visage, les rendra moins reconnaissables. Guarin ne put qu'approuver cette sage inspiration, et, en toute hâte, on procéda à la complète transformation de nos gentilshommes en religieux de Saint-Benoît.

Dieu voulut ainsi qu'Orséolo laissât sur le territoire vénitien tout signe distinctif de sa race et de sa dignité souveraine. A Venise comme ailleurs, en effet, on rasait la tête à cette époque aux personnages qu'on voulait dépouiller de tout droit au gouvernement de l'État, et c'est ainsi qu'on procéda, vers l'an 836, contre Jean Participace, quand les Vénitiens le déposèrent et le reléguèrent dans un cloître. Ce que la violence avait imposé à cet aïeul, notre saint doge le demanda comme une faveur, dernière preuve d'une admirable vocation qui, loin de se démentir en ce moment décisif, allait avec empressement au-devant de tous les dépouillements et de toutes les abjections. Pendant ce temps, on se hâtait de cacher dans les sous-sols du monastère les coffres et ballots dont un examen un peu attentif aurait par trop confirmé les soupçons des inquisiteurs vénitiens et compromis une situation déjà bien assez périlleuse.

Revenus sur le rivage où le groupe avait dû être aperçu et qu'ils ne pouvaient quitter sans avoir l'air de se cacher et d'éviter les regards des émissaires, Orséolo et ses compagnons, confondus probablement parmi d'autres moines de l'abbaye, attendirent la descente à terre des hommes de l'embarcation. L'abbé Guarin, avec un courage et une présence d'esprit bien propres à dérouter les soupçons, fut le premier à s'offrir à leurs yeux. Reconnu aussitôt pour le moine étranger qu'on avait vu précédemment à Venise, c'est à lui qu'on s'adresse avec un langage plein de violence et de menaces. On l'adjure de dire où est le doge; on le presse de livrer Orséolo, dont on l'accuse d'avoir provoqué la fuite pour le conduire dans son monastère. Mais, sans se troubler, Guarin montre le groupe de moines dont l'attitude étudiée semble se désintéresser de l'entretien, et avec un grand calme et une imposante dignité : «Voilà mes compagnons», leur dit-il; regardez-les à votre aise, et voyez vous-mêmes si vous y trouverez celui que vous cherchez.» Une si grande assurance, jointe à une si grande simplicité, dut certainement déconcerter les émissaires et ébranler leur assurance. Toutefois ils allèrent aussitôt auprès de nos moines et se mirent à diverses reprises à les considérer l'un après l'autre. La haute taille du prince attira particulièrement leur attention, et on put croire un moment que leur soupçon allait se convertir en certitude lorsqu'on les entendit se dire l'un à l'autre : «Celui-ci ressemble bien à notre doge !» Et cependant, après un examen attentif, grâce peut-être à la nouvelle physionomie

d'Orséolo dépouillé de sa barbe et la tête couverte du capuce monastique, ils se décidèrent à ne pas poursuivre leurs investigations et à retourner dans leur barque, sans autre signe de mécontentement et sans avoir exercé de violences contre personne.

Certes, cet heureux dénouement peut bien être considéré comme un de ces événements merveilleux, assez fréquents dans la vie des saints et où se manifeste une spéciale et admirable protection du ciel; mais on pourrait, semble-t-il, l'expliquer aussi au moyen d'une heureuse coïncidence qui aurait groupé dans l'embarcation destinée entre toutes à découvrir nos fugitifs des ennemis d'Orséolo ou des patriciens plus ou moins compromis dans les agissements du parti allemand. On pourrait admettre, dans cette hypothèse, que ces seigneurs eussent feint de ne point reconnaître Orséolo, heureux d'en faciliter le départ et de se délivrer d'un témoin aussi importun de leurs basses intrigues. On s'expliquerait ainsi pourquoi nos émissaires se bornèrent à une simple descente sur le rivage, et ne poursuivirent pas leurs recherches dans l'intérieur du couvent de Saint-Hilaire, où il était fort naturel de les voir prolonger leurs investigations, ce qui n'eût certainement pas lieu d'après le texte de nos biographes qui font rentrer l'embarcation à Venise sitôt après cette aventure.

Quoi qu'il en soit, une intervention bien admirable de la Providence venait de protéger nos fugitifs contre une tentative dont le succès aurait pu avoir de très funestes conséquences. Tous en bénirent le Seigneur, et après que nos gentilshommes eurent repris leurs vêtements, on se dirigea en toute hâte vers la Marche de Vérone où le saint doge crut bientôt nécessaire d'user d'un nouveau stratagème. Craignant d'être reconnu par quelqu'un des commerçants ou des patriciens qui venaient fréquemment de Vérone à Venise, Orséolo prit la livrée d'un des domestiques; puis, suivant à pied les bagages, stimulant les bêtes comme s'il eût été le conducteur de la caravane, il traversa ainsi les rues de la cité, ne reprenant ses vêtements et sa monture qu'à une distance considérable de la ville. De plus en plus impatients de quitter une contrée où le bruit de la fuite du doge pouvait être parvenu, et où ils avaient à craindre la rencontre toujours importune de personnages connus ou les regards inquisiteurs d'agents envoyés à leur poursuite, nos fugitifs mirent tant de hâte dans leur marche et accélérèrent tellement l'allure de leurs montures, que, dès le troisième jour, ils avaient déjà dépassé le territoire de Milan et arrivèrent en vue de la ville de Verceil, sur les frontières du Piémont. Il fallut ensuite traverser péniblement les montagnes, et par des sentiers escarpés et dangereux descendre en Provence d'où la sainte caravane, sans repos ni cesse, se dirigea vers Narbonne. Là seulement, accablée de fatigue après une course aussi longue, accomplie avec une aussi prodigieuse rapidité, elle se décida à se reposer pendant trois jours avant d'entreprendre la dernière traite du voyage. Puis elle entra en Roussillon, et tout fait supposer qu'elle passa par la cité d'Elne, d'où partait à cette époque la route (strata francisca) qui se dirigeait vers le Conflent et la Cerdagne. Nos voyageurs touchaient au terme de leurs fatigues, et bien souvent sans doute, pendant cette dernière étape, ils jetèrent leurs regards sur cette cime du mont Canigou déjà revêtue de neige à cette époque de l'année, et qui se détachait sur l'azur limpide du ciel comme pour les guider vers l'asile béni qu'il abritait à ses pieds de sa masse imposante et religieuse.

Enfin la délicieuse vallée de Prades déroula à leurs yeux ses champs et ses prairies, et moines et gentilshommes, émus, recueillis, silencieux, s'engagèrent dans le long et étroit vallon baigné par le torrent du Littera, au fond duquel, au milieu de forêts séculaires, s'élevait le monastère de Saint-Michel de Cuxa.

DEUXIÈME PARTIE

SAINT MICHEL DE CUXA

CHAPITRE 12

Le grand moine Oliba, qui était à la fois évêque d'Ausone et abbé de Saint-Michel de Cuxa et de Sainte-Marie de Ripoll, décrivait en termes émus, vers l'an 1040, la vallée au fond de laquelle s'élevait sa chère abbaye du Conflent. Cet illustre fils du comte Oliba-Cabréta était un mystique aux yeux duquel la nature n'était qu'un miroir transparent où se reflète le monde idéal des choses de l'esprit. Il aimait cette solitude avec toute la passion qui éclate à chaque page dans les écrits des historiens monastiques du Moyen-âge; il chérissait ardemment son monastère, *hortus deliciarum*, sa cellule, *cellula mater*, qu'un bénédictin ne quittait jamais sans pleurer et sans s'arrêter sept fois. C'est là qu'il voulut mourir; c'est dans sa chère église de Cuxa qu'il voulut être enseveli; c'est là que, dans un élan de religieux et poétique enthousiasme, il s'écriait un jour devant ses moines attentifs et ravis :

«Ô délicieux vallon au prolongement sinueux, que regarde avec amour la masse imposante du superbe Mont-Canigou, et que sillonnent dans toute sa longueur les eaux du limpide et suave Littera ! Solitude bénie aux aspects variés, pleine d'imprévu et de contrastes ! Enivrante retraite que Dieu protège et qu'il aime à visiter avec une spéciale dilection ! Une admirable forêt lui sert d'ornement et l'entoure de sa riche ceinture. Des chênes antiques en font un vrai paradis, semblables à des anges protecteurs dont la puissante stature et les ailes immenses serviraient d'abri et de défense à l'imposante sérénité de cet incomparable séjour. Là, ne pénètrent jamais les froids rigoureux de l'hiver; là, de fraîches brises et d'impénétrables ombrages tempèrent toujours les rayons embrasés du soleil d'été; une grâce particulière et débordante remplit d'une atmosphère spirituelle ces lieux où l'âme s'abreuve d'une paix fortifiante et sereine qui la fait parvenir à la maturité de la perfection... Ô retraite chérie, partout semée de gorges et de grottes, de rives fleuries, de vignes et de moissons, et que limite l'olivier, emblème de la paix !... Défilé long et étroit, qui paraît pourtant si vaste aux âmes valeureuses, et dont la mystérieuse profondeur attire tous ceux qui «veulent combattre le grand combat et gagner le prix promis aux victorieux !»

C'est dans ce défilé, où l'évêque Oliba voyait le saisissant symbole du champ de bataille où ses moines marchaient à la conquête du ciel, que s'avancait vers la mi-septembre 978 la noble caravane vénitienne, et il semble que le moment est tout indiqué pour jeter un coup d'œil sur les origines de cet illustre monastère. Appelés, en effet, à contempler le merveilleux épanouissement de sainteté dont l'arrivée du saint doge marqua le début du second siècle de l'abbaye depuis sa fondation, n'est-il pas indispensable, pour le faire avec plénitude d'intérêt et de vérité, de connaître la période qui précéda, annonça et prépara une aussi riche moisson ? Au surplus, la destinée de Pierre Orséolo étant désormais indissolublement liée à celle du monastère



où il est venu se sanctifier et mourir, nous ne nous séparerons pas de lui en nous livrant à ce coup d'œil rétrospectif, puisque nous resterons dans la maison de Dieu qui est devenue la sienne; nous ne ferons que dessiner à cette noble et sainte figure un second cadre historique en harmonie avec la seconde phase de cette admirable destinée. – Après le doge, le moine; après Venise, le monastère de Cuxa.

Il faut chercher ailleurs que dans la vallée de ce nom les origines de l'abbaye de Saint-Michel.² C'est dans un site bien différent de celui que décrivait avec tant d'amour l'évêque Oliba que nous trouverons le berceau de ce monastère, berceau disparu, dont la mémoire s'est effacée peu à peu et qui n'a survécu qu'à la façon d'un de ces arrière-souvenirs, incertains et confus, que l'histoire laisse échapper et semble abandonner à la légende.

Vers le pied des *Serras abruptes* qui, à quelques milles d'Olette, redressent brusquement les derniers étages de la longue vallée du Conflent, et par échelons rapides les haussent au niveau supérieur du plateau des Forcats, le voyageur qui remonte le cours de la Tet se heurte tout à coup à un rempart rocheux, jeté en travers du défilé comme pour lui fermer le chemin. Seule jusqu'à ces derniers temps, la rivière torrentueuse avait forcé ce passage, usant par le frottement séculaire de ses eaux bondissantes et continues le dur rocher obstruteur et se creusant dans la masse granitique un lit vainement disputé. Moins puissant que les eaux, l'homme avait dû se résigner à tourner un obstacle qu'il ne pouvait renverser et qu'il ne savait pas encore percer; et, aux approches de cet endroit, il avait, dès les temps les plus reculés, fait dévier la route vers les hauteurs de Canaveilles. Au delà du rempart gigantesque, la vallée, un instant interrompue, recommence, mais plus silencieuse et plus profonde, plus fraîche et plus sauvage. Ce tronçon de gorge s'appelait jadis *la vall d'Engarra*; la déclivité de la montagne portait le nom expressif, presque effrayant, d'*Exalada*; aujourd'hui ce sont les Graus.

Quel site pour des pénitents morts aux plaisirs et aux intérêts du monde, pour des contemplatifs avides de la seule vision du ciel, pour des moines voués au défrichement du désert et aux paisibles occupations pastorales, pour des hospitaliers enfin, dans des temps où les routes n'offraient qu'une demi-sécurité ! N'était-ce pas la gorge sauvage, le mont presque inaccessible de Subiaco ?

Or, vers l'an 840, raconte la chronique, on vit arriver, un jour, dans cette gorge effrayante, sept prêtres et quelques laïques venant d'Urgel, en quête d'une solitude où ils pussent vaquer en toute liberté à la grande affaire du salut. Ce lieu fut trouvé à leur convenance, et se mettant aussitôt à l'œuvre ils édifièrent sur l'escarpement de la berge une église et quelques cellules, et, après avoir dédié le nouveau monastère à l'apôtre saint André, ils y firent profession de la vie monastique sous la règle de saint Benoît. Il ne tarda point à s'exhaler de ce recoin de montagne un suave parfum de sainteté; bientôt, avec la vénération des fidèles, les donations pieuses affluèrent, et dix ans environ suffirent à donner à la jeune fondation un développement et un degré de prospérité bien inespérés. Un moment inquiétés dans leurs titres de propriété par le comte Salomon, franc d'origine, qui mérita peu après la déchéance de son suzerain, les moines d'Exalada virent le roi de France mettre à la place de ce seigneur un noble baron de la Marche hispanique qui prit le monastère, dès le premier jour, sous sa bienveillante protection. Miron était fils du comte Séniofred, tige de l'illustre maison de Barcelone, et frère du fameux Wifred le Velu qui en fut le premier comte

² Notre couvent était situé dans le Roussillon (parfois, mais assez improprement appelé Cérétanie), qui n'était incorporé alors ni à la France ni à l'Espagne, mais qui était gouverné par des comtes particuliers, sous la suzeraineté de la France, ce qui dura jusqu'à ce que le dernier de ces comtes légua cette province, en 1172, à Alphonse II, roi d'Aragon.

héréditaire. Devenu comte de Cerdagne et du Conflent, il ne laissa pas de franchir au besoin les Pyrénées pour aller prêter à ce frère valeureux, dans ses expéditions contre les Maures qui depuis Charlemagne avaient repassé l'Ebre et réoccupé une partie de la Marche, le secours de sa vaillante épée. Ensemble ils les expulsèrent du pays de Manrèse et de Monserrat, et ce haut fait d'armes classe dignement Miron Ier parmi les plus anciens héros de la reconquête.

Mais autant le noble comte se conduisait en preux chevalier contre les infidèles, autant, au milieu de ses sujets, il se montrait bon, libéral et charitable. En toute occasion, les moines de Saint-André éprouvèrent les effets de ses éminentes qualités et reçurent les témoignages de sa générosité princière. Non seulement il leur épargna toute vexation, mais encore il traita avec eux dans des échanges loyaux; il tint divers plaids pour leur rendre justice; il les honora de sa confiance jusqu'à faire du monastère un dépôt d'actes publics; il négocia auprès de Charles le Chauve pour les mettre sous la protection directe de la couronne de France et leur obtint une charte royale d'immunité; il se fit avec bonne grâce, en toute occurrence, leur solliciteur et intermédiaire auprès de l'évêque diocésain; il les secourut enfin de ses biens personnels et les dota de diverses concessions.

Mais, dès les premières années de la fondation du monastère, une grande figure, étroitement liée à l'histoire des origines de Cuxa et qui même la domine tout entière, arrête et captive l'attention de l'historien. Cette personnalité bien attachante, mais mal dégagée jusqu'ici de la demi-obscureté des vieux documents et de la légende apocryphe, est celle d'un pieux et opulent archiprêtre d'Urgel, du nom de Protas (Protasius), propriétaire primitif de l'alleu de Cuxa, alors que Cuxa n'était encore qu'un modeste *villar*.

Dégoûté du monde et de ses propres richesses, Protas s'était retiré d'abord, en qualité d'oblat, au monastère naissant de Saint André, entraînant après lui une caravane nombreuse de vocations monastiques et tout un convoi de biens temporels, double bonne fortune pour une abbaye encore pauvre de sujets et de revenus. Toutefois, dans la donation de tous ses biens à Exalada, l'oblat urgelais ne s'était point d'abord dessaisi de son alleu de Cuxa, qu'il s'était réservé comme la perle de ses possessions et qui n'entra à son tour dans le domaine de Saint-André que vers 863, vraisemblablement lorsque son maître, désireux de se donner à Dieu sans partage, passa de la condition d'oblat à celle de moine et embrassa définitivement la règle de vie du bénédictin. La Providence préparait ainsi la fondation du monastère de Cuxa, dédié d'abord à saint Germain et qui ne prit définitivement le nom de Saint-Michel que vers 953.

La générosité et la sympathie des populations si chrétiennes de la contrée envers la communauté d'Exalada ne cessèrent de s'accroître, grâce à l'élan qu'imprime toujours aux cœurs des sujets la conduite du prince. Elles n'avaient pas attendu, d'ailleurs, l'entraînant exemple du comte Miron pour manifester par des largesses leurs sentiments de piété et de bienvenue aux cénobites du nouveau moutier. Dès l'époque de la fondation et avant les puissants du siècle, elles étaient accourues pour offrir leurs dons gracieux, sous forme de concessions foncières, au berceau du monastère nouveau-né, et la chaîne des donations gratuites ne s'était guère interrompue depuis lors.

Libéralités des fidèles, concessions des princes, apports des sujets entrant en religion, travail personnel des moines, toutes ces sources de richesses augmentèrent rapidement le patrimoine conventuel et grossirent si bien le chiffre des revenus de l'abbaye qu'elle put songer à dilater encore son domaine par des achats de terres à sa convenance. S'il fallait même en croire une humble confession, écho fidèle sans doute de la tradition du monastère de Cuxa recueillie quatre-vingts ans après la ruine

d'Exalada sur les livres de l'abbé de Ponce, nos moines de Saint-André ne se seraient pas tenus suffisamment en garde contre la tentation de l'enrichissement, si commune, hélas ! et toujours si fatale aux maisons religieuses lorsqu'elle n'est pas fortement contrebalancée par des habitudes enracinées de régularité. C'est sous les abbés Vitiza et Baron, Protais étant prévôt du monastère, que le souci des biens temporels aurait empiété sur le zèle de la perfection spirituelle et que se seraient amassés, par suite de ce désordre, sur la tête des moines d'Exalada, les trésors de colère qui leur valurent l'épouvantable catastrophe de 878. Quoi qu'il en soit de ce reproche, exagéré peut-être par l'humilité et par l'austère vertu de l'abbé Ponce, le monastère de Saint-André d'Exalada disparaissait cette année-là, à la saison des pluies, du sol de notre Conflent, sans laisser même une pierre de ses ruines pour désigner le lieu où il avait été bâti. Une crue de la Tet avait suffi pour causer cette complète ruine.

Le voile qui avait caché jusqu'ici les desseins de la Providence dans la fondation de la celle de Saint-Germain de Cuxa se soulevait tout à coup, et s'il est vrai que Dieu avait dû frapper ses fils chéris, coupables un moment de n'avoir pas assez regardé le ciel, il avait eu du moins la prévenante bonté d'envoyer sa miséricorde au-devant des coups de sa justice. Échappés en toute hâte à cette épouvantable et étrange marée sous laquelle croulaient les dernières murailles de leur chère abbaye, les moines d'Exalada n'avaient plus qu'un refuge : Cuxa; – un seul espoir d'avenir : la celle de Saint-Germain. Accablés sous le coup d'un aussi grand désastre, ils n'en bénirent pas moins le ciel de leur avoir ainsi préparé le salut avant la ruine, et ils descendirent de la montagne pour se diriger sans retard vers l'asile béni qui semblait sourire à leur infortune. Ainsi le châtement, si châtement il y eut, semble-t-il se dissimuler sous les touchantes attentions de la Providence, et la ruine de Saint-André d'Exalada va nous apparaître comme une de ces grâces, à face d'épreuve, que Dieu se plaît à ménager aux grandes destinées, au moment décisif où il a décrété d'ouvrir pour elles une voie nouvelle et plus glorieuse.

C'est en effet une nouvelle ère ou, pour mieux dire, c'est sa véritable histoire que va commencer à Cuxa notre famille bénédictine. Sur ce sol fécond, l'arbre transplanté d'Exalada poussera des racines profondes, et durant neuf cents ans on l'y verra, à travers des vicissitudes diverses, élever vers le ciel et montrer à la terre ses rameaux chargés de fruits.

L'abbé Baron, épuisé sans doute par de violentes émotions, par les fatigues imposées à son zèle au milieu des difficultés d'une insuffisante et pénible installation, et par les soucis qu'entraîna la reconstitution des titres de propriété emportés par les eaux, mourut en février 879. Dès lors, toute la charge de la fondation de Saint-Germain retomba sur son prévôt qui, devenu depuis longtemps son bras droit et appelé au laborieux honneur de lui succéder par la volonté du comte et par les suffrages de ses frères au plus fort des difficultés et de la peine, allait devenir de toutes manières le vrai fondateur de la nouvelle abbaye. La mission de Protais s'affirmait dans tout son jour. Sans attendre la bénédiction canonique que tout abbé élu est tenu de recevoir de l'évêque diocésain, il prit aussitôt en main les rênes du gouvernement et continua jusqu'à achèvement l'œuvre ingrate de la reconstitution des actes. Les bâtiments de la celle ne pouvaient suffire à loger toute la colonie émigrée d'Exalada; il eut à les agrandir. L'oratoire qui les desservait fut remplacé par une église, église bien petite et bien modeste, hâtivement construite en pierre et en terre grasse, touchant monument de la pauvreté de nos moines et qui, durant soixante-dix ans, perpétuera dans la communauté et dans le pays le souvenir de la terrible adversité qui présida à sa construction.

Dans une conjoncture aussi pressante, le comte Miron pouvait-il ne pas porter aide et secours aux malheureux réfugiés et ne pas les assister de son autorité et de

ses biens ? Il le fit, certes, et son zèle, son dévouement, sa libéralité se manifestèrent avec un tel éclat que le nouveau monastère put être appelé son œuvre presque autant que celle de Protais, et qu'il mérita d'en être considéré comme le seigneur et le patron, selon l'usage du temps. En sa qualité de justicier, il convoque sur le champ des plaids à Estover et à Clara, et par ce concours diligent il hâte le travail indispensable de la restauration des titres. En même temps, il veille sur les ouvrages d'agrandissement entrepris à Cuxa, et sa part contributive dans la construction de la nouvelle église est si prépondérante que, dans un document public, Protais lui en rapporte l'honneur. Il étend même sa sollicitude sur les celles déjà existantes ou fondées à cette occasion dans les propriétés voisines et dépendantes du domaine de Cuxa, s'occupant activement de multiplier ainsi pour nos moines naufragés des abris indispensables dont l'oratoire est le principal objet de ses soins; et lorsque tous ces travaux d'appropriation sont terminés, c'est lui qui intervient encore auprès de l'évêque d'Elne pour le prier de venir consacrer ces divers sanctuaires. Enfin, et c'était là le couronnement immanquable de toute œuvre de protection seigneuriale dans ces temps de foi, il dote l'abbaye naissante de biens-fonds, entraînant par l'exemple ses propres frères qui s'empressent d'associer leurs largesses aux siennes.

Aussi quelle ne dut pas être sa joie lorsque, le 19 juin 879, dix mois environ après la catastrophe d'Exalada, il vit les membres de l'ancienne communauté du monastère détruit, heureusement rassemblés dans le monastère nouveau, se reconstituer canoniquement «Au nom du Père et du Fils et du saint Esprit», renouveler à Dieu la consécration de leurs personnes et de leurs biens, et dresser l'acte authentique de leur translation définitive. Cette joie n'eut d'égale que celle de l'abbé Protais et des trente trois religieux qui avec lui et par lui se sentaient revivre à une nouvelle vie monacale, et qui, sur un sol plus propice, dans une vallée fertile, inondée des rayons du soleil, allaient recommencer la carrière pénitente et contemplative qu'un désastre subit était venu naguère violemment interrompre dans l'étroite et froide vallée d'Engarra. – Hélas ! ce pieux fondateur de Cuxa, si complètement oublié et si digne pourtant de la reconnaissance et des hommages des hommes, allait lui-même disparaître huit mois après la mort de l'abbé Baron. Qui parle aujourd'hui de ce grand moine à qui le Conflent a dû la gloire et l'incalculable bienfait d'une abbaye répandant au loin et autour d'elle «cette immense santé morale qui neutralisait au Moyen-âge toutes les maladies du corps social, en leur opposant l'antidote tout puissant, la consolation positive, universelle et perpétuelle de la foi ?» Sur les ruines éloquentes de cet illustre monastère qui fut son œuvre, qui pense à évoquer le souvenir de ce saint obscur, à peu près inconnu, qui créa ce centre fécond d'où la vie se répandit durant tant de siècles dans l'âme de tout un peuple, foyer de lumière, de travail et d'inépuisable charité, dépôt de tant d'insignes reliques vers lesquelles accouraient, de tous les côtés de la France et de la Catalogne, des foules innombrables de pèlerins ?

Protais venait à peine de recevoir la bénédiction abbatiale des mains du pontife, que la maladie l'assailait à son tour et le couchait, agonisant, sur son pauvre grabat de moine. Les labeurs, les préoccupations, les souffrances de toutes sortes dont avait été remplie cette année douloureuse portaient leur fruit; l'intrépide bénédictin pliait enfin sous le fardeau et succombait à son tour.

Mais, se sentant près de sa fin, le saint abbé ne voulut point quitter ses fils bien-aimés sans leur laisser un gage suprême de sa paternelle sollicitude. Il voulut adoucir leur inconsolable douleur, dissiper leurs craintes pour l'avenir, raffermir dans leurs cœurs la douce espérance. Ce gage béni de son amour et de sa foi, ce fut son testament, qui dévoile tout entière son âme admirable. La forme en est incorrecte et barbare, mais sous cette écorce rugueuse éclate le plus pur esprit bénédictin. La

netteté des vues, la fermeté de caractère, la délicatesse des sentiments y trahissent l'homme supérieur; l'humilité, le zèle de la discipline, la crainte de Dieu y révèlent le saint. Ses recommandations dernières sont dirigées vers l'illustre comte Miron, cet ami fidèle dans les bons comme dans les mauvais jours; mais indirectement elles s'adressent aux moines qu'il place sous sa protection. En vrai fils de saint Benoît, il songe avant tout à la régularité de la famille dont il va se séparer, et résumant d'un trait l'ensemble des observances par la prière, le jeûne et le travail, il supplie le comte, dont il sait la religion et le zèle pour la discipline monastique, de veiller sur son maintien, de ne pas hésiter au besoin à en réprimer les violations par des mesures rigoureuses et de faire procéder aussitôt après sa mort à l'élection de son successeur selon les canons. Ce n'est qu'après ces recommandations instantes, relatives aux intérêts spirituels de l'abbaye, que le mourant songe à confier à la sauvegarde de Miron ses intérêts temporels. La leçon du malheur avait profité à Protais; il l'avait comprise en courbant humblement la tête, et Dieu le bénit à son lit de mort dans ses fils et dans leur postérité.

Il ne paraît pas cependant que cette bénédiction de Dieu se soit immédiatement manifestée par un accroissement bien sensible du personnel et du patrimoine de l'abbaye. Ils étaient cinquante moines et vingt serviteurs à Cuxa lorsque Protais mourut. La richesse mobilière et foncière du couvent, telle que nous la détaillent le testament du saint abbé et les actes contemporains, s'assortissait convenablement au chiffre de cette population monastique; mais population et richesse, si on se réfère à la situation des abbayes florissantes du temps, ne dépassaient pas les bornes d'une condition modeste. Autant qu'on peut en juger par les rares documents qui éclairent cette période de travail et de formation silencieuse, aucun événement important ne vint modifier l'humble condition de l'abbaye pendant les soixante années postérieures à sa fondation. La Providence sembla ainsi protéger notre monastère contre les malheurs du temps; car c'est justement pendant cette période d'années que le flot montant de la féodalité envahit en Europe tous les étages de l'ordre social, sans excepter l'ordre ecclésiastique, et l'on sait avec quelle audace et quelle violence. Les monastères assez heureux pour avoir échappé aux ravages des Normands, pour ne parler que de l'état religieux, tombèrent presque partout au pouvoir des barons cupides, en vertu du droit du plus fort. Ils s'en approprièrent les revenus, ils en usurpèrent les dignités, souvent même ils en chassèrent les moines, et la maison de Dieu, semblable à une ville prise d'assaut, ne connut plus en cent lieux différents d'autres habitants que ces hommes de fer, entourés de leurs familles, de leurs vassaux et de leurs meutes de chiens. On devine de quel dépérissement rapide et universel fut atteinte, au milieu de ce lamentable désordre, la réforme de saint Benoît d'Aniane. Ce fut au point que la règle bénédictine, de plus en plus violée, de moins en moins étudiée, finit par tomber dans une sorte d'oubli, et que lorsque les immortels réformateurs de Cluny s'efforcèrent, au X^e siècle, d'y ramener les débris survivants des antiques monastères, on crut, non pas à une résurrection de cette règle trois fois séculaire, mais à l'introduction d'une règle nouvelle jusque-là inconnue dans le royaume des francs.

Bien que la décadence fut générale du Rhin aux Pyrénées, l'impartiale histoire atteste cependant que le mal atteignit des proportions différentes dans ces divers pays. Au sud et au nord de nos Pyrénées, dans cette Marche hispanique sur qui la puissante maison de Barcelone étendait une autorité presque souveraine, l'observance bénédictine se conserva à peu près intacte; les monastères qui couvraient ce sol si profondément chrétien purent ressentir à certaines heures les atteintes de l'épreuve, mais ils furent loin de dégénérer comme ceux de France. La féodalité, ailleurs subversive de la discipline religieuse et cupide des biens des monastères, s'en déclara

ici la protectrice dévouée et la promotrice généreuse. Une abbaye surtout, la plus célèbre de toutes, l'abbaye comtale par excellence, Sainte-Marie de Rippoll, se signala durant cette période de décadence par la constance de sa ferveur et par la pureté de ses observances, ce qui lui mérita de la part du pape Léon VII l'insigne honneur d'être célébrée dans une bulle solennelle et recommandée aux archevêques et évêques de toutes les provinces du royaume de France.

Nous sommes moins renseignés sur notre monastère de Cuxa, mais rien ne semble pouvoir faire soupçonner qu'il ait déchu de la discipline régulière que l'abbé Protais y avait établie avant de mourir; nous ne voyons pas davantage que les seigneurs de la contrée l'aient inquiété ou opprimé. Jusqu'en 895, année présumée de sa mort, le comte Miron Ier, dont le dévouement à Cuxa était incapable de se démentir, dut être pour lui ce qu'il avait toujours été, un patron attentif et dévoué. Sous Wifred le Velu, son frère, à qui le comté de Cerdagne fit retour, et sous Miron II, fils de ce dernier, à qui ce même comté fut dévolu à la mort de son père, en 898, il n'existe aucune trace soit de décadence, soit de vexations. Et pourtant, durant trente ans, c'est-à-dire durant à peu près tout le temps de ce dernier règne, un grand silence se fait sur notre abbaye.

Ce neveu de Miron Ier ne semble pas avoir hérité de la piété et de l'élévation des sentiments de l'illustre ami de Protais. Aucun témoignage de sympathie pour Saint-Germain ne vient protester contre une indifférence ou un égoïsme que semble expliquer une conduite privée souillée par des défaillances honteuses et obstinées. Le testament de Miron II, où divers legs pieux sont formulés, ne renferme même pas une seule disposition en faveur du principal monastère de son comté. En revanche, il favorise de riches dotations sa concubine Virgilie et ses cinq bâtards, sans considération pour son épouse légitime, la pieuse comtesse Ava, et au détriment de ses quatre fils, Séniofred, Guifred, Miron et Oliba-Cabréta. Cette vie scandaleuse n'avait pas dû sans doute trouver grâce devant nos moines, qui avaient eu peut-être, aux yeux du comte adultère, le tort d'attirer la confiance et la vénération de l'épouse délaissée et de ses propres enfants, héritiers des vertus de leur mère; personnage assez louche qu'on dirait placé tout exprès entre les belles figures de Miron Ier et de Séniofred, le prochain restaurateur de Cuxa, pour mieux faire ressortir par le contraste les nobles traits de ceux-ci, et dont la pénible mémoire provoquera de la part de tous les membres de cette chrétienne famille, en vue du salut de cette chère âme égarée, tant de donations pieuses, tant de charités réparatrices.

Séniofred était jeune encore lorsqu'il fut appelé à la succession de son père, en 928. Certes la Cerdagne et le Conflent durent être heureux pendant les trente-neuf années de ce règne encore si peu étudié et si digne pourtant d'avoir son historien. On ne peut du moins mettre en doute l'immense influence qu'il exerça dans ces contrées, et qui, ce nous semble, a dû puissamment contribuer à les rendre pendant tant de siècles réfractaires au poison de l'erreur et insensibles aux suggestions de l'esprit d'impiété et de révolte.

Les éminentes vertus de Séniofred semblent pouvoir s'expliquer par cette noble devise qu'il aurait pu faire sienne et à laquelle le jeune comte resta constamment fidèle : *Si non monachus, saltem monachorum amicissimus*. Moine, il ne le fut pas, Dieu l'ayant destiné à accomplir une œuvre de prince et à donner avant tout un grand exemple de chevalerie chrétienne, se réservant d'en tirer dans un avenir prochain une étonnante et providentielle moisson. Mais comment n'être pas édifié par la pureté de ce cœur qui ne voulut connaître que les épanchements d'un fils pieux dans le sein de sa mère, de cette admirable comtesse Ava que ses quatre fils, constamment groupés autour d'elle, ne cessèrent d'entourer d'honneur, de vénération et d'amour ? Comment ne pas admirer cette fidélité à Dieu, cette crainte des jugements éternels, cette foi en

la toute puissance de l'aumône, cet amour du pauvre, de la veuve et de l'orphelin, ce zèle pour l'Église, qui faisaient tout le fond de cette belle âme de preux ? Comment enfin ne pas exalter cet esprit de détachement, cette charité toujours grandissante qui ne lui faisait désirer et acquérir les richesses d'ici-bas que pour s'en dépouiller presque aussitôt ? Sur le front de notre comte tout chrétien attentif verra éclater l'auréole de la sainteté, et l'imposante dignité du prince s'unir au prestige souverain d'une mission en quelque sorte sacerdotale. Comment, d'ailleurs, ne pas reconnaître en ces temps de foi une analogie fondamentale entre le sacerdoce et la chevalerie; le véritable chevalier «n'était-il pas le prêtre armé de la justice et de la foi, comme le prêtre était le chevalier «de la parole et de la prière ?»

L'excellent comte songea tout d'abord à accroître la richesse de la dotation de sa petite abbaye du Conflent. Il semblait prévoir que la Providence en augmenterait bientôt considérablement la population monastique et que celle-ci aurait besoin pour vivre de revenus plus importants. Lors de l'avènement du jeune comte, ce patrimoine comprenait le domaine primitif de Saint-André d'Exalada dont Saint-Germain avait hérité, c'est-à-dire l'église de Saint André de Llar, et, dans le rayon environnant, un immense tènement montagneux d'un maigre rapport s'étendant de Balaguer à Olette et de Talau à Nyer; au loin encore, au couchant de la vallée de Balaguer, l'église de Saint-Pierre dels Forcats avec ses dépendances et ses revenus; plus près, vers le bas Conflent, l'église de Saint-Vincent de Vernet avec l'alleu adjacent de Camplong; sur d'autres points du Conflent et en Cerdagne quelques biens-fonds épars; enfin, autour des murs du monastère, le domaine immédiat de Cuxa, dont le noyau originaire était venu à nos moines par l'abbé Protais et qu'ils avaient sensiblement agrandi par le travail de leurs mains et à la sueur de leur front.³ La chartre de Charles le Chauve leur accordait de droit tout ce qu'ils pouvaient arracher au désert de terres productives, et ils n'avaient certainement pas négligé ce facile moyen de fortune, puisque le travail agricole constituait la loi de leur vie de bénédictin et que le sol qu'ils avaient à exploiter était aux trois quarts en friche.

C'est ce domaine immédiat de Cuxa que Séniofred semble tout d'abord s'être imposé le devoir d'élargir, et ses premières concessions déjà importantes ne furent que le prélude et le gage de toutes les nombreuses et riches dotations dont il se promettait, dans un temps plus ou moins éloigné, de favoriser sa chère abbaye. Mais en homme sage et soumis à son suzerain le roi de France, et en vue de libéralités qui seraient prises en tout ou en partie sur le domaine royal, il veut s'assurer d'abord de son plein droit de se dépouiller, en même temps qu'il fera reconnaître, en faveur de sa chère abbaye, la propriété des biens déjà donnés et qui composent à cette heure son domaine. L'autorité de nos rois, au Xe siècle, était encore reconnue et respectée dans les provinces pyrénéennes. «Ce ne fut que depuis le XIe siècle, probablement à la faveur du renversement de la famille carolingienne, que la dépendance de la Marche d'Espagne à l'égard de la France devint à peu près théorique et nominale, comme la

³ Pour se faire une idée à peu près exacte du domaine immédiat de Cuxa à l'avènement de Séniofred, qu'on se figure deux lignes divergentes partant du pic du Canigou et se dirigeant, l'une vers le nord-est, en suivant d'abord le faite de la chaîne qui va contourner la vallée de Llech, et en déviant ensuite à l'ouest vers Clara et la Serra de Bohère qu'elle parcourt jusqu'à son expiration au-dessus de la vallée de Prades; l'autre prenant la direction verticale au nord pour fléchir peu après vers Fillols, gagner le col de Millères, et par delà des cendres le lit de la rivière de la Bernade jusqu'à la Tet. Qu'on rejoigne ensuite ces deux points extrêmes, le confluent de la Tet et de la Bernade, avec les premières pentes des collines de Bohère, par une troisième ligne passant par Codalet et Prades, - le vaste territoire compris entre ces frontières nous représente - approximativement le roudaire possédé à cette époque par nos moines. (Voir MARCA, Appendix, n° LXIII, col.848)

soumission des États de la catholicité au sceptre impérial.» On comprend dès lors que les évêques et les abbés recourussent alors à ce dernier débris de l'antique souveraineté de Charlemagne, leur seul appui temporel contre les usurpations de la féodalité. Aussi les voit-on continuer au Xe siècle les traditions du siècle précédent, et solliciter avec instance la protection royale du monarque français, concurremment avec la protection pontificale du siège de Rome. Ici ce fut le comte lui-même qui, en vue d'un avenir dont il tenait à conjurer tous les dangers, obtint du roi de France, auquel il envoya en qualité de légat son propre frère Guifred, non seulement la pleine confirmation des possessions existantes et des concessions déjà effectuées, mais encore toute liberté pour lui de gratifier le monastère de Saint-Germain de nouvelles et importantes dotations. Par précepte du 3 des nones d'avril 937, Louis d'Outre-Mer, répondant aux désirs des augustes solliciteurs, autorisa l'excellent comte à s'abandonner désormais à tous les élans de sa générosité, et, dès ce jour, celui-ci multiplia tellement le nombre et l'importance de ses dons que sa charité pour nos moines prit tous les caractères d'un religieux et admirable dépouillement. La vénérable comtesse Ava, tout heureuse des pieuses dispositions de ses fils, ne cessa point d'ailleurs de leur donner l'exemple entraînant de son dévouement à Cuxa, et c'est un touchant tableau que celui de cette mère chrétienne excitant tous les siens dans cette voie du renoncement et de l'aumône jusqu'à des limites qui confinent à l'héroïsme. Sous une telle impulsion, notre monastère acquit de tels développements que son abbé Gondefred crut derechef, en 950, devoir recourir au roi de France pour en obtenir un nouveau diplôme. Peut-être ce second précepte ne fut-il demandé qu'en vue des nouveaux privilèges et de la nouvelle confirmation que notre abbé se proposait d'obtenir du Saint-Siège, à qui le diplôme de Louis IV devait être présenté. Quoi qu'il en soit, Gondefred délégua, cette année même, le moine Suniaire au pape Agapet II qui, dans une longue charte contenant l'énumération complète des biens de l'abbaye, place irrévocablement sous la protection et sous la juridiction immédiate du Saint-Siège le monastère de Saint-Michel de Cuxa, et ordonne qu'à la mort de Gondefred le nouvel abbé soit pris, selon la règle bénédictine, parmi les moines du couvent. Tout donne à croire que Séniofred accompagna le moine Suniaire à Rome, et que c'est dans cette circonstance qu'il accomplit ce pèlerinage dont il semble qu'il a tenu à consigner le grand souvenir dans son admirable testament.

C'est vers cette époque que notre comte, de plus en plus jaloux de remplir vis-à-vis de son cher monastère les devoirs et les attributions d'un prince temporel, et voyant la multitude toujours croissante des vocations affluer dans ses murs, songea à augmenter l'étendue et la commodité des bâtiments de l'abbaye. Ils étaient, en effet, pauvrement logés nos moines de Cuxa, et, dans la petite église bâtie en pierres buttées à côté de leur cloître, le Dieu créateur ne l'était pas moins pauvrement que ses pieux adorateurs. La piété de Séniofred s'émut de cet état de choses. «Touché de douleur en lui-même, raconte un vieil acte du Xe siècle, il se demanda, dans le recueillement de son cœur, quelle œuvre il pourrait entreprendre pour parvenir au royaume céleste; et le divin Esprit venant à l'éclairer, sans intervention ni suggestion aucune de l'homme, il résolut de remplacer la petite église de Saint-Germain par un temple magnifique, à pierre et à chaux, avec une couverture en bois travaillé comme en avaient encore la plupart des églises basilicales du temps. La consécration du sol où devait s'élever la nouvelle église, ou peut-être la bénédiction des premiers travaux ou de la première pierre, eut lieu solennellement le 28 juillet 953, en présence du comte et de ses frères, entourant d'honneur leur pieuse mère et entourés eux-mêmes d'une nombreuse affluence de clercs, de moines et de vassaux. Riculfe, évêque d'Elne, fut le prélat consécrateur. Cette émouvante cérémonie fut l'occasion de la part de tous les membres de la famille comtale de nouvelles largesses, et les assistants rivalisèrent entre eux d'enthousiasme et de générosité. C'est à la suite de toutes ces libéralités

que notre monastère acquit un tel éclat que la reine Girberge, mère du roi Lothaire, le prit sous sa protection, et qu'en 958, ayant fait confirmer par son fils tous les biens du couvent, elle tint à honneur de lui faire elle-même de riches donations.

Il serait trop long de donner le détail de toutes les pieuses concessions qui vinrent enrichir notre abbaye vers le milieu du Xe siècle et d'énumérer toutes les faveurs dont Séniofred et sa vénérable mère comblèrent leur cher monastère. Disons toutefois que la comtesse Ava, sentant venir sa fin, ne voulut rien garder du domaine matrimonial dont elle avait hérité de droit à la mort du comte Miron, et qu'elle donna à Cuxa, avant de mourir, toute la vallée de Balaguer avec tous ses villages et toutes ses dépendances. Jusqu'à son dernier soupir cette veuve chrétienne pria pour l'âme de son époux, se dépouillant à son intention de ses richesses et poussant ses fils dans la voie d'une filiale et pénitente réparation. Ce modèle des épouses et des mères rendit son âme à Dieu l'an 961, non sans donner encore dans son testament à l'abbaye de Saint-Michel une dernière preuve de son inépuisable charité.

Le comte Séniofred allait suivre d'assez près dans la tombe sa vénérable mère; mais, dans l'année qui précéda sa mort, il voulut régler en vue de l'éternité toutes ses affaires du temps et consigna ses dernières volontés dans un testament qui est un des plus beaux monuments que l'histoire puisse offrir à la méditation des princes chrétiens et des grands de ce monde. Il y dispose d'une grosse part de ses richesses en bonnes œuvres, et après avoir répandu ses libéralités sur vingt-trois abbayes ou églises, parmi lesquelles Saint-Michel de Cuxa occupe un rang privilégié, il donne aux pauvres tout l'or et l'argent, tout le blé et le vin, tous les bestiaux et tout le linge qu'il laissera à sa mort. Nous remarquons non sans surprise que le monastère de Cluny se trouve parmi les abbayes qu'il voulut honorer par un don particulier. Évidemment Séniofred caressait le projet de donner à Cuxa un abbé formé à l'école de saint Odon et avait jeté les yeux sur l'éminent abbé de Saint-Pierre de Lézat, dont il implorait déjà sans doute le généreux abandon du comte Roger. Dieu ne voulut pas tromper les espérances de son zélé serviteur, et, l'année suivante (967), quelques mois avant sa mort, le saint comte pouvait chanter son *Nunc dimittis* en donnant à son cher monastère l'illustre Guarin. Sa mission était remplie; tant de vertus, un si grand amour pour l'Église et une aussi admirable charité allèrent recevoir leur éternelle récompense.

En perdant celui qui avait été son restaurateur, son patron et son ami, le monastère de Cuxa n'avait rien à craindre pour l'avenir. Oliba et Miron III, frères de Séniofred, ne cessèrent d'entourer l'abbaye de leur protection, et leur zèle pour Saint Michel ne se démentit jamais. Devenu évêque de Gérone, tout en conservant toutefois le gouvernement du comté de Bésalu et après avoir partagé quelque temps avec son frère celui de Cerdagne, Miron III n'oublia jamais sa chère abbaye du Conflent et lui laissa à sa mort (22 janvier 984) un legs important. L'année suivante (985), Oliba-Cabréta donnait à notre monastère un nouveau gage de sa protection en obtenant en sa faveur du pape Jean XV une nouvelle charte et de grands privilèges, et trois ans après (988), quelques jours peut-être avant sa fuite pour le Mont-Cassin où il allait mourir sous la bure du bénédictin, il dotait Cuxa de sa villa de Baho. Deux de ses fils donneront à leur tour l'exemple du plus héroïque renoncement, l'un, Oliba, en prenant l'habit de saint Benoît dans ce monastère de Cuxa dont il devait devenir un des plus illustres abbés, et le second en fondant le monastère de Saint-Martin du Canigou où il voulut mourir à son tour sur l'humble grabat du moine. – Famille bénie dont les rares vertus et les admirables exemples semblent avoir assis dans la foi cette belle contrée jadis si fière de ses souverains, aujourd'hui, hélas ! si oublieuse de son histoire et jetant si facilement l'insulte sur ces nobles figures du passé dignes de tant de respect et d'hommages.

L'abbé Guarin fut à Cuxa ce qu'il avait été à Lézat. Au spirituel, il fit observer dans toute sa rigueur la règle de saint Benoît. Dans un acte de l'an 1000, l'abbé Guifred, son successeur, et le comte Bernard exaltent sa direction. Au temporel, même capacité supérieure. C'est d'ailleurs la loi commune que, pour les maisons religieuses, la prospérité matérielle est en raison directe de leur régularité. L'abbaye de Cuxa se distinguait par sa ferveur; la ferveur y maintenait l'ordre et le travail, source de richesses; elle en écartait l'oisiveté et la dissipation, causes fatales d'appauvrissement. De plus, la vénération qui s'attache au spectacle de la vertu soutenue d'un monastère appelle toujours la générosité des fidèles, surtout lorsque la vertu de la corporation trouve sa parfaite expression dans le chef. Celui-ci devient alors l'objet d'une sorte de culte de la part du peuple chrétien, et il voit accourir à ses pieds des multitudes jalouses de lui témoigner de toute manière leur respect, leur reconnaissance et leur amour.

L'estime de Hugues, évêque de Toulouse, pour notre saint abbé, devait le suivre à Cuxa. C'est ce qui ressort de la donation faite à notre abbaye, en 972, de l'église de Sainte-Marie de Peyrissas, «où le corps de sainte Gabelle était inhumé». Ce magnifique legs, donné d'abord par l'éminent prélat à un clerc nommé Loup, qui devait successivement s'élever aux dignités d'archidiacre et de primicier de la cathédrale de Saint-Etienne de Toulouse, fut transporté par ce dernier dans le domaine de Cuxa, grâce au bon vouloir de Hugues qui, autant par amitié pour son clerc que par estime pour l'abbé Guarin, leva toutes les clauses du legs qui s'opposait à cette dotation.

Dieu semblait se complaire à répandre sur ce foyer de prière, de pénitence et de travail toutes ses faveurs et toutes ses bénédictions; et pourtant cette abbaye si florissante, qui allait bientôt compter dans son patrimoine trente seigneuries et d'importantes possessions dans plus de deux cents villages, n'avait pas encore un temple digne de la majesté divine. Depuis 953, les murs de la nouvelle basilique s'élevaient sur l'emplacement solennellement consacré sous le règne de Séniofred, et si les travaux avaient peut être été interrompus par quelques circonstances particulières ou par des changements très probablement apportés au projet primitif, ils avaient toujours été repris par nos moines, jaloux de donner au Seigneur un témoignage immortel de leur reconnaissance et de leur amour. L'abbé Guarin semble avoir imprimé pendant les sept premières années de son gouvernement une impulsion décisive à cette grande œuvre, et enfin, après vingt ans d'efforts et d'attente, la vallée de Cuxa, dominée par la masse imposante du superbe monument, fit retentir ses échos des cris d'enthousiasme d'une immense foule accourue pour assister à sa consécration solennelle et définitive. Rien n'avait été épargné pour rendre digne du Tout-Puissant ce temple si ardemment désiré, et rien ne manqua non plus à la pompe de cette solennité sans précédents dans l'histoire du Conflent. Sept évêques consécrateurs répandirent l'eau sainte et appelèrent les bénédictions du ciel sur la nouvelle basilique : Miron, comte de Bésalu et de Cerdagne, et évêque de Gérone; Suniaire, évêque d'Elne; Fraga, évêque d'Ausone; Guissa, évêque d'Urgel; Isolus, successeur de Hugues, évêque de Toulouse; François, évêque de Carcassonne, et Bernard, évêque de Couserans, dont le diocèse touchait presque les terres de Saint-Pierre-de-Lézat et qui avait voué à Guarin, depuis longtemps, la plus fraternelle affection.

Au milieu d'une aussi étonnante prospérité, une seule gloire manquait à notre monastère de Cuxa : cette suprême consécration que Dieu refusait rarement à cette époque à toute famille monastique dont il voulait aux yeux des hommes rehausser la dignité et fortifier l'influence autour d'elle. Certes, durant le siècle qui venait de s'écouler, depuis l'abbé Protais jusqu'au jour où Guarin conduisit dans ses murs le

doge de Venise et le futur patriarche des Camaldules, bien des âmes saintes avaient pris leur vol de ce séjour du travail, du jeûne et de la prière, dans le séjour de la béatitude céleste; mais ces saints obscurs, inconnus, Dieu les avait cachés dans le secret de sa Face, et leur renommée n'avait pas franchi les murs du cloître ou les limites étroites de la vallée. Cuxa allait enfin hériter de cette gloire, de cet éclat, de cette universelle splendeur dont tant de grands saints faisaient resplendir au loin, à cette époque, tant de solitudes bénies, devenues semblables à des phares jetés par la Providence sur l'océan des choses humaines pour rappeler sans cesse à l'humanité le chemin de la vérité et du salut. Heureux temps où Dieu faisait surgir partout de nouveaux protecteurs dont l'impérissable souvenir fortifiera plus tard, dans chaque contrée jalouse de la gloire de ses saints, «cette suprématie du spiritualisme dans la marche de la race humaine, qui élève le culte de la beauté morale au-dessus de la domination exclusive des intérêts et des penchants matériels !»

L'histoire de notre Conflent allait s'enrichir de sa plus belle page; car la plus belle page de l'histoire d'un pays sera toujours, aux yeux de tout juge impartial, cette page immortelle qui, en trouvant sa place dans les glorieuses annales de l'Église universelle, marquera pour cette contrée la grande époque de sa surélévation au-dessus du niveau moral de son siècle; c'était, à cette époque, cette page glorieuse qui nous montrait les saints, sous l'humble bure de saint Benoît, prenant possession d'une province pour y défendre, augmenter et transmettre aux descendants, par leurs bienfaits et le souvenir de leurs victoires, l'héritage de vertu et de vérité des ancêtres.

Sur le chemin de la vallée de Cuxa, le long du torrent qui en sillonne les détours, à l'ombre des grands arbres qui en ombragent les rives, voici venir, non plus seulement, comme ailleurs, une de ces âmes admirables, bien suffisante pourtant à la gloire et au salut de tout un peuple, mais tout un groupe d'âmes prédestinées sur lesquelles se penche avec amour une multitude d'esprits célestes.

CHAPITRE 13

A travers les ombrages que n'ont point encore fait pâlir les premiers souffles de l'automne, la noble et sainte caravane remonte lentement le torrent qui sillonne la longue et sinueuse vallée de Cuxa. Son passage à Prades n'a pu passer inaperçu, et les habitants de Codalet, dont le bourg ferme l'entrée de l'étroit défilé et en défend les approches, accourent en toute hâte, se pressent autour de leur abbé vénéré et lui témoignent à l'envi leur respect et leur filiale tendresse.

– Certes, le retour de Guarin était pour eux un motif suffisant d'allégresse; mais à la vue de l'insigne relique qu'il leur apporte de Rome, cette joie se change bientôt en un religieux enthousiasme. L'arrivée d'un «corps saint», en ces temps de foi simple et ardente, n'était pas un événement ordinaire. Les peuples, jaloux de semblables trésors, en considéraient la venue comme une providentielle et inestimable faveur. A leurs yeux, c'était un nouveau protecteur que leur accordait la bonté divine, un tout puissant et céleste envoyé qui allait étendre sur leurs familles et sur leurs biens sa main bénissante et paternelle; c'était enfin le saint lui-même prenant à jamais possession de la contrée. Aussi chacun veut savoir de Guarin quel est le héros de la foi, le glorieux habitant du ciel qui vient régner sur le Conflent. – «C'est un martyr, répond Guarin, et il s'appelle Valentin.» Ce nom mille fois béni vole aussitôt de bouche en bouche; on se prosterne sur le chemin, on acclame le bienheureux : «Saint Valentin, soyez le bienvenu ! Saint Valentin, bénissez votre peuple !»

La foule regarde ensuite avec surprise ce groupe d'étrangers, moines et seigneurs, dont l'aspect excite sa curiosité. Elle interroge les domestiques et les conducteurs des montures; elle écoute avidement leurs émouvantes révélations : «Ce

seigneur de haute taille et au riche costume, c'est un prince. Il régnait hier encore sur un peuple dont il était adoré. Il a tout quitté, trône, famille, fortune, pour venir vivre et mourir à Cuxa dans la pénitence et la pauvreté !» Saisis de respect et d'admiration, tous les yeux se portent sur Orséolo, et chacun contemple avec une indicible émotion le recueillement et l'ineffable douceur de ses traits.

Sur l'ordre de l'abbé, un messager est allé porter la bonne nouvelle aux moines du monastère et leur recommander de se réunir en toute hâte pour venir processionnellement au-devant du martyr. Guarin veut une entrée solennelle pour un tel hôte. Aussitôt un mouvement inaccoutumé agite la paisible et silencieuse demeure du travail et de la prière. Une joie immense remplit tous les cœurs, les cloches s'ébranlent, et les moines, convoqués en un instant, s'emploient avec toute l'activité de leur zèle à l'organisation improvisée d'une aussi légitime manifestation.

Cependant Pierre Orséolo ne saurait douter qu'il touche à cette retraite bénie où il lui sera enfin permis de vivre dans la parfaite appartenance de son Dieu, et son âme déborde de joie et de reconnaissance. Elle va enfin s'accomplir sa séparation d'avec le siècle ! Il la respire enfin cette atmosphère de liberté où il va pouvoir sans obstacles s'épanouir dans le Seigneur comme dans son centre ! Il l'a enfin quitté ce pauvre monde qu'un auteur ascétique appelle si bien «le multiple, le divisé, l'éparpillé, l'agité, le passager, le méprisable, tout ce que le temps mesure, hache ou dissipe, la vie humaine mise en poussière et tournant dans un tourbillon; le pays des asservis, des affairés, de tous les partagés.» Il va prendre séjour au fond du désert, loin de la boue et du bruit, dans le silence, sur la montagne, près du ciel.

Mais en même temps que tout son être chante l'hymne de la délivrance, le saint doge se sent envahi par un sentiment irrésistible de confusion et d'humilité ! L'homme nouveau va se manifester par un acte étrange, incompréhensible aux yeux du monde et dont le caractère excessif blesse et confond notre délicatesse moderne, inspirée par cette froide correction qui nous défend bien souvent de nous abandonner aux mouvements spontanés et violents de la grâce. Une soif ardente d'abaissement et d'abjection, un indicible besoin de mortification et d'anéantissement tourmentent et pénètrent l'âme d'Orséolo.

Chevauchant à côté de l'abbé Guarin, il se penche vers lui, et d'une voix émue : «Mon cœur, lui dit-il, est saisi d'une soudaine allégresse. Ne touchons-nous pas au terme de notre voyage et au lieu de notre retraite ?»

– «Pourquoi cette question, Monseigneur ?»

– «Parce qu'il n'est pas convenable pour moi, reprend le doge, d'entrer ainsi à cheval et avec une fière attitude dans ce séjour consacré au Prince de la milice angélique. C'est le front courbé vers la terre que je dois m'avancer vers lui, comme il convient à un pécheur accablé sous le poids de ses fautes. Je suis comme l'esclave et le serviteur infidèle qui arrive en présence de son maître pour lui payer l'hommage obligé de sa servitude. C'est revêtu des vêtements d'un humble repentir et le front dans la poussière que je dois lui demander pardon de toutes mes infidélités passées.»

Et tout en disant ces paroles, Orséolo levait le pied de l'étrier, se jetait à bas de son cheval, arrachait vivement ses éperons et déliait les attaches qui retenaient sa chaussure; puis, les pieds et les jambes nus, tombant sur ses genoux et sur ses mains, on le vit suivre le cortège comme à tâtons, sans rien voir de ce qui se passait autour de lui, *velut quadrupes*, disent nos biographes, débutant dans la vie monastique par un de ces exemples de pénitence et d'humilité dont souriraient aujourd'hui bien des lèvres mondaines, mais qui ravissaient d'admiration, à cette époque de foi, les religieux et les fidèles témoins de ces scènes inoubliables.

Le spectacle d'un si héroïque abaissement dura longtemps. L'abbé Guarin ralentissait, en effet, la marche du cortège. Tenant dans ses mains le chef de saint

Valentin, il fit halte à un mille environ de l'abbaye pour y attendre ses moines, voulant peut-être prolonger le plus longtemps possible, aux yeux de ses fils bien aimés, l'émouvant et salubre exemple d'un grand de la terre se ravalant au rang d'une vile bête de somme pour l'amour de Jésus Christ. Enfin, débouchant du chemin qui longeait les sinuosités capricieuses du torrent, nos bons religieux apparurent, rangés en longues files, croix en tête, cierges et flambeaux à la main, balançant les encensoirs fumants et remplissant le vallon de leurs hymnes et de leurs cantiques. – Quel tableau plus digne de tenter le génie d'un artiste chrétien que tout ce peuple monastique allant à la rencontre de son abbé dont les bras lèvent vers le ciel le trésor insigne qu'il leur apporte de la ville éternelle ? Quel groupe plus saisissant que ce groupe central sur lequel convergent tous les regards, tous les cœurs de ces moines et de cette foule ! Comme acolytes de l'illustre et vénérable Guarin, d'un côté, Romuald, le futur patriarche des Camaldules; de l'autre, le rigide Marin, qui versera un jour son sang pour la foi; derrière eux, deux gentils hommes conduisant avec le plus profond recueillement et les signes du plus humble respect leur prince bien-aimé dont le grand corps rampe dans la poussière du chemin. Puis le peuple muet, attentif et versant de douces larmes à ce spectacle à la fois si austère et si suave, si simple et si grand.

Il faut connaître, il faut surtout être capable d'apprécier l'esprit de famille qui règne dans un monastère bénédictin pour se rendre compte de la joie de nos religieux au retour de leur abbé vénéré, leur apportant de Rome, après une longue absence, toutes les bénédictions de Benoît VII, avec l'éclatant témoignage de sa généreuse et particulière affection. Avec quel empressement, avec quelle charité n'accueillirent-ils pas aussi ces nouveaux frères venus de si loin, parmi lesquels ils discernèrent bien vite deux maîtres dans la vie ascétique et trois âmes déjà prêtes à s'élancer vers les plus hauts sommets de la perfection ! Pierre Orséolo sur tout devait, semble-t-il, attirer l'attention et les respects émus de la communauté. Dans un but d'édification bien facilement atteint, l'abbé Guarin se plut sans doute, en racontant à ses chers moines la vie du saint doge, à faire ressortir la gloire de la veille, la grandeur du sacrifice et l'exemplaire humilité du lendemain.

Introduit aussitôt dans la cellule du novice, Orséolo avait enfin abordé au rivage hospitalier qu'il avait tant désiré. Comme le naufragé de la haute mer auquel il s'était comparé dans son mémorable entretien à Venise avec Guarin, il avait su tout quitter, et se considérant désormais comme à l'abri des tempêtes mortelles, il savourait, en rendant grâce à Dieu, les délices de la prière, du silence et de la paix. Confondu parmi les autres aspirants à la vie religieuse, groupe admirable où l'enfant du peuple venait au Moyen-âge s'unir par les liens de la plus étroite charité aux fils des plus nobles races, l'illustre descendant des Orso Participace embrassa avec ardeur toutes les austérités prescrites par la règle bénédictine, toujours prompt à exécuter les plus pénibles prescriptions de la discipline monastique, toujours attentif à écouter tous les commandements de ce divin institut.

Rien ne peut faire supposer que l'habit monastique ait été exceptionnellement donné à Orséolo, contrairement à l'usage rigoureusement recommandé dans le concile d'Aix-la-Chapelle de 817, avant l'expiration de l'année de noviciat. L'assertion contraire des Camaldules ne repose sur aucun fondement et a contre elle le texte formel des biographes de Cuxa et de Ripoll. Bien que ces biographes passent rapidement sur cette première année d'Orséolo à Cuxa, le peu qu'ils en disent résume parfaitement cette période d'épreuve, de préparation et d'endurcissement à la vie bénédictine, et, quelles que fussent les admirables dispositions de l'ancien doge, il faut croire qu'un tel changement d'existence, après cinquante ans passés dans le siècle, exige toujours quelques efforts. Pourquoi Dieu aurait-il aplani pour son

serviteur, en quelques jours et comme par miracle, ces premiers obstacles qu'on peut bien appeler ici de surface, mais qu'on doit toujours traverser pour acquérir les habitudes monastiques ?

Certes, on est en droit de dire que Pierre Orséolo s'élança dès le premier jour comme un géant à travers la route qu'il avait à parcourir. Toutefois, avant de l'engager dans les grandes luttes auxquelles il soumet le plus souvent les âmes prédestinées dont il veut asseoir l'immortelle renommée parmi les hommes pour la gloire de son Église, Dieu semble n'avoir eu pour son généreux serviteur, pendant cette période de formation, que des sourires, des encouragements et des consolations. Tous les secours, tous les enseignements, toutes les affections s'unissent et se confondent pour fortifier et réjouir son cœur, dans cette quiétude délicieuse du cloître qui est généralement le prélude d'une vraie vocation religieuse. L'abbé Guarin pouvait-il ne pas couvrir ce fils bien aimé d'une toute spéciale dilection ? D'autre part, l'ancien doge n'avait-il pas toujours auprès de lui, comme à Venise, ses amis les plus chers, et pour confidents cet austère Marin et surtout Romuald dont la sainteté allait bientôt s'accuser aux yeux de tous avec tant d'éclat ?

Nos solitaires de Murano voulurent, en effet, se retremper eux aussi dans la vie cénobitique, avant de revenir à la vie érémitique à laquelle ils se sentaient toujours appelés. Guarin dut sans doute influencer par ses sages conseils dans cette résolution. Romuald et Marin se soumirent, en conséquence, à la direction de l'illustre fils d'Adasius, dans ce cloître de Cuxa où la réforme de Cluny faisait fleurir toutes les vertus et qui ressemblait si peu à ce monastère de Classe dont Romuald n'avait pu supporter la décadence. Il n'est donc pas douteux et c'est là sa plus grande gloire que l'illustre Guarin a été le maître de saint Romuald, et qu'il fut appelé par la Providence à combler chez lui les lacunes qu'avaient laissé subsister son séjour dans l'abbaye de Ravenne et la direction évidemment insuffisante de Marin. Le séjour de nos solitaires de Venise dans la communauté de Cuxa pendant un an au moins, avant de se retirer dans la solitude de la forêt, se trouve affirmé par Pierre Damien et ne saurait être contesté malgré le silence, les réserves et certaines affirmations gratuites des écrivains camaldules.

Enfin le jour arriva où Pierre Orséolo, accompagné de Jean Gradénigo et de Jean Morosini, furent conduits du noviciat dans l'église du monastère et reçurent solennellement des mains de l'abbé Guarin, avec une angélique humilité et une joie indicible, le saint habit monastique. En revêtant la bure grossière du moine, l'ancien doge se souvint-il du jour où ses épaules avaient été chargées du manteau ducal ? Si ce souvenir vint traverser un instant son esprit, combien il rendit grâce à Dieu d'avoir permis un tel échange, et combien lui parut plus riche et plus belle cette livrée de saint Benoît sous laquelle il allait consommer une destinée bien autrement enviable que celle des souverains et des princes de la terre ! La communauté de Saint-Michel de Cuxa se montra toute fière de ce frère nouveau dont l'ineffable douceur, la suave aménité et la séduisante vertu attiraient tous les regards et captivaient tous les cœurs. Quand on le voyait passer le long des cloîtres, le front joyeux, avec sa démarche pleine à la fois de modestie et de dignité, il apparaissait à tous, disent nos biographes, comme un miroir de justice.

Mais si ce jour de vêtue fut pour notre saint un jour d'incomparable bonheur, il fut aussi un jour de tristesse et de séparation. Déjà familiarisés avec la vie érémitique, a assez fermes pour se passer de l'assistance d'autrui, assez aguerris pour soutenir les combats singuliers du désert, Romuald et Marin retournèrent au désert. Après une année de milice sous la règle commune et sous la direction de Guarin, ils obtinrent de se retirer dans la forêt et y construisirent, non loin du monastère, deux pauvres huttes peu distantes l'une de l'autre, couvertes de chaume ou de branchages. C'est là

que la sainteté de Romuald devait fleurir avec une extraordinaire abondance et que les ruisseaux de grâces dont Dieu avait abreuvé jusqu'ici l'âme du futur patriarche allaient se convertir, au milieu des plus terribles épreuves, en de grands fleuves d'une admirable fécondité.

Orséolo, attiré lui-même vers la vie contemplative de l'anachorète, dut voir s'éloigner avec douleur ces deux amis auxquels l'attachaient tant de souvenirs et une si parfaite communauté d'ambitions spirituelles. L'espoir d'aller un jour les rejoindre adoucit sans doute ses regrets, et considérant, sous la parfaite direction de son abbé, que la vie cénobitique était la préparation indispensable à la vie du désert, l'ancien doge n'en embrassa qu'avec plus de zèle tous les devoirs et toutes les austérités.

CHAPITRE 14

La vie monastique d'Orséolo, jusqu'au jour où il lui sera permis d'aller rejoindre dans la forêt de Cuxa ses chers solitaires de Murano, ne sera plus qu'une initiation ou préparation à la discipline érémitique, c'est-à-dire à la vie parfaite. Comme nous l'apprend Pierre Damien, le patriarche saint Benoît, jugeant dans sa profonde expérience des choses spirituelles qu'il faut toujours viser par delà le but qu'on se propose d'atteindre, dirige et gouverne ses religieux dans la règle du monastère comme s'ils étaient destinés à la vie du désert. S'il les tient dans la vie commune, c'est pour leur inspirer un amour toujours croissant pour la solitude; enfin, si le monastère est le champ de bataille, le désert est le théâtre final de la victoire.

Dans son ascension rapide vers de nouveaux degrés de sainteté, Orséolo embrasse avec avidité les plus rigoureux exercices d'humilité et de pénitence. Selon le précepte de l'apôtre, il veut mourir chaque jour. Il soumet son corps à toutes les austérités : ses membres saignent sous les disciplines et les cilices; il prolonge ses veilles; il s'astreint au plus rigoureux silence; il s'applique à purger ses sens de toutes ces imperfections qui, même dans l'ordre de la piété, viennent se mêler aux jouissances sensibles. Il s'offre de lui-même à toute purification préalable qui pourra détruire en lui les obstacles à l'action divine; il se précipite dans toute voie où la mortification a jeté des cailloux et fait pousser des épines; il recherche tout moyen, toute occasion de soumettre la chair à l'esprit, terrifiant ses instincts naturels, ses délicatesses natives, ses besoins et ses habitudes contractés pendant cinquante ans dans la vie du siècle, par l'héroïsme de ses renoncements et de ses abaissements volontaires.

Prosterné aux pieds de l'abbé Guarin, il lui demande de lui imposer un service qui exerce sa vertu d'obéissance dans un travail matériel exigeant une grande activité. N'était-ce pas le genre de service qui pouvait le plus contrarier ses goûts et le rabaisser à ses propres yeux et aux yeux de ses frères ? N'était-ce pas le plus sûr acheminement vers cette vie contemplative à laquelle on ne naît qu'à la condition d'avoir brisé toute attache avec la nature ? Ce sacrifice ne lui suffit point. Craignant toujours que le vieil homme n'excite en lui quelque sentiment de révolte contre cette obéissance passive qui est le plus beau fleuron de la couronne monastique, celui qui avait commandé sur un trône veut dompter cette vaine gloire en se faisant le dernier des serviteurs de ses frères, le domestique chargé des plus vils offices. Le descendant des Orso sollicite les exercices les plus humbles, les emplois les plus abjects, et supplie l'abbé Guarin de lui imposer les plus répugnantes besognes. Il veut laver de ses propres mains les vases les plus dégoûtants, nettoyer les réduits les plus infects, entretenir les feuilles des champs et les linges nécessités par la propreté, transporter les immondices dans la fosse du fumier. La communauté de Cuxa contemple le prince embrassant avec joie et avec la plus rigoureuse exactitude tous les devoirs d'une aussi

basse fonction et domptant sa nature délicate par le sacrifice des répugnances les plus instinctives. – Cette soif d'obéissance, ce besoin d'anéantissement devant Dieu et devant les hommes le pousse encore à se mettre sous les ordres de tous les moines occupant dans l'abbaye les emplois les plus inférieurs. A cet effet, il obtient d'employer le temps qui lui reste à servir à l'office, à se rendre utile aux travaux du jardinage, à balayer le cloître et le dortoir, soumettant sa volonté au dernier des religieux, selon la règle de saint Benoît qui veut que les frères s'obéissent les uns les autres.

Toute cette activité ne suffisait pas à Orséolo, et son admirable charité, toujours avide de se dépenser, ne pouvait être distraite par tous ces exercices d'humilité et de pénitence. Dans un temps où les monastères étaient comme les hôtelleries des voyageurs, des pèlerins et des mendiants, le fondateur de l'hôpital de Saint-Marc pouvait-il ne pas se sentir attiré vers les pauvres et pieux visiteurs de l'abbaye ? De son côté, l'abbé Guarin ne devait-il pas se trouver heureux de lui faciliter la pratique de ces œuvres de miséricorde dans lesquelles l'ancien doge excellait et qui étaient d'une singulière édification pour tous les hôtes de Saint-Michel ? Aussi nos biographes nous représentent-ils notre saint lavant les pieds aux pèlerins, donnant ses soins aux malades et obtenant de ses supérieurs la faveur de distribuer aux pauvres mendiants le pain dont il se prive lui-même.

D'autre part, ce don d'apaisement dont la Providence l'avait si richement pourvu dès son enfance se manifestait dans le cloître avec le même caractère d'irrésistible puissance que dans le monde. Nos anonymes de Cuxa et de Ripoll n'oublient pas, en effet, d'attester, avec un choix d'expressions fort remarquables, le zèle pieux qu'il apportait à pacifier les esprits et à adoucir les aigreurs ou emportements qu'il pouvait remarquer chez certains de ses frères. Ils nous le montrent alors empruntant à l'humilité et à la douceur de son divin modèle les plus touchantes paroles, les plus suaves enseignements et, comme un médecin prudent et discret, guérissant les plus secrètes blessures au moyen de liniments spirituels appropriés et toujours efficaces.

L'aimable sérénité de son caractère, son admirable modestie et l'expression de pur contentement qui éclairait son visage suffisaient d'ailleurs à verser dans les âmes cette paix qu'on respire toujours auprès de ceux que Dieu remplit. Attirés de plus en plus par tant de bonne grâce, séduits et ravis par tant de charité, tous les habitués de Cuxa, tous les habitants de la contrée se sentaient poussés vers ce grand moine dont chacun redisait l'histoire dans les entretiens du foyer; chacun admirait et vénérail cet hôte illustre devenu bientôt un compatriote et un ami, ou plutôt un père plein de miséricorde et de bons conseils, la providence des pauvres et la consolation de tous les malheureux. – La sainteté n'apparaît-elle pas toujours aux yeux du chrétien comme revêtue de tous les caractères de la plus idéale paternité. Où qu'on la trouve, un cri part : «Mon Père !» Un autre cri répond : «Mon Fils !»

Le comte Oliba pouvait-il rester indifférent à tant de vertus, et ne pas subir l'influence de ce moine qui ajoutait à la noblesse de son origine et à sa qualité d'ancien souverain le prestige de son héroïsme religieux ? On ne saurait douter, comme on le verra plus tard, de la sincère et confiante amitié qui unit l'ancien doge et le comte de Cerdagne. L'exemple et la haute vertu de son vénérable frère Miron, évêque de Gérone, qui gardait sous la mitre la couronne de Bésalu, ne pouvaient qu'entretenir et fortifier dans Oliba-Cabrèta ses sentiments personnels de dévouement pour Cuxa, et multiplier ses relations avec l'abbé Guarin et les hôtes illustres du monastère. La mort de Miron (984) ne changea rien à ces dispositions qu'une tradition de famille avait si profondément assises dans l'âme du comte.

Il semble convenable de jeter ici un regard rapide sur le jugement sévère et bien contestable que Pierre Damien porte sur ce prince dans sa Vie de saint Romuald. Il ne ressort, en effet, d'aucun document de l'époque que notre comte se soit laissé déchoir d'une situation digne du respect et de l'obéissance de ses sujets, et que sa conduite ait eu de ces écarts contre lesquels proteste la conscience publique, et qui nous auraient été certainement transmis par la chronique. Aussi l'historien ne doit-il accepter, ce semble, qu'avec une grande réserve le récit de Pierre Damien qui fait de ce prince un grand coupable converti par saint Romuald et ne pouvant obtenir le pardon de Dieu que par la pénitence du cloître et son entrée au Mont-Cassin. Le saint biographe ne s'est-il pas laissé circonvenir par une appréciation imprudente ou une supposition hasardée qui avait cours de son temps parmi les admirateurs de Romuald, et qui avait été accueillie avec d'autant plus d'empressement qu'elle rehaussait sa gloire ? Rien ne s'oppose, en effet, sur tout ce qu'on sait des gestes d'Oliba, à faire de lui un personnage aux sentiments élevés, se décidant, pour arriver plus sûrement au salut, à embrasser la vie monastique vers laquelle le poussaient Romuald et Orséolo en vue de la gloire de Dieu et de l'édification de ses sujets. L'époux de la pieuse Ermengarde avait pu tomber dans des fautes dont sa conscience s'était alarmée; mais il est impossible, sur tout ce qu'on en sait jusqu'ici, de faire de lui «ce prince chargé d'iniquités et inspirant la terreur,» dont nous parle Pierre Damien. Si nous admettions l'étrange raison qu'un chroniqueur catalan nous donne du surnom populaire de *Cabreta* (petite chèvre) donné au comte par ses sujets, Oliba pouvait avoir pour défaut une certaine violence de caractère. D'après ce chroniqueur, dépourvu d'ailleurs d'autorité, ce surnom lui serait venu des trépignements, assez semblables à ceux des chèvres dans leurs ébats, auxquels se livrait le comte dans ses moments de vivacité ou d'emportement. On peut dire toutefois que la vie d'Oliba Cabreta nous offre une circonstance où il nous apparaît s'abandonnant à toute la violence d'une coupable ambition. Il voulut, en effet, en 981, agrandir ses États de tout le Razès. Vaincu par le comte de Carcassonne, Roger Ier, dans une bataille sanglante où la victoire fut disputée avec le plus grand acharnement, nous le voyons néanmoins conclure un traité de paix avec son vainqueur qui lui céda le Capcir. Tout ce sang versé dans une attaque aussi injuste ne fut-il pas le grand remords de sa vie, la grande faute pour laquelle Orséolo et Romuald ne cessèrent de l'exhorter à la pénitence ? – Quoi qu'il en soit, il est certain qu'un lien bien étroit rapprocha le comte de Cerdagne de l'ancien doge, et que cette sainte amitié contribua puissamment à faire d'Oliba le prince-moine expirant au Mont-Cassin, trois ans après la mort de son ami, dans les austérités du cloître.

C'est au milieu de tous ces exercices de charité, de travail et de pénitence qu'Orséolo passa cette année de profession qui devait aboutir à son agrégation à la cléricature. Bien que son admirable humilité lui fit repousser toute idée de monter jusqu'au sacerdoce, notre saint, qui n'aspirait uniquement qu'à la vie cachée de l'anachorète, ne fut pas seulement *frater laïcus*, il fut *clericus*. La nature et la forme de la couronne ou tonsure telle qu'on la voit dans les nombreux portraits de notre saint, et notamment dans l'antique mosaïque du baptistère de Saint-Marc, ne laisse aucun doute à cet égard. D'ailleurs, le soin et la garde de l'église du monastère qui allaient lui être confiés constituaient une charge qui ne pouvait être remplie que par un clerc et qui n'était jamais donnée à un simple frère laïque.

Humblement prosterné aux pieds de l'illustre et vénérable Guarin, ainsi que ses compagnons Gradénigo et Morosini, Pierre Orséolo sentit ses cheveux tomber une seconde fois depuis sa fuite de Venise et l'alerte de Saint-Hilaire; mais c'était pour toujours que Dieu ceignait sa tête de cette glorieuse couronne du bénédictin qui devait bientôt étinceler sous la brillante auréole des saints. Orséolo avait vaincu tous

les obstacles, toutes les délicatesses naturelles de sa race; il avait soumis sa volonté à toutes les exigences de la plus passive obéissance et brisé toute attache avec le vieil homme. Rompu à toutes les pratiques, à tous les assauts de l'homme nouveau contre l'amour-propre et tous les entraînements de la nature, il n'était déjà plus que le captif de Dieu, respirant à jamais cette liberté du ciel qui nous fixe irrévocablement dans la voie de la perfection et qui creuse entre nous et le péché un abîme infranchissable. Deux ans avaient suffi pour faire de lui un parfait religieux, l'orgueil du monastère et l'exemple de ses frères, témoins attentifs et imitateurs de ses vertus. Mais l'échelle mystérieuse qu'il gravissait a bien des échelons, et Orséolo devait monter encore, monter toujours et pénétrer de plus en plus, de degré en degré, de clarté en clarté, dans la gloire de Dieu.

Avant de l'envoyer dans la solitude de la forêt où notre saint brûlait d'aller rejoindre ses chers solitaires de Venise, une attention toute particulière de la Providence lui donna la solitude dans la maison du Seigneur, au pied du tabernacle, comme pour permettre à son âme de s'y consumer nuit et jour avec la lampe du sanctuaire. La lourde charge de sacristain et de gardien de l'église du monastère était devenue vacante, et cet emploi était très peu envié. Il impliquait, en effet, une très grande responsabilité, et les nombreux devoirs qu'il imposait rendaient celui qui remplissait ces délicates fonctions susceptible de fautes ou d'oublis involontaires, très fâcheux pour la discipline et l'exacte observance de la règle. Chargé du soin de la sacristie et de la préparation de tout ce qui était nécessaire aux cérémonies religieuses, le sacristain et *custos* balayait l'église et le chœur, nettoyait les autels et tous les objets du culte, entretenait les lampes, allumait les cierges, tenait en ordre les vêtements sacerdotaux et tous les linges nécessaires au saint sacrifice. Mais il avait aussi la charge de sonner l'œuvre de Dieu, tant de nuit que de jour, en appelant la communauté à tous les exercices qui se faisaient dans l'oratoire. Il ne pouvait donc quitter l'église que pendant de rares instants, et il résulte clairement du récit de nos Anonymes de Cuxa et de Rippol que le sacristain de l'abbaye passait toute la nuit dans le lieu saint, ne prenant que de courts moments de sommeil, assis dans sa stalle ou couché sur les dalles du sanctuaire ou prosterné devant le tabernacle, toujours attentif à ne pas laisser passer l'heure où il devait appeler ses frères au chœur. Aucune charge évidemment n'exigeait un zèle plus grand, une exactitude plus rigoureuse, un dépouillement plus complet de sa volonté propre, une mortification plus éprouvée. Aussi saint Benoît recommande-t-il dans sa règle de ne la confier qu'à un frère tellement soigneux et diligent que tout se fasse aux heures recommandées, selon les saisons; il semble même désirer, tant elle lui paraissait importante, que cette charge d'appeler la communauté à l'œuvre de Dieu fût séparée de celle de sacristain et remplie par l'abbé du monastère lui-même.

Orséolo la demanda avec instances à l'abbé Guarin, qui fut très heureux sans doute de la lui confier. L'oratoire devient sa demeure, la maison du Seigneur devient sa maison. Une soif insatiable de méditation et de prière lui fait trouver bien courtes ces longues heures de solitude et de veille. Après toute une année passée dans la vie active et dans les travaux manuels de toutes sortes, il savoure le silence du sanctuaire et obtient chaque jour des grâces plus précieuses et plus abondantes. Il remplit avec la plus rigoureuse exactitude les multiples fonctions de sa charge, et, en attendant ce laus perennis de la glorieuse liturgie du Ciel, il ne cesse de louer le Seigneur en récitant le psautier tout entier en son particulier, avant d'appeler les religieux au chœur pour l'office des matines.

Elles étaient douces ces longues nuits de prière et d'adoration devant le tabernacle. Les joues humides de larmes, murmurant d'ardentes oraisons entrecoupées de soupirs, on l'eût pris alors, nous disent ses biographes, pour un

séraphin dont le cœur, comme un souffle d'amour, s'envolait vers le trône de Dieu. Le divin Maître se manifestait de plus en plus visiblement à son serviteur. Jaloux de stimuler au plus haut degré sa faim et sa soif de la justice, d'aiguiser encore son désir de lui appartenir tout entier et de dégager plus parfaitement son âme de toutes les amorces extérieures de la vie personnelle, il commença alors de le favoriser de ces premiers actes de la contemplation dont la conséquence, par le souvenir de ce que l'on a vu de la Majesté divine et par le sentiment toujours plus profond de notre misère, pousse les saints vers un anéantissement complet d'eux-mêmes devant Dieu et aux regards de toute créature. C'est ainsi que l'Anonyme de Cuxa nous montre Orséolo ravi par des visions angéliques et se laissant emporter, dans ses embrasements de charité, jusqu'aux hauteurs de l'adoration extatique.

Mais à des grâces si élevées, Dieu, pour ajouter aux mérites de son serviteur et épurer encore sa vertu, va en ajouter d'autres d'un caractère bien différent. Comme pour Job, comme pour la plupart de ceux qu'il destine à être la gloire de son Église, il va permettre à l'enfer de redoubler ses efforts contre cette âme angélique, et en procurant ainsi à notre saint l'occasion de gagner de nouvelles victoires, il va l'asseoir à jamais parmi les triomphateurs de l'ange des ténèbres acharné contre lui.

CHAPITRE 15

Dès le premier jour de son entrée à Cuxa, Pierre Orséolo avait concentré tous ses efforts à se fortifier contre toutes les épreuves qui, sous la forme du plaisir, embrassent tout ce qui flatte et réjouit l'appétit sensuel, et, sous la forme de la douleur, tout ce qui le torture et le sacrifie. Il savait déjà depuis longtemps que celui qui veut se consacrer au service de Dieu ne doit pas seulement vivre dans la crainte du Seigneur et l'amour de la justice, mais qu'il doit surtout préparer son âme à la tentation, et que l'avancement dans la perfection et la sainteté ne s'acquiert pas sans des luttes terribles où le malin tentateur épuise toutes ses perfidies et tous ses prestiges pour amollir, séduire ou désespérer l'âme vouée aux saints exercices de la prière et de la pénitence. L'esprit des ténèbres pouvait-il manquer d'entreprendre et de machiner contre Orséolo, en prévision du bien qui résulterait pour les âmes d'un si grand exemple de renoncement et de mortification, toutes les attaques, tous les pièges que sa haine contre Dieu ne cesse de lui suggérer ?

Cette bête immonde, contre laquelle le chrétien n'a à garder aucune réserve, aucune mesure de détestation et de mépris, chercha d'abord, semble-t-il, à réveiller dans notre saint une concupiscence déjà si héroïquement châtiée dans l'état de mariage par le vœu de continence. Le démon de la chair est le plus souvent le premier démon qui tente les saints, et c'est contre lui qu'ils remportent leur première victoire. L'esprit de fornication se présenta donc à Orséolo sous les traits d'une femme impudique. L'âme chaste de notre saint était bien incapable d'une défaillance ou d'un entraînement de cette nature, après tous les combats où elle s'était volontairement aguerrie dans le monde. Usant sans se troubler de la pratique établie dès l'origine de l'Église pour commander aux esprits immondes, Orséolo fit humblement le signe de la croix en invoquant le nom de Jésus. L'inférieure apparition se dissipa aussitôt, et le diable, comme il le fait souvent en pareil cas, traduisit sa colère et sa confusion par un bruyant tumulte.

Dès lors, l'esprit du mal semble faire converger tous ses efforts à rendre impossible à notre saint l'exercice des fonctions importantes dont il a la charge, tantôt en le molestant par la violence, tantôt en cherchant à égarer la droiture et la simplicité de sa bonne conscience au moyen de mille embûches. Il voudrait, par tous les obstacles qu'il oppose à sa bonne volonté, jeter son âme dans le découragement

et le désespoir. Toujours repoussé dans ses assauts, honteusement déçu dans ses tentatives, il se donnera du moins la joie sauvage de tourmenter l'admirable serviteur de Dieu; car l'esprit du mal se console en partie de ses défaites par la haineuse satisfaction que lui procure la vue des souffrances qu'il suscite chez ses glorieuses victimes. – Vaincu par une longue veille de méditation et de prière, Orséolo venait-il de fermer les yeux dans un sommeil réparateur, l'ennemi de tout bien, pour augmenter sa fatigue et affaiblir sa résistance, le secouait aussitôt avec fureur et ébranlait son pauvre corps par de violentes secousses. Puis, après l'avoir ainsi réduit à la plus extrême lassitude, prenant la voix caressante d'un ange de Dieu : «Dors maintenant, lui disait-il, et repose en paix. Je veille pour toi; au premier chant du coq je dissiperai ton sommeil et tu appelleras tes frères au chœur, à l'heure des Matines, avec ton zèle accoutumé.» Mais le saint moine ne tombait pas dans le piège et ne se laissait point séduire par ces fallacieuses caresses. Reconnaisant le diable sous ces apparences trompeuses, il démasquait ses perfidies et mettait son ennemi en fuite par le signe de la croix. Souvent même, nous disent ses biographes, il employait contre lui, dans un saint emportement et avec un souverain mépris, la discipline qu'il tenait toujours à la main, et il le chassait ainsi à coups de fouet, comme on châtie un chien insolent ou comme on chasse devant soi une bête immonde.

L'église de l'abbaye, qu'en langue monastique on appelle l'oratoire, étant devenue la demeure habituelle d'Orséolo, l'esprit infernal ne s'en montra que plus irrité contre lui. Trop de prières s'élevaient de cette âme angélique, dans le silence des nuits, pour le salut des pécheurs et le triomphe de l'Église; trop de larmes réparatrices tombaient de ses yeux et arrosaient les dalles du sanctuaire; trop de soupirs embrasés faisaient gémir l'écho sonore de la grande nef. Aussi le démon, que rien n'arrête, ni les lieux consacrés ni les occupations les plus saintes, semblait-il, par la permission de Dieu, avoir élu domicile là où sa présence peut paraître inconcevable pour ceux qui ignorent toutes les audaces, tout le cynisme de «l'antique serpent». C'est devant le tabernacle dont la vue exaltait ses fureurs, c'est pendant ces nuits de prière que sa haine poursuivait sans relâche cet humble moine dont les mérites exaspéraient chaque jour davantage ses sauvages et insatiables besoins de vengeance.

Pour le lasser dans l'exercice des devoirs de sa charge, il imagina un nouveau prestige bien capable d'ébranler l'exquise sensibilité d'Orséolo, en lui inspirant une grande crainte. Usant de son incontestable science des lois de la nature et des moyens pour en interrompre le cours ou en supprimer les effets, sa malice impudente et cynique éteignit, une nuit, par un coup furieux, toutes les lampes de l'église. Notre saint se trouva tout-à-coup plongé dans les ténèbres. On comprend sans peine ce qu'un pareil maléfice eut d'émouvant pour notre saint, moins attristé de la nuit profonde dont il se trouva enveloppé que par la pensée douloureuse de ne pouvoir rallumer ces lampes du sanctuaire, ces cierges de l'autel nécessaires à l'œuvre de Dieu. Cette souffrance fut si vive que le diable renouvela souvent ce même maléfice, toujours suivi d'ailleurs des mêmes consolations. Dieu, en effet, qui ne souffre jamais que le juste soit confondu et qui aime à manifester sa puissance par ses anges pour réparer les méfaits de l'ange prévaricateur, inspira à saint Pierre Orséolo de prendre à tâtons un cierge de l'autel et de faire sur lui, avec la foi du grand patriarche saint Benoît, le signe de la croix. Aussitôt notre saint vit venir du ciel une brillante clarté qui alluma de nouveau, non seulement le cierge qu'il tenait à la main, mais encore tous les luminaires de l'autel. A cette vue, une joie indicible inonda le cœur du saint moine; il se prosterna devant le tabernacle et, avec l'ardeur d'une âme embrasée de reconnaissance, il chante le cantique des trois jeunes hommes dans la fournaise : «Bénissez toutes les œuvres le Seigneur...», cantique de louanges où à la voix de

l'humble religieux se mêla sans doute celle des esprits célestes, témoins de ces combats et de ces souffrances. De grandes consolations suivaient sans doute de près d'aussi terribles épreuves, et nos biographes nous montrent, en effet, les anges descendant visiblement du ciel, se groupant autour de notre saint et se complaisant à confondre leurs cantiques à ses cantiques, leurs psalmodies à ses psalmodies.

Toujours déçu dans ses tentatives, l'esprit des ténèbres n'en redoubla que plus fort ses attaques et ses violences. Malgré la défense que Dieu lui imposa à l'égard du saint homme Job et qu'il lui renouvelle sans cesse pour tous ceux qui font profession de lui appartenir, Satan résolut une fois d'attenter à la vie de notre saint. Mais si «dès l'origine le démon est homicide» et comme le prince de la mort, Dieu, qui ne se sert de lui que pour ses desseins éternels et pour la gloire de son Église, protégea son serviteur contre la rage de son ennemi.

Une nuit, pendant que saint Pierre Orséolo se recommandait au Seigneur avec des larmes brûlantes, et qu'il se trouvait absorbé dans une haute contemplation, le démon se présenta à lui sous une forme effrayante et terrible, et d'une voix furieuse : «Quand auras-tu fini, lui cria-t-il, de m'outrager par tes résistances et tes insultes ? Ta présence ici m'est odieuse et m'exaspère. Hâte toi de fuir cet oratoire où je ne puis te souffrir, sinon rien ne te sauvera de ma colère et je t'arracherai la vie en te broyant tous les os.» Orséolo lui répondit aussitôt avec toute l'intrépidité d'un vrai soldat de Jésus Christ : «Que viens-tu faire ici, bête immonde et cruelle, larve infernale, hydre maudite, affreux serpent qui ne cherches qu'à mordre les fidèles serviteurs de Dieu ? Penses-tu me déchirer avec tes dents ? Tu fatigueras vainement de tes ruses et de tes violences ceux qui servent le Seigneur, et si tu ne me laisses promptement en repos, je te ferai chasser d'ici avec honte et confusion par le glaive du glorieux archange Michel, mon protecteur.» L'ennemi infernal saisissant alors un des lourds chandeliers de chêne qui ornaient le sommet de l'autel, ou peut-être (si l'on s'en tient à la traduction littérale du biographe de Ripoll) un énorme pain de cire, offrande sans doute d'un riche et pieux ami du monastère, le lança avec rage sur notre saint pieusement prosterné dans le sanctuaire. Mais l'énorme masse de bois ou de cire, lancée de haut en bas par le bras du maudit, fut détournée dans sa chute par la main des anges, et étant allée frapper avec une extrême violence contre l'angle de pierre de l'autel, elle s'y brisa en deux morceaux. En même temps l'esprit du mal éteignit toutes les lampes qui brûlaient dans l'église et s'évanouit aux yeux de saint Pierre Orséolo, non sans un vacarme qui, à l'instar d'un tremblement de terre, ébranla tout le monastère. Toujours prosterné devant l'autel, Orséolo se mit alors à prier Dieu avec larmes pour qu'il daignât encore une fois rallumer par la main des anges les lampes éteintes par le père des ténèbres. Une merveilleuse clarté illumina aussitôt toutes les profondeurs de la nef et ralluma tout le luminaire. Ramassant ensuite les deux débris qui gisaient à terre, Orséolo les rapprocha l'un de l'autre et, les ayant bénits au nom du Père et du Fils et du saint Esprit, les deux morceaux se rejoignirent et ne formèrent comme auparavant qu'une seule masse, afin qu'il ne restât rien de l'œuvre sacrilège du démon.

N'ayant pu ébranler par ses prestiges et ses violences l'héroïque résistance de notre saint, l'esprit de mensonge n'en persista pas moins dans ses tentatives pour l'éloigner du monastère et suscita dans ce but toutes sortes de diversions susceptibles de l'entraîner dans une voie contraire à sa vocation religieuse. Il eut même recours, une fois, à une séduction d'une hypocrisie si bien calculée qu'il réussit à troubler un moment cette âme si droite et si valeureuse. On peut sans témérité assigner une date à cette tentation racontée avec des détails fort remarquables par les biographes de Cuxa et de Ripoll.

Dans le courant de l'année 982, le démon trouva, en effet, à se saisir d'une occasion très favorable pour exercer sur le grand serviteur de Dieu une suggestion toute particulière, et il semble que les troubles dont Venise fut alors le théâtre, et surtout le départ du moine Jean Morosini de Saint-Michel de Cuxa, furent les circonstances dont il se servit pour surprendre la simplicité et la bonne foi de l'ancien doge. Il ne sera donc pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur la situation de la République vers cette époque et sur les événements politiques qui donnèrent lieu, de la part du parti des Orséolo, au rappel de Jean Morosini à Venise. Cette rentrée dans sa patrie de l'illustre patricien revêtu de la bure bénédictine, rentrée qu'on peut presque qualifier de triomphale, est d'ailleurs un épisode dont l'importance n'a pas été suffisamment remarquée jusqu'ici par les historiens, et, d'autre part, les circonstances qui la préparèrent et la suivirent révéleront aux yeux du lecteur attentif le lien étroit, les relations constantes et secrètes qui ne cessèrent d'exister, sous la haute et sage direction de saint Pierre Orséolo et avec l'aide précieuse de l'abbé Guarin, entre le monastère de Cuxa et la République de Venise.

Les amis d'Orséolo, qui avaient élevé au dogat Vital Candiano, avaient pensé avec raison qu'en tendant ainsi la main à une faction vaincue le parti national qu'ils représentaient n'avait rien à craindre d'un prince valétudinaire, bien digne d'ailleurs de l'estime publique. Mais, après quatorze mois de gouvernement, Vital, fatigué sans doute des obstacles que lui suscitait le parti germain, dégoûté comme Pierre Orséolo des grandeurs humaines, résignait la dignité ducale et se faisait transporter dans l'abbaye de Saint-Hilaire où il ne tardait pas à mourir en novembre 979.

Le tribun Memmo fut élu à sa place. C'était un homme opulent mais fort peu capable de conduire les affaires publiques, sans politique arrêtée, sans convictions personnelles, un de ces esprits vacillants et superficiels qui, soumis aux événements, sont toujours enclins à attribuer une influence dominante dans l'État aux audacieux et aux turbulents. Dès les premiers jours de son règne Memmo pencha visiblement du côté de l'empereur de Germanie, et celui-ci put croire que sa jalouse ambition avait trouvé dans le doge nouveau un aide précieux pour asseoir bientôt sa domination sur les Lagunes. Cependant le parti national ou des Orséolo, toujours en majorité dans le Grand-Conseil, ne cessait de protester avec une grande énergie contre une tendance dont les dangers alarmaient chaque jour davantage son ardent patriotisme.

A la tête du parti franc ou germain marchait l'ambitieuse et violente famille Caloprino, qui ne rêvait qu'un gouvernement despotique sous la protection de l'empereur. La famille Morosini, qui jouissait d'une immense et légitime popularité, défendait au contraire la constitution de Venise avec les libertés nationales et le respect des lois de l'Église; ceux-ci formaient le parti qu'on appelait «byzantin,» à cause de leur fidélité aux empereurs d'Orient dont l'alliance était pour Venise une défense contre l'Italie et une source de richesses.

Malgré le petit nombre de ses adhérents et l'impopularité dans laquelle il était tombé pendant le dogat de Pierre Orséolo, le parti germain pensa que l'heure était venue, sous un doge aussi facilement circonvenu et aussi pusillanime que Memmo, de frapper un de ces grands coups qui changent les situations politiques et donnent la victoire aux minorités audacieuses. Les Caloprino, qui ne devaient point reculer, environ un an après, devant la plus infâme trahison, complotèrent de se débarrasser par un quadruple assassinat des frères Morosini, dont la puissante influence et la vigoureuse attitude déconcertaient leurs espérances et faisaient avorter toutes leurs intrigues. Les frères Morosini, informés du complot ourdi contre leur vie, échappèrent à la mort à l'exception d'un seul, Dominique Morosini, qui fut assassiné sur le marché d'Olivolo (980). Le doge Memmo fut ouvertement accusé d'avoir trempé dans cet odieux guet-apens, et l'histoire l'a toujours déclaré complice des assassins.

Quel était le lien de famille qui rattachait la victime des Caloprino au moine Jean ? Rien ne s'oppose à voir dans notre bénédictin de Saint-Michel de Cuxa un frère aîné de ce Dominique Morosini tombé sous le poignard des ennemis acharnés de la politique des Orséolo; bien des présomptions concourent à établir qu'ils étaient du même sang; et la conduite des Vénitiens à l'égard de notre saint religieux, les témoignages d'estime et de confiance enthousiaste dont ils allaient le combler confirment cette opinion. Quoi qu'il en soit, ce meurtre prémédité et accompli avec la complicité du doge dut impressionner bien douloureusement la colonie vénitienne de Cuxa, tenue au courant de toutes les choses de Venise par des messages secrets et par l'abbé Guarin qui multiplia vers cette époque ses voyages en Italie.

Un si épouvantable attentat dut soulever contre le parti germain l'indignation de l'aristocratie et du peuple, et Venise ne craignit pas de manifester dans cette circonstance des sentiments patriotiques dont les conséquences se traduisirent aussitôt par une tension de plus en plus accusée dans les relations d'Othon II avec la République. L'empereur, en effet, comptant sans doute sur l'influence du groupe de mécontents et d'ambitieux qui l'assuraient du succès et que le doge soutenait secrètement, reçut avec hauteur les ambassadeurs vénitiens venus à Vérone, vers la fin de l'année 980, pour la nouvelle confirmation des traités existants, préluant ainsi à une politique de vexations et d'intimidations de plus en plus violente.

Mais le parti des Orséolo ne se laissa entamer ni par l'attitude menaçante d'Othon ni par la perspective des plus dangereuses complications. Ce fut alors que les chefs du parti germain, dont une ambition jalouse étouffait tout sentiment de patriotisme, ne pouvant venir à bout d'une résistance qui les désignait de plus en plus ouvertement à la réprobation publique, se décidèrent à dépouiller toute pudeur. Ils quittent Venise et, confiants dans le succès, ils viennent s'installer à Vérone où ils proposent à l'empereur, tout heureux d'un pareil secours, de lui livrer traîtreusement leur patrie. A leur tête se trouvaient les meurtriers de Dominique Morosini, Caloprino et ses trois fils. Encouragé et conseillé par ces traîtres, l'empereur ne garda plus de mesures dans ses violences contre les Vénitiens et décida de les réduire par la famine. Dans ce but, il prohibe toute exportation vers Venise et réussit, pendant l'année 982 et jusqu'à l'été de 983, à lui faire endurer les plus cruelles souffrances; car les Vénitiens ne pouvaient compter que sur les importations venant d'Orient pour se procurer, à des prix excessifs et avec de grandes difficultés, les grains et les bestiaux nécessaires à leur subsistance.

Les effets désastreux de ce blocus se firent d'autant plus cruellement sentir que le dénombrement du duché de Bavière avait amené la création du duché de Carinthie, qui comprenait l'Istrie et la Marche de Vérone. Tant que la Carinthie avait été unie à la Bavière, ce duché comprenait la Marche de Frioul. Lors des descentes d'Othon Ier en Italie, celle-ci avait changé de nom en devenant la Marche de Vérone. Le centre avait été déplacé; Vérone avait détrôné Aquilée. Pourquoi cela ? Évidemment pour susciter une rivale à Venise. Dès 981, la Carinthie, la Marche de Vérone et l'Istrie obéissaient donc à un seul maître, le duc de Carinthie, sous la haute suzeraineté de l'empereur, et celui-ci, en provoquant ce remaniement, comptait sur cet important résultat, que le blocus commercial de Venise s'étendrait ainsi, non pas seulement à la Marche de Vérone, mais à l'Istrie. Ainsi se trouvait déchiré et mis à néant le traité de 977 obtenu par Pierre Orséolo, grâce aux intrigues de ces Vénitiens qui ne reculaient devant aucune trahison pour assouvir leur colère et une soif criminelle d'ambition et de vengeances.

Mais les conséquences d'un si odieux méfait devaient être tout autres que celles qu'ils espéraient. En jetant le masque, les Caloprino appelèrent sur eux et sur leurs pareils toutes les malédictions de Venise, et l'illustre famille Morosini, devenue plus

populaire que jamais, vit s'accroître encore son influence et son autorité. Victimes de ces misérables qui avaient voulu les massacrer, ses membres devinrent les chefs acclamés de ce parti national au dessus duquel semblait planer la grande figure du saint doge, dont la sage et ferme politique avait imprimé à la République une si heureuse impulsion vers une réelle indépendance. Le souvenir de Pierre Orséolo se dégageait toujours plus vivant de la tristesse des événements; chacun rappelait ses vertus et ses bienfaits, en maudissant les ennemis de sa gloire et de son nom.

Il importait pour le salut de la République de précipiter de plus en plus le courant de l'opinion vers cette politique nationale inaugurée par Orséolo; et l'aristocratie vénitienne conçut, à cet effet, l'idée d'une manifestation qui, en rappelant dans tous les cœurs le souvenir de son doge bien-aimé, pût être considérée comme une protestation contre le parti germain, comme un hommage et une réparation légitime à l'illustre famille que les Caloprino avaient voulu exterminer.

Sûrs de la grande majorité des membres du Grand-Conseil, les principaux chefs du parti national résolurent de faire au moine Jean Morosini l'abandon de l'île Saint-Georges, où serait bâti aux frais de l'État un monastère soumis à la règle de Cluny, sous la direction et le gouvernement de son donataire. Au préalable, ils durent faire toutes les démarches nécessaires auprès de l'abbé de Cuxa, et il faut croire que cette importante entreprise, longuement préparée de part et d'autre, fut l'objet d'une entente secrète entre Guarin et les amis des Orséolo. L'abbé de Saint-Michel ne pouvait que consentir avec joie, dans l'intérêt de la religion et de la République, à rendre aux Vénitiens son disciple et son ami. En quittant Cuxa, Jean Morosini connaissait certainement la situation que sa patrie lui destinait et que son humilité eût sans doute refusée si de graves considérations religieuses et politiques ne lui avaient fait un devoir de l'accepter. Aucun obstacle ne pouvait, d'ailleurs, s'opposer à la réalisation de ce patriotique dessein, où il fallait voir à la fois un acte de religion et une fière et nationale protestation contre les violentes vexations de l'empereur et contre l'infâme trahison des Caloprino. Le doge Memmo avait dû, en effet, modifier son attitude devant l'indignation générale. Forcé de renier ses amis de la veille et de donner satisfaction à l'irritation légitime des esprits contre ces pires ennemis de la patrie, il avait fait démolir leurs maisons et avait donné l'ordre de surveiller leurs familles. L'abandon de l'île Saint-Georges aux amis des Orséolo et des Morosini s'imposait au doge lui-même, dont l'inconsistance du caractère soulevait tous les mépris.

Jean Morosini quitta Saint-Michel de Cuxa trois ans et quelques mois après son entrée dans le monastère, un an environ après sa profession, et, le 20 décembre 982, Memmo rendait un rescrit signé par cent trente Vénitiens (dont trois évêques), par lequel il mettait à la disposition de ce fidèle ami de Pierre Orséolo l'église de Saint-Georges, voisine et dépendante de l'église de Saint-Marc ou chapelle ducale, avec son trésor, ses revenus et ses riches dépendances, pour y bâtir aux frais de l'État un couvent de bénédictins dont le moine Jean serait l'abbé.

Une concession aussi solennelle prouve bien la signification politique que les Vénitiens entendaient attacher à la fondation de ce monastère bâti au centre même de Venise, et qui, par sa position et par le nom de celui à qui il était donné, semblait devenir à la fois comme la citadelle de la vraie tradition nationale et comme le symbole des aspirations indestructibles et patriotiques de l'aristocratie et du peuple vers l'indépendance. Évidemment, au milieu des troubles, des trahisons et des ruines qui rendirent le dogat de Memmo si lamentable, Venise tendait à se ressaisir. Un irrésistible courant emportait les Vénitiens vers la politique un instant délaissée de Pierre Orséolo. Du fond de son cloître, au pied des Pyrénées, l'ancien doge suivait d'un œil attentif cet élan providentiel d'où dépendait le salut de la patrie, et, près de lui,

l'abbé Guarin, avec sa prodigieuse activité et sa parfaite intelligence des choses de Venise, aidait de tout son pouvoir le religieux patriotisme de son disciple bien-aimé.

CHAPITRE 16

Il est permis de supposer que ce fut à l'occasion des événements importants qui suivirent le départ de Jean Morosini du monastère de Cuxa et sa réception enthousiaste par l'aristocratie et le peuple de Venise, que le diable, par des insinuations d'un nouveau genre, chercha à entraîner l'âme généreuse d'Orséolo dans une voie pleine d'incertitudes et de périls. Prenant la voix et la forme d'un ange de lumière pour mieux ébranler sa conviction et surprendre sa simplicité, l'esprit de mensonge s'étudia à faire vibrer en lui le double sentiment dont l'incomparable attrait pénétrait au Moyen-âge le cœur du moine avec une religieuse et irrésistible puissance : l'amour de la patrie et l'amour de son monastère. Dieu permit que son fidèle serviteur se laissât circonvenir par ces attaches si légitimes, tout en le maintenant dans cette pureté d'intention qui préserve l'âme du juste de tout coupable entraînement. L'humilité d'Orséolo devait y gagner un nouvel éclat, et ses frères de Saint-Michel allaient trouver dans cette défaillance, plus apparente que réelle, un admirable exemple de vertu monastique et une grande leçon.

Tandis que, préoccupé par la gravité des événements, l'ancien doge suppliait le Seigneur de venir en aide à sa chère Venise, en fortifiant ses amis et le peuple dans une conduite inspirée à la fois par une sage prudence et une efficace fermeté, l'ennemi du genre humain s'insinua à son insu dans les profondeurs émues de son âme ardente et chevaleresque. Quelle victoire pour lui s'il réussissait enfin à tirer de sa solitude cet homme si puissant par son exemple et par ses mérites ! Le rejeter dans les luttes d'ici-bas, le replonger dans la vie active et troublante des combinaisons humaines et des choses de la politique, n'était-ce pas le dépouiller de ce caractère spécial et envahissant qui attirait vers lui la religieuse attention des hommes ! N'était-ce pas aussi, grâce aux circonstances qui pourraient se produire et aux occasions qu'il se promettait bien de susciter, engager Orséolo dans une voie de compromissions et de défaillances ? Satan put croire un instant que la victoire allait enfin couronner ses efforts.

– «Ta patrie a besoin du concours de ton expérience», lui dit-il, «et réclame ta présence et tes conseils. A u milieu des dangers qui la menacent et qui mettent en péril son indépendance et sa vie, le peuple de Venise tend vers toi ses bras suppliants. Un grand sacrifice s'impose à ton religieux patriotisme. Quitte pour un temps cette montagne où tes pénitences t'ont rendu digne d'une si belle mission. L'aide du Ciel ne te fera pas défaut. A l'appel de Dieu et dans l'intérêt de la République, ton frère Morosini t'a donné l'exemple. Tu continueras près de lui ta vie monastique et tu retourneras bientôt sur ces hauteurs, où tu te reposeras dans le double sentiment du bonheur de ton peuple et de ta propre quiétude.»

Puis l'esprit de mensonge, excitant avec une perfide insistance le grand amour d'Orséolo pour l'église dont il a la garde et que son zèle ardent pour la maison de Dieu lui fait trouver si pauvre de majesté et d'éclat : «Quelle reconnaissance», ajoutait-il, «ton généreux dévouement n'inspirera-t-il pas à tes parents, à tes amis, à ton peuple fidèle ! Que de riches offrandes, que de trésors ne rapporteras-tu pas de ta patrie à ton glorieux patron, l'archange Michel ! Tout Venise voudra s'associer à ta gratitude et à ton amour pour Cuxa... N'est-il pas vraiment trop modeste ce temple confié à tes soins ? Ce dénûment est-il convenable dans la demeure du Tout-Puissant ? Et ces rares tentures, ces vases sacrés, ces ornements, ces décorations d'un éclat si vulgaire répondent-ils à la majesté du culte divin ? Combien plus somptueuses sont les églises

de ta patrie !... Te refuseras-tu à changer toute cette pauvreté en richesse, tout ce dénûment en abondance ?...»

Obsédé par ces pensées et par cette voix qu'il croyait venir du ciel, saint Pierre Orséolo ne put s'empêcher de s'abandonner aux sentiments de sa générosité naturelle. Sans doute le sacrifice était grand, mais n'était-ce pas une raison de plus pour l'embrasser avec la soumission et l'ardeur d'un cœur dépouillé de toute volonté propre. De tous les pièges tendus par le démon, de toutes les perfidies qu'il imagine pour faire tomber dans l'erreur ou écarter de leur voie les âmes des justes, les tentations de cette nature sont sans contredit les plus redoutables, parce qu'elles sont les plus difficiles à prévenir, à connaître et à conjurer.

Dans la vive émotion qui le pénétrait, notre saint ne put garder pour lui seul le secret de son cœur, et un besoin d'expansion bien naturel le lui fit révéler à quelques-uns de ses frères. Ceux-ci, violemment troublés par une confiance aussi inattendue, allèrent au plus tôt faire part à leur saint abbé de leur douloureuse surprise et de leur profonde inquiétude. Guarin appelle aussitôt saint Pierre Orséolo, et sans préambule : «Est-il vrai, mon frère», lui dit-il, «que vous soyez dans l'intention de retourner dans votre patrie ?» Et voulant sans doute épargner à son fils bien-aimé la douleur d'un aveu et s'épargner à lui-même la douleur de l'entendre : «Si telle est votre pensée», continua-t-il, «je crains qu'elle ne soit une inspiration du démon. Il y a lieu toutefois de s'assurer si elle vient de Dieu ou non. Priez donc le Seigneur de vous donner des lumières suffisantes pour asseoir votre jugement. Tous vos frères prieront avec vous à cette intention. Si le projet qui vous préoccupe vous a été inspiré par la volonté divine, le Seigneur fortifiera en vous de plus en plus le désir de l'accomplir; si au contraire il déplaît à ses yeux, il vous en donnera du repentir et le chassera à jamais de votre cœur». Admirables paroles qui nous découvrent toute la sagesse et la sainteté du disciple d'Adasius.

Et pourtant, malgré sa confiance et sa soumission à la volonté de Dieu, l'abbé Guarin tomba aussitôt dans une mortelle tristesse. Mille appréhensions torturaient sa pensée et son cœur. Orséolo, affaibli déjà par les jeûnes et les macérations, pourrait-il supporter les fatigues d'un si long voyage et ne succomberait-il pas en chemin ? S'il arrivait sain et sauf dans sa patrie, ne se laisserait-il pas attendrir, au moment d'un nouveau départ, par les larmes et les supplications de sa famille, et l'amour des Vénitiens pour leur ancien doge n'opposerait-il pas à son retour d'insurmontables obstacles ? Notre saint abbé passa toute la journée dans les gémissements, demandant instamment à Dieu, avec toute la communauté, qu'il daignât épargner à tous la douleur de se séparer d'un si grand personnage, dont la présence était considérée comme une bénédiction non seulement pour le monastère mais encore pour toute la contrée.

Les prières de Guarin et de ses fils furent promptement exaucées. L'esprit de lumière et de consolation dissipa bientôt les pensées troublantes que l'esprit des ténèbres avait suggérées à notre saint, et Dieu rendit la paix à l'âme de son serviteur. Mais ce ne fut pas sans une grande confusion et sans une grande horreur de lui-même que saint Pierre Orséolo reconnut qu'il s'était laissé séduire par le père du mensonge. La scène émouvante du lendemain, en nous faisant pénétrer dans toutes les splendeurs de cette âme à la fois si humble et si ardente, nous donne la mesure de son héroïsme monastique.

La communauté se trouvait réunie dans la salle du chapitre, où Guarin engageait peut-être ses chers fils à redoubler de supplications et de larmes, quand Orséolo parut. Il s'étend aussitôt aux pieds de l'abbé, et dans un langage vif, haché, plein de mépris pour lui-même et entrecoupé de sanglots, il se confesse coupable; il crie à tous qu'il s'est laissé tromper par l'ennemi du salut, qu'il n'a pas su déjouer ses

ruses et qu'il est indigne de toute pitié. Puis, découvrant vivement sa chair déjà couverte d'un cilice, et mêlant dans son trouble l'idiome vénitien à la langue latine : « Ô mon Père ! s'écrie-t-il, je vous en supplie, frappez-moi de verges ! Croyez -moi ! » (Ces derniers mots, nous disent ses biographes, revenaient souvent dans ses discours, comme on l'observe chez beaucoup de personnes d'un tempérament vif, voulant faire passer chez les autres les vérités ou les sentiments qui les dominent.) – « Je mérite les verges et vous devez me châtier, puisque je n'ai pas su résister aux tentations des démons. » Et Orséolo implore son châtiment comme d'autres auraient imploré leur pardon, ne cessant de répéter au milieu des sanglots, semblable à un suppliant qui mendie une faveur : – « Frappez-moi, châtiez moi comme je le mérite pour mon aveuglement et ma criminelle faiblesse ! »

Cependant l'abbé Guarin et tous les frères témoins de cette scène, profondément émus d'une telle humilité dans le repentir, se mirent à verser des larmes de compassion qui étaient aussi des larmes de joie, et, remerciant le Seigneur de l'heureux résultat obtenu par leurs prières, entourèrent saint Pierre Orséolo des plus touchants témoignages de leur amour et de leur vénération. Il faut croire, ajoutent nos biographes, que ceci ne se produisit pas sans un secret dessein de la Providence, afin que tous les frères de Saint-Michel reçussent une grande leçon d'humilité et de patience et se fortifiassent dans le service de Dieu en se prémunissant de plus en plus, au moyen de la prière, contre les embûches de l'ennemi du salut.

A d'aussi beaux exemples d'humilité, saint Pierre Orséolo ajoutait des exemples non moins héroïques d'abstinence et de macération. En vue des austérités de la vie érémitique, dont la soif s'accroissait en lui à mesure qu'il entraît plus avant dans les profondeurs des jouissances contemplatives, notre saint se soumettait volontairement à toutes les privations qui pouvaient le soustraire aux habitudes acquises et surtout aux exigences d'un corps d'une haute stature et d'un organisme délicat. Avec une persévérance toute surnaturelle, il s'appliquait à réduire la quantité de sa nourriture, multipliant ses jeûnes sous la sage direction de l'abbé Guarin et se préparant ainsi au régime et à la discipline du désert.

Nous savons que, d'après la règle de saint Benoît, deux mets cuits étaient servis à toutes les tables pour la réfection quotidienne tant de la sixième que de la neuvième heure, eu égard à l'infirmité des divers tempéraments, de sorte que celui qui ne pouvait manger de l'un pût se sustenter avec l'autre. Les légumes en bouillie, avec sauce ou assaisonnement, constituaient les plats les plus recherchés de l'ordinaire monastique. Une livre de pain était donnée en outre à chaque frère pour la journée, soit qu'on ne fit qu'un seul repas, soit qu'il y eût dîner et souper; dans ce dernier cas, le cellérier était tenu de mettre en réserve un tiers de cette même livre de pain pour le repas de la fin du jour. Mais combien cet ordinaire était souvent réduit par les pénitences volontaires que s'imposaient ces moines du Moyen-âge dont la constante préoccupation était de soumettre la chair à l'esprit ! Les constitutions de fer des hommes de cette époque, et surtout les grâces particulières dont le Seigneur ne cessait de les favoriser peuvent seules expliquer leur résistance à des jeûnes si rigoureux et si prolongés. Entre tous celui des *triduanes* et des *biduanes*, qui certainement était en usage à Cuxa au Xe siècle, nous donne la mesure de l'étonnante austérité qui régnait dans les monastères soumis à la règle de Cluny. Nos Anonymes de Cuxa et de Ripoll, d'accord avec Pierre Damien, nous montrent les moines qui le pratiquaient ne prenant pour toute nourriture que du pain d'orge cuit sous la cendre pendant les trois premiers et les deux derniers jours de la semaine. Ce jeûne n'était interrompu que le jeudi et le dimanche par un modeste soulagement.

Saint Pierre Orséolo embrassa cette rigoureuse abstinence qui était de règle pour nos ermites de la forêt et que saint Romuald y rendait encore plus pénible par

une innovation dont il sera parlé plus loin. Ne se nourrissant lui-même, pendant cinq jours de la semaine, que du pain d'orge que Romuald et Marin mangeaient au désert, et qu'on préparait aussi sans doute dans l'office du monastère pour ceux à qui l'abbé en autorisait l'usage, notre saint se procurait ainsi la joie de donner aux pauvres sa livre de pain de froment et sa part des mets préparés pour le commun des frères.

D'aussi héroïques efforts devaient appeler sur l'ancien doge toutes ces grâces d'exceptionnelle vocation que Dieu ne refuse jamais à ceux qui ne reculent devant aucun sacrifice pour les mériter. Comme saint Arsène, il avait obéi à la voix du ciel qui lui avait dit d'abord «de fuir et de se taire». Il avait quitté le siècle et tout ce qui pouvait le détourner de Dieu; puis il s'était établi dans le silence pour mieux entendre sa voix; il allait enfin se fixer et se reposer en Dieu seul, obéissant lui aussi à la dernière parole entendue par l'ami du grand Théodose, à la veille de quitter le monastère de Scété pour s'enfermer dans sa cellule du désert : *Fuge, tace, quiesce, hæc sunt principia salutis*. Victorieux de tous les obstacles, Orséolo vint demander humblement à l'abbé Guarin la grâce tant désirée d'aller rejoindre ses chers amis de Murano dans la solitude de la forêt.

Il est permis de croire que Gradénigo avait précédé Orséolo auprès de Romuald et de Marin. Jeune encore, jouissant d'une vigueur corporelle peu commune et qui le rendait capable de se livrer avec la marre aux plus pénibles travaux, rien, en effet, ne semble s'être opposé à son entrée dans le désert vers la fin de l'année 981, ainsi que l'affirme Pierre Damien. Mais le départ du monastère de saint Pierre Orséolo à cette même date constitue une assertion bien contestable et difficilement admissible. Une erreur de détail de cette nature a bien pu se glisser dans le récit du biographe de saint Romuald. Nos anonymes de Cuxa et de Ripoll, dont l'autorité ne saurait ici être contestée, donnent trop de développement et une trop grande importance à la période de temps pendant laquelle Orséolo remplit les fonctions de sacristain et de *custos*, pour pouvoir admettre qu'il n'ait occupé cette charge que pendant une durée aussi insignifiante. Bien des raisons semblent établir, au contraire, qu'Orséolo consacra au service et à la garde de l'oratoire un temps relativement long, qu'il est impossible de préciser, mais qui, selon toute vraisemblance, ne permet pas de donner à son départ pour le désert une date antérieure à l'année 983.

C'est donc vraisemblablement vers cette date que saint Pierre Orséolo demanda à l'abbé Guarin l'autorisation de quitter la vie conventuelle, le suppliant de lui faire construire non loin du monastère, au pied de la forêt où ses amis de Venise avaient établi leurs ermitages, une pauvre cellule où il pût comme eux et avec eux se livrer aux pratiques de la vie anachorétique. Elle était bien basse la demeure où l'ancien doge allait désormais passer ses jours et ses nuits dans la contemplation et la pénitence; à peine pouvait-il s'y tenir assis sans en toucher de la tête la toiture écrasée. Elle était bien petite cette sorte de tanière après laquelle soupirait si ardemment le descendant des Orso; son grand corps y trouvait à peine l'espace nécessaire pour y étendre ses membres épuisés par les jeûnes et les macérations.

Reconnaissant la vocation manifeste de son illustre disciple, Guarin se rendit à ses supplications, et désormais les moines du monastère ne verront plus que de loin ce frère vénéré qui leur apparaît comme un ange gravissant les degrés les plus extrêmes de la mystérieuse échelle de Jacob. On peut croire toutefois qu'ils jouissaient souvent de sa présence à l'oratoire, où nos solitaires devaient se rendre à leur convenance pour la fréquentation des sacrements. Mais les nombreux épisodes de cette vie mystérieuse et cachée dans le désert, les détails admirables de cette existence perdue dans l'oubli d'elle-même et dans cet anéantissement véritable qui est le fond de la morale chrétienne, les particularités émouvantes des nombreux assauts que l'esprit infernal livrera encore au serviteur de Dieu échappent presque

entièrement à leurs regards. Aussi nos biographes monastiques, déplorant une absence de documents qu'ils semblent attribuer à la négligence des contemporains de notre saint, qui avaient tous quitté ce monde à l'époque où ils écrivaient, se contentent-ils d'en consigner en quelques lignes la tradition orale conservée dans le monastère. Pour combler en partie cette très regrettable lacune, l'hagiographe n'a à sa disposition que les quelques détails épisodiques consignés incidemment par saint Pierre Damien dans sa Vie de saint Romuald.

En quittant le monastère, Orséolo va devenir le disciple du futur patriarche des Camaldules, et c'est sous sa direction presque exclusive qu'il poursuivra jusqu'à sa glorieuse fin la voie exceptionnelle dans laquelle il s'est engagé. Plein d'admiration pour les vertus de Romuald, notre saint abbé Guarin lui confiera ce précieux dépôt comme à un maître déjà profondément versé dans la discipline érémitique, et il se reposera sur lui pour diriger dans la voie de la perfection ses chers fils de la forêt.

C'est, en effet, dans la forêt de Cuxa, devant la masse imposante du mont Canigou dont l'aspect religieux semble défier en cet endroit toute description, que Dieu appela Romuald à la grande vocation de fondateur. C'est là qu'il suréleva son âme jusqu'aux suprêmes hauteurs de la vie spirituelle par ses victoires contre le démon, dans des luttes effrayantes dont il conserva toujours le souvenir. C'est là que sa sainteté se manifesta avec tant d'éclat que Marin lui-même, témoin des grâces extraordinaires dont il était favorisé, lui voua obéissance et se soumit, comme un humble disciple, à sa direction. C'est là enfin que, jetant les bases de son institut, il se trouva, bien avant la fondation de son ordre, à la tête d'un groupe de solitaires dont les noms vivront éternellement dans l'histoire de l'Église : Marin le martyr, le bienheureux Gradénigo et saint Pierre Orséolo, faisant avec eux le premier essai d'une règle inspirée par les plus violentes aspirations de l'âme vers la perfection.

Nos solitaires résolurent bientôt, à l'imitation des anachorètes de l'Égypte, de se procurer par le travail de leurs mains le nécessaire à la vie. Imbus des maximes de leur grand patriarche saint Benoît, ils voulurent employer à des travaux manuels tout le temps qu'ils ne donnaient pas à l'oraison, domptant et mortifiant la chair par de fatigants labeurs et ne vivant que de ce qu'ils récoltaient à la sueur de leur front. On ne saurait douter que saint Pierre Orséolo ne se soit assujetti, dans la mesure de ses forces, à tous ces exercices de la vie érémitique embrassés avec une particulière ardeur, nous dit Pierre Damien, par Romuald et Gradénigo. A cet effet, l'abbé Guarin abandonna à nos ermites une quantité de terre suffisante, prise sans doute sur le champ ou terrain labourable qui longe la montagne boisée où ils s'étaient établis, et qui conserve encore aujourd'hui le vieux nom de Llongadera ou champ long.

Ici s'offre à nos regards le bon visage d'un pauvre paysan dont le dévouement pour nos solitaires mérite de trouver place dans ce récit. Le maniement de la pioche et de la bêche n'est pas un exercice qui s'apprenne tout seul quand on n'a jamais touché à ces rudes outils, et la culture de l'orge et des légumes à laquelle s'adonnaient nos solitaires, fort ignorants de tout ce qui touchait à l'agriculture, exige une certaine expérience. Notre bon paysan, qui habitait sans doute le village de Taurinya ou une chaumière plus voisine encore de la forêt, s'était senti dès les premiers jours attiré vers Romuald et ses compagnons par un sentiment plein à la fois de tendresse et de vénération. Tout heureux de leur être utile, il était devenu leur maître et leur conseiller dans les travaux des champs, fabriquant pour eux de ses mains les instruments agricoles, et, dans sa pauvreté sereine, ne laissant jamais passer l'occasion de leur rendre service et de se mettre généreusement à leur disposition; douce et simple – figure du pauvre, aux bons regards tout rayonnants de foi et de charité, au cœur soumis et joyeux, tout fier d'être l'ami et le bienfaiteur de ces pauvres volontaires, fils des plus nobles races, devenus plus pauvres que lui pour

l'amour de Jésus Christ.

Or, il arriva qu'un méchant intendant ou *bayle* de la contrée, ayant sans doute la circonscription d'un des pasquiers de la montagne fréquenté par notre paysan dont tout l'avoir consistait en une vache, résolut de s'emparer de cette unique ressource du pauvre insolvable pour se payer avec usure de la redevance qu'il lui devait. La vache fut donc enlevée au malheureux, malgré ses supplications et ses larmes, et celui-ci, brisé sous le coup d'une si grande infortune, cherchant un protecteur contre son seigneur injuste et cruel, accourut en toute hâte auprès de ses bons amis de la forêt pour implorer leur secours avec force cris et sanglots. Défenseurs du pauvre contre les violences des puissants, les moines du Moyen-âge ne reculaient jamais en pareille occasion devant le devoir d'une protestation inspirée par le sentiment de la charité et de la justice. Aussi saint Romuald, après avoir confondu ses larmes à celles de son ami, envoya-t-il aussitôt auprès du farouche intendant un messenger pour le supplier au nom de Dieu de rendre au pauvre homme l'unique ressource que la Providence eût laissée à son dénûment. Notre bayle ne répondit que par des insultes et des railleries aux prières et aux protestations de Romuald, et bien loin d'en tenir compte, il affirma avec serment que la vache serait abattue le jour même et qu'il en savourerait au prochain repas le morceau de son choix. Mais Dieu, qui ne laisse jamais impuni le mépris qu'on fait de ses saints et qui aime à faire éclater sa justice contre les oppresseurs des faibles et des humbles, frappa l'intendant obstiné dans son péché d'un châtement si terrible et si saisissant que tous les habitants de la contrée en admirèrent le caractère surnaturel. La vache du pauvre paysan subit le sort que lui destinait l'avarice et la glotonnerie de son odieux ravisseur; mais celui-ci s'étant mis à table, le soir même, devant le morceau choisi par sa gourmandise, un os s'enfonça dans sa gorge dès la première bouchée, et il mourut étouffé sans avoir pu réussir à l'extraire des profondeurs où il s'était attaché.

Cependant saint Pierre Orséolo, en embrassant l'excessive abstinence de nos solitaires, avait trop préjugé de ses forces. En modifiant le jeûne des triduanes et des biduanes pour lui et ses compagnons, saint Romuald en avait considérablement augmenté la rigueur. Ayant lu dans les vies des anciens pères du désert que quelques frères avaient la coutume de continuer leur jeûne pendant toute la semaine, ne se réunissant ensemble que le samedi et le dimanche où ils interrompaient par un modeste soulagement une privation aussi prolongée, il s'était hâté de se conformer au même usage. Ce ne fut qu'après quinze ans de cette règle qu'il reprit la pratique des triduanes et des biduanes, lorsqu'il eut acquis la certitude que l'usage de ne pas jeûner le samedi n'était propre qu'aux églises orientales.

Une telle abstinence pendant cinq jours consécutifs, et, d'autre part, la petite quantité et la qualité de la nourriture de nos ermites, consistant uniquement en un grossier pain d'orge et en quelques herbes ou légumes bouillis, réduisirent bientôt saint Pierre Orséolo à un extrême épuisement. En cet état, sentant ses forces lui manquer pour l'exercice de ses devoirs et la rigoureuse observance de la règle, il se décida à déposer humblement dans le cœur de son maître sa profonde douleur avec l'aveu de sa faiblesse. Il va donc se prosterner devant lui comme un grand coupable accablé sous le poids de sa confusion. Saint Romuald le relève aussitôt avec respect et tendresse, et lui demande le motif de sa visite : – «Mon père,» lui répond Orséolo avec la simplicité d'un enfant qui confesse son infirmité et ses défaillances, «j'ai le malheur, pour mes péchés, d'être affligé, comme vous voyez, d'un grand corps, et je ne puis le sustenter avec la moitié du pain qui m'est assigné pour le jeûne de chaque jour.» Plein d'admiration pour une si grande humilité et de compassion pour une infirmité si profondément sentie, Romuald, regrettant sans doute de n'avoir pas prévu les conséquences d'une abstinence au-dessus des forces de son illustre disciple, lui

commanda aussitôt d'ajouter un quart de plus de nourriture à la quantité réglementaire.

Le comte Oliba semble s'être rapproché plus intimement que jamais de nos solitaires de Cuxa après la mort de son frère Miron(Bonifilius), évêque de Gérone (984). Son amour pour le monastère s'affirma l'année suivante où il demanda et obtint du pape Jean XV une protection qui mît désormais l'abbaye de Saint Michel sous la juridiction exclusive du Saint-Siège. C'est sans doute vers cette époque que notre comte, troublé par des inquiétudes de conscience et de plus en plus irrésistiblement entraîné vers Romuald et Orséolo dont la réputation de sainteté s'imposait chaque jour davantage à son âme réfléchie et profondément chrétienne, se décida à leur ouvrir son cœur et à leur demander conseil. Cette confession du comte, qui précéda sa conversion, aurait été faite, d'après Pierre Damien, à saint Romuald. Toutefois il paraît juste d'observer que si Pierre Damien donne tout l'honneur de cette conversion au futur patriarche, nos anonymes de Cuxa et de Ripoll semblent au contraire en attribuer tout le mérite à saint Pierre Orséolo. Il semble raisonnable de voir dans un événement de cette importance, dont le dénouement eut un si grand retentissement dans le pays, l'action providentielle de l'un et de l'autre, sans oublier encore l'influence assurément fort grande de notre illustre et saint abbé de Cuxa, dont le comte Oliba devait admirer les vertus et apprécier depuis longtemps la grande expérience des choses humaines. On peut croire cependant que l'autorité d'Orséolo, à raison d'une certaine similitude de situation et de destinée, était acceptée par le comte avec une particulière confiance et que l'époux d'Ermengarde aimait surtout à faire part de ses troubles et de ses défaillances au chaste époux de Félicie.

Quels étranges et admirables spectacles offre à chaque page ce Moyen-âge dont on ne saurait trop fouiller et approfondir les héroïques annales ! Incertain de sa voie, agité dans son cœur par la crainte des jugements éternels et par la voix d'une conscience plus ou moins alarmée, le comte Oliba se soumet, comme Orséolo à Venise, à l'arrêt des sages et des saints. Il veut connaître la volonté de Dieu; il veut assurer son salut et sortir de ces inquiétudes spirituelles qu'on étouffe aujourd'hui sous l'amas des plaisirs et des satisfactions de l'orgueil. A son humble prière, évêques et abbés de la région s'assemblent en de solennelles assises; ils invoquent les lumières de l'Esprit saint, et après avoir examiné tous les détails de la cause au double point de vue du salut de l'âme du comte et de la gloire de l'Église, ils affirment que la volonté de Dieu appelle Oliba à la vie monastique. Le comte se trouble : une grande lutte ébranle cette âme que des liens puissants attachent encore aux grandeurs de la terre et aux jouissances des affections naturelles; mais les prières de nos ermites auront raison de ces agitations tumultueuses, et les suprêmes recommandations de saint Pierre Orséolo, l'impression profonde que laissera dans l'âme d'Oliba l'admirable mort de l'ancien doge et les manifestations surnaturelles qui la suivirent de si près, rendront impuissante toute résistance à la volonté divine.

CHAPITRE 17

Le retour du moine Jean Morosini à Venise ne permet pas de mettre en doute les relations secrètes qui ne cessèrent d'exister entre Venise et le monastère de Cuxa. Ne serait-il pas puéril, en effet, de voir dans cet incident historique un événement fortuit, étranger à la politique, arrivé sans préméditation de la part du Sénat vénitien, sans entente préalable entre l'abbé Guarin et les chefs du parti national, sans la participation ou l'approbation formelle de l'ancien doge ? L'hagiographe, comme le simple historien, peut-il d'ailleurs s'étonner que saint Pierre Orséolo, malgré son complet détachement des choses de la terre, n'ait point dépouillé dans sa solitude, en

l'élevant toutefois au-dessus de toute considération purement humaine, cet amour de la patrie que la divine charité plus encore que la nature imprime si profondément dans le cœur des saints ?

Saint Pierre Orséolo répandait devant le Seigneur tant de supplications et de larmes en vue de sa chère Venise, dont il pressentait sans doute les hautes destinées et les héroïques services dans les luttes de l'Église contre le croissant, que Dieu résolut de départ pour la patrie éternelle, un grand soulagement, une grande espérance et une grande joie. Il trouva juste, avant d'appeler à lui l'illustre descendant des Participace, de faire briller à ses yeux, dans un rayon prophétique, la gloire de sa patrie confondue à la gloire de sa famille, et de lui faire presser dans ses bras en la personne de son fils unique le vrai fondateur de l'État vénitien.

Les jeûnes, les veilles et les macérations de toutes sortes affaiblissaient chaque jour les forces d'Orséolo. Tant de dépenses le conduisaient graduellement à cet épuisement du corps qui rend chez les saints l'âme plus visible à travers des liens près de se rompre, et donne à leur visage comme un rayonnement où semblent se confondre aux lueurs mourantes d'un paisible crépuscule les clartés suaves d'une aurore indescriptible. Le jour de la délivrance était proche, et il faut croire que l'abbé Guarin, dont on ne peut mettre en doute les relations fréquentes et intimes avec le fils de l'ancien doge, se fit un devoir de lui exprimer des craintes assez sérieuses pour provoquer une visite projetée sans doute depuis longtemps, mais que la situation politique de Venise avait jusqu'alors très probablement empêchée. Tout fait supposer que ce ne fut que peu de temps avant la mort d'Orséolo que son fils Pierre vint à Cuxa recevoir les conseils et la suprême bénédiction de son père. C'est, en effet, par cet émouvant épisode que Pierre Damien clôture le récit des quelques détails qu'il nous a transmis sur notre saint, et il semble que cet événement pourrait être rapporté dans le courant de l'année 986.

Celui qui s'appellera bientôt Pierre Orséolo II avait alors vingt-six ans. Quatre ans seulement le séparent de son élévation au dogat. Déjà chef de famille, puisque la naissance de son fils aîné Jean semble devoir être rapportée à l'année 982, sa sagesse, sa prudence, sa profonde connaissance des hommes et des intérêts de sa Patrie font de lui un personnage populaire et comme le chef de l'aristocratie vénitienne. Il est certainement une des autorités les plus en vue du parti national ou byzantin et représente, dans leur caractère le plus pur et le plus chevaleresque, toutes les aspirations de la République vers un avenir libre de toute compromission politique et de toute sujétion étrangère. Le souvenir de son père lui fait comme une auréole de dignité et lui donne un prestige qui rehausse ses qualités naturelles et les vertus chrétiennes dont il ne cesse de donner l'exemple.

L'héroïque épouse de saint Pierre Orséolo était-elle encore de ce monde lors de la visite de son fils à Saint-Michel de Cuxa ? Nul ne peut le dire, la date de la mort de cette sainte matrone ne nous étant pas connue. Le sacrifice une fois accompli, Félicie semble s'être enveloppée de silence, et sa fin échappe à tous les regards. Absorbée dans le recueillement et la prière, retirée sans doute dans la solitude d'un des domaines de la famille, elle ne vit plus que de la vie des anges et ne soupire que vers l'éternel rendez-vous. Il semble probable toutefois que son départ d'ici-bas précéda de quelques années celui de son époux, et que celui-ci, pour épargner à la veuve volontaire une bien douloureuse et délicate situation, ne se serait point laissé tenter de revenir dans sa patrie, comme il a été dit précédemment, si Dieu ne l'eût déjà appelée à l'éternelle paix.

La vallée de Cuxa vit donc, un jour, s'engager dans sa gorge étroite l'illustre fils de Pierre Orséolo et de Félicie. Ses pas foulèrent la poussière de ce chemin qu'avait sanctifié, huit ans auparavant, les genoux paternels; étrange voyage qui dut réveiller

dans son cœur, avec une singulière intensité, tous ses souvenirs d'enfance, tous les détails de cette fuite héroïque et de cette admirable vocation dont l'impression profonde n'avait cessé d'être pour son âme chrétienne un si riche trésor d'austères enseignements et d'émouvantes méditations. De quels sentiments ne dut-il pas se laisser envahir à mesure qu'il approchait de cette silencieuse retraite où il allait retrouver sous le misérable vêtement de l'ermite celui qu'il se représentait encore sous l'éclatant manteau de pourpre, le front ceint de la corne ducale ! Quelle émotion ébranla sa poitrine, quelles larmes inondèrent son visage lorsqu'il tomba enfin dans les bras de son père, le cœur débordant de tout ce que la vénération impose de crainte et de respect, de tout ce que l'amour inspire de plus violent et de plus tendre ! Qui n'aimera toutefois à se représenter sous les ombrages de la forêt de Cuxa, sur le seuil de la pauvre hutte de l'anachorète, saint Pierre Orséolo prodiguant à son fils, humblement assis à ses pieds, ses caresses et ses conseils ? Qui n'admira cet illustre groupe perdu dans le silence de la solitude, s'abandonnant sous l'œil de Dieu aux plus intimes épanchements : celui-ci déjà affaibli par les ans et à la veille de la victoire suprême qui lui ouvrira sa patrie du ciel, celui-là entrant résolument dans toutes les luttes humaines et à la veille d'assurer à sa patrie de la terre la puissante influence que lui réserve la Providence ? Entre ces deux grands hommes d'État si parfaitement pénétrés des mêmes aspirations patriotiques et d'un même amour pour les intérêts catholiques, quel admirable échange de vues et de doctrine ne dut point dominer dans ces entretiens où le saint vieillard répandait à flots dans l'esprit déjà mûr de son fils les trésors de son expérience et de sa sagesse ! Il n'est pas contestable que les choses de la patrie et les grandes questions qui se rattachaient à la situation particulière de Venise à ce moment n'aient été l'objet, dans ces graves conversations, d'un examen approfondi. Bien des événements d'une extrême importance s'étaient déroulés, en effet, depuis le retour de Jean Morosini à Venise, et étaient de nature à appeler l'attention sur leurs conséquences probables et sur les nouveaux horizons qu'ils semblaient ouvrir à la République.

Othon II n'avait pu prolonger au delà de l'année 983 son blocus continental au détriment de l'État vénitien. Il venait d'essuyer, l'année précédente, de sérieuses défaites, en voulant enlever l'Italie méridionale aux Grecs dont les forces, aidées de celles des Sarrasins, écrasèrent la jeunesse de Germanie peu exercée à la rude discipline des camps. Comprenant enfin qu'il avait besoin des Italiens, Othon tint à Vérone, en juin 983, une diète qui rendit aux Vénitiens tous leurs anciens droits et privilèges au double point de vue de leurs propriétés et de leur commerce en Italie, et il concentra tous ses efforts à préparer une armée pour une nouvelle expédition contre les Grecs et les Sarrasins, afin de réparer les précédents désastres. Mais Dieu en avait décidé autrement, et cet empereur mourut à Rome le 7 décembre de cette même année, après dix ans d'un règne glorieux mais traversé par de grands revers.

On peut dire avec Dandolo que la mort d'Othon II fut pour Venise une délivrance providentielle. La politique envahissante des deux Othon n'avait cessé d'accumuler autour d'elle et dans son propre sein mille obstacles à ses progrès, et on pouvait prévoir que l'enfant de trois ans, sur les épaules duquel, après tant de luttes, reposait la destinée de l'Empire, ne pourrait continuer à marcher dans la voie violente et hasardeuse de son père et de son aïeul. Venise n'avait donc plus à concevoir de sérieuses appréhensions de ce côté, et il était même permis d'espérer que la vieille et pieuse impératrice Adélaïde, devenue pour la seconde fois régente dans l'Italie septentrionale et dont la sympathie pour les Vénitiens n'était pas un mystère, exercerait son influence sur la cour de son petit-fils pour faire cesser définitivement une hostilité qui n'avait été jusque-là qu'une source de difficultés et de déceptions. L'avenir devait confirmer ces prévisions et ces espérances. La sage et pacifique

influence de sainte Adélaïde allait, en effet, se faire partout sentir pour la concorde et la liberté.

D'autre part, Venise pouvait aussi compter sur l'entière bienveillance et la profonde sympathie des empereurs d'Orient. Le valeureux Basile aimait trop à considérer les Vénitiens comme ses fidèles alliés, pour qu'un embarras sérieux pût venir entraver, du côté de Byzance, la marche ascensionnelle de la République. Les longues luttes de cet empereur, à l'est, contre les Sarrasins et les Bulgares lui rendaient d'ailleurs impossible toute politique contre l'État vénitien, dont le concours pouvait lui paraître précieux sur d'autres points, notamment contre des entreprises toujours à craindre de la part de l'empereur de Germanie.

Mais si ces conditions extérieures étaient exceptionnellement favorables au développement de la prospérité de la République et à son libre avancement vers une complète indépendance, on peut affirmer, au point de vue de la situation intérieure, qu'un grand et irrésistible entraînement de l'opinion poussait de plus en plus les Vénitiens vers la sage et fière politique des Orséolo. La trahison des Caloprino et du groupe de mécontents qui avaient tenté de vendre leur patrie à Othon avait eu pour conséquence une réaction violente et indignée contre le parti german. Cette agitation des esprits devait s'accuser de plus en plus victorieusement parmi le peuple et l'entraîner bientôt, à la suite de l'aristocratie, à des manifestations sur le caractère desquelles le faible Memmo, dépouillé de tout prestige et de toute autorité, ne pouvait se méprendre. Des complicités contradictoires et doublement honteuses allaient le conduire bientôt à une abdication contre laquelle nul ne devait songer à protester.

Décus dans leurs criminelles espérances depuis la diète de Vérone, les Caloprino et les conjurés de 980 ne songèrent, après la mort d'Othon, qu'à rentrer à Venise. Pour mieux réussir dans une entreprise dont la réalisation ne pouvait que provoquer de violentes protestations, et voulant sans doute mettre leurs personnes à couvert sous une auguste protection, ils adressèrent à cet effet supplique sur supplique à l'impératrice Adélaïde, et le doge Memmo, toujours combattu par de vaines considérations et obéissant aux fluctuations de son esprit sans fermeté ni prudence, crut devoir souscrire de son autorité et de son nom à la rentrée de ces proscrits. Mais ceux-ci couraient à leur perte. Caloprino le père était mort depuis peu en Lombardie et ses trois fils seuls rentrèrent. La vue de ces misérables, assassins de Dominique Morosini, émut violemment les sentiments populaires et la famille de la victime. Condamnés par l'opinion, qui vit avec indignation ces meurtriers et ces traîtres retrouver dans une scandaleuse impunité un regain d'influence qui était un opprobre pour la République, ils furent considérés par les Morosini comme des criminels dont ils devaient à tout prix délivrer leur pays. Un jour donc qu'ils étaient en gondole, quatre Morosini, appostés sur leur passage, les massacrèrent sans pitié (984). Le sang des victimes, écrit Jean Diacre, rougit l'eau du canal, et le doge Memmo fut ouvertement accusé de n'avoir pas été étranger à ce crime.

Tant de faiblesse, d'incompréhensibles entraînements et de honteuses contradictions avaient fait tomber Memmo dans le mépris. En 986 on pouvait déjà prévoir le jour où Venise allait imposer l'abdication à son souverain et confier ses destinées à un prince plus digne et plus capable de la gouverner. L'heure était solennelle. Sur quel homme l'aristocratie vénitienne arrêterait-elle son choix ? Quel serait cet élu de la Providence appelé à profiter d'une aussi favorable situation pour asseoir enfin la République sur des bases nouvelles, assurer à jamais son rang parmi les nations par de pacifiques conquêtes, et faire fleurir dans l'État cet esprit d'union qui semblait déjà prévaloir contre ces rivalités intestines si souvent fatales à son repos, à son honneur et à sa liberté ? La solution définitive de toutes les difficultés qui s'étaient opposées jusque-là au développement de l'État vénitien ne dépendait-elle

pas, en effet, de celui à qui le pouvoir allait être confié ? En faisant disparaître les grands obstacles qui contrariaient l'essor de sa légitime ambition, Dieu ne semblait-il pas couvrir de sa toute puissante protection la cause de Venise et inviter cette République chrétienne à poursuivre, avec une nouvelle ardeur et une absolue confiance, la réalisation de ses patriotiques espérances ? Mais dans quel foyer, dans quelle race prendrait-elle l'ouvrier de cette grande œuvre ? Quel serait le nom de celui à qui étaient réservées les responsabilités et la gloire d'une si belle et si délicate mission ? Que de prières saint Pierre Orséolo n'adressait-il pas sans doute au ciel pour cet instrument inconnu des desseins de Dieu !

La bonté divine voulut récompenser dès ici-bas, par une singulière faveur, ce grand amour de la patrie, uni, confondu dans l'âme de l'ancien doge avec un admirable amour pour la sainte Église. Une lumière prophétique éclaira son intelligence; il vit à n'en pouvoir douter quel serait l'homme destiné à devenir, à ce moment solennel et décisif, l'heureux souverain de sa chère Venise; il entrevit la gloire et la prospérité de ce grand règne. Et cet homme, ce doge illustre qui associerait la République dans le concert des grandes nations et ferait briller sur elle un éclat toujours grandissant, c'était son fils, ce beau jeune homme dont il pressait contre sa poitrine le mâle visage, et qui, suspendu à ses lèvres, écoutait avidement ses saintes leçons et ses patriotiques enseignements. Aussi crut-il devoir le prévenir de son élévation prochaine, et dans un entretien mémorable qui précéda sans doute de bien peu le douloureux moment de la séparation, entre un dernier embrassement et une dernière bénédiction : – «Mon fils, lui dit-il, je connais d'une manière certaine que vous serez élevé à la dignité de doge et que votre gouvernement sera une ère de grande prospérité. Mais, je vous en prie, mettez votre gloire et tous vos soins à toujours respecter et soutenir les droits des Eglises de la religion du Christ; et, dans vos rapports avec vos sujets, inspirez-vous en toute occasion des règles de la justice, sans vous laisser dominer ou préoccuper par des considérations personnelles d'amour ou de haine.»

Que de fois, sans doute, Pierre Orséolo II entendra résonner au fond de son cœur cette voix paternelle lui marquant en si peu de mots la voie sûre et glorieuse que Dieu prescrit aux princes chrétiens jaloux de leur salut éternel et du bonheur de leurs sujets ! Au milieu des acclamations populaires ou dans le silence du recueillement, que de fois, par la pensée, ne se retrouvera-t-il pas sous les grands chênes de la forêt monastique, écoutant le prophétique langage et les suprêmes recommandations de son glorieux père ! Aussi, depuis lors, un lien bien étroit rattache à Venise le monastère de Saint-Michel de Cuxa, nos superbes Pyrénées orientales à la reine de l'Adriatique. L'influence de l'abbé Guarin sur les choses de Venise et de l'Italie est d'ailleurs un fait historique bien peu contestable et déjà reconnu par de sérieuses autorités.

L'importance politique qu'on doit attacher à la visite de Pierre Orséolo II à Saint-Michel, après le départ significatif du moine Jean Morosini pour l'île de Saint-Georges, est suffisamment démontrée, semble-t-il, par le silence étrange et l'absolue discrétion de nos *Anonymes* touchant ces deux épisodes assurément trop remarquables pour être tombés sitôt dans l'oubli. Des considérations d'un ordre tout spécial peuvent seules expliquer cette grande réserve, évidemment inspirée par une prudence dont il serait puéril de contester les motifs politiques.

CHAPITRE 18

Huit ans et quatre mois s'étaient écoulés depuis que le doge Pierre Orséolo Ier gravissait en silence, dans la solitude de Cuxa, les spirituelles hauteurs qui conduisent

à la conquête du ciel. Le terrible combat, l'assaut continuel auquel il s'était si généreusement condamné touchait à sa fin. Le Seigneur allait mettre un terme à la longue mort de l'existence terrestre de son serviteur et lui ouvrir toute grande la porte de la vie véritable et éternelle. Les forces physiques de notre saint déclinaient de jour en jour, et son pauvre corps, épuisé par la discipline du désert et par des actes continuels de religion et de pénitence, s'affaissait saintement en conservant toutefois cette résistance paisible et inaltérable, cette fermeté inconsciente dans la souffrance que les saints ne dépouillent jamais, parce qu'elles sont la conséquence du mépris qu'ils font d'eux-mêmes et de la grâce divine qui les fortifie. – Le froid janvier répandait ses frimas sur la vallée de Cuxa; la neige couvrait le mont Canigou hérissé de glaces; les vieux chênes de la forêt étendaient sur le monastère leurs grands bras dépouillés; un recueillement auguste, à la fois triste et solennel, revêtait toutes choses et jetait dans l'âme des pieux habitants de Saint Michel un surcroît de pensées austères et d'aspirations surnaturelles de l'année où les vertus monastiques pénètrent et captivent son cœur avec plus d'attraits et de violence, au milieu de la nature désolée dormant son froid sommeil autour de l'abbaye silencieuse ? On dirait que cette image de la mort lui donne une soif plus sensible de la vie vers laquelle il aspire, et que les glaces de l'hiver ajoutent à ses ardeurs spirituelles une chaleur intime plus intense et plus féconde.

Il est très vraisemblable que la faiblesse et l'épuisement de saint Pierre Orséolo ne lui permettaient plus, dans ces derniers temps, un séjour continu dans sa misérable retraite de la forêt ni les rigoureuses pratiques de la vie strictement anachorétique. Aussi faut-il admettre que notre saint passait les nuits dans sa cellule du monastère, et qu'il ne se rendait que pendant le jour dans son ermitage pour s'y livrer avec plus de liberté à la contemplation et à la prière. Cette croyance repose d'ailleurs sur une tradition très ancienne, à laquelle il semble très raisonnable d'ajouter foi, et qui se trouvait confirmée dans une vieille estampe populaire qu'on ne retrouve plus aujourd'hui, mais que plusieurs habitants de la contrée se souviennent encore d'avoir vue dans leur enfance. Cette gravure représentait un touchant et merveilleux épisode de la vie de notre saint, probablement reproduit par le naïf et pieux burin de quelque moine imager ou dessiné d'après les indications et avec l'approbation des religieux de Saint-Michel. Saint Pierre Orséolo y était représenté, un soir d'hiver, devant la grande porte extérieure du monastère, après s'être oublié dans son oratoire au delà de l'heure réglementaire de la fermeture du couvent. La porte de clôture, qui donne par ses côtés sur le terre-plein d'une des cours intérieures, se trouve close, et notre saint, fort en peine de ce contre-temps, demande au Seigneur de lui procurer un moyen de pénétrer dans l'enceinte de l'abbaye. Un ange apparaît alors au-dessus du cintre du grand portail et fait glisser jusqu'aux pieds d'Orséolo une échelle dont il l'invite à se servir pour regagner sa cellule cénobitique.

Cette tradition de Cuxa, qui se rapporte sans aucun doute à la dernière période de la vie de notre saint, semble pleinement justifiée et confirmée par l'étude attentive des *Anonymes* de Cuxa et de Ripoll. A peu près silencieux sur la vie érémitique d'Orséolo, parce qu'elle échappait à leurs regards et qu'ils n'en pouvaient contrôler l'exactitude des détails, nos biographes bénédictins se montrent au contraire parfaitement renseignés sur toutes les émouvantes particularités des derniers jours d'Orséolo, et on les voit se complaire à n'omettre aucun des incidents qui accompagnèrent sa bienheureuse mort. La règle de saint Benoît recommandait d'ailleurs d'avoir un soin trop attentif des infirmes et des malades pour que l'abbé Guarin et saint Romuald eussent permis à Orséolo un genre de vie si peu approprié dans ces derniers temps à ses forces défaillantes. Faire expirer notre saint, au cœur de l'hiver, dans sa froide et misérable tanière du désert, comme le fait dans son récit

le savant camaldule, constitue une affirmation étrange, formellement contredite par le texte de nos biographes bénédictins et absolument contraire à la tradition.

On est même en droit de se demander si saint Romuald et ses disciples n'habitaient pas eux-mêmes le monastère pendant cette période de l'année la plus rigoureuse et qui, dans ces contrées, se trouve si souvent traversée par des abats de neige ou des froids excessifs. Nos biographes ne parlent nullement de nos solitaires dans le récit qu'ils nous ont laissé des derniers jours d'Orséolo, et on pourrait induire de ce silence inexplicable que nos ermites se trouvaient alors plus ou moins confondus avec les religieux du monastère, s'efforçant de concilier leur discipline particulière, à cette époque de l'année, avec les adoucissements momentanés d'un cénobitisme auquel les soumettaient les intempéries hivernales de nos Pyrénées.

Quoi qu'il en soit, c'est dans l'église de l'abbaye que les *Anonymes* de Cuxa et de Ripoll nous représentent notre saint, bien peu de jours avant son départ pour le ciel, humblement prosterné devant le tabernacle. Il sent ses forces défaillir et pressent sa fin prochaine. L'ère des combats va-t-elle enfin se clore pour lui ? La palme de la victoire est-elle si près de sa main ? Cette pensée le poursuit et il supplie le Seigneur de lui faire connaître s'il touche réellement au terme de son exil. Dans la simplicité de cette foi vive et confiante qui est l'apanage des saints, il épanche son cœur dans le cœur de son bon Maître, soupirant après le jour où son âme, délivrée de la prison de son corps, prendra son vol vers Celui à qui il a tout donné et de qui il espère tout. Il compte aussi sans doute, pour voir sa demande bien accueillie, sur la faveur singulière que la tradition bénédictine, devenue bientôt la tradition de l'Église, attribue au grand patriarche saint Benoît, «avertisseur» fidèle de ses dévots amis à la veille de quitter la terre. – Affaibli, languissant, accablé désormais sous le sentiment de son impuissance, Orséolo ressent ce mal étrange des moines terrassés par les ans ou par d'incurables infirmités, souffrance indicible que l'homme du monde ne saurait comprendre et qui constitue peut-être la plus sainte, la plus féconde et la plus héroïque période de leur existence. Saint Pierre Orséolo, quoique parfaitement soumis à la volonté divine, soupirait ardemment vers le jour de sa délivrance, et en demandant au ciel de le lui faire connaître, il obéissait aussi sans doute à son humilité qui lui faisait souhaiter de délivrer au plus tôt son cher monastère d'un frère inutile.

Celui qui tourne son regard sur la prière des humbles pouvait-il rejeter la demande d'un aussi admirable serviteur ? La réponse ne se fit pas attendre, et saint Pierre Orséolo se sentit tout à coup mystérieusement frappé à l'épaule comme par la pointe d'un dard acéré. L'esprit éclairé par cette manifestation surnaturelle, le cœur plein de joie au sentiment d'une aussi singulière faveur : «Mon Dieu, s'écria-t-il, je reconnais que, sous la figure de ce dard dont vous m'avez blessé, vous avez voulu m'avertir que le terme de ma vie périssable n'est pas éloigné. Et puisque, par votre divin secours, j'ai pu persévérer jusqu'à ce jour dans l'accomplissement de votre sainte volonté, j'ose prier votre clémence de daigner protéger et conserver jusqu'à mon dernier soupir la fermeté de ma foi, la fidélité dans ma vocation et ma constance à votre service.»

Orséolo sortit alors de l'église et rentra dans sa cellule, où il sentit presque aussitôt la première atteinte du mal auquel il devait succomber. Saisi d'un mouvement de fièvre, il s'étendit sur sa pauvre couche. La nuit vint aggraver le trouble mortel qui allait triompher des dernières résistances de son organisme épuisé, et donna à ses espérances une nouvelle confirmation. Le jour de sa mort lui fut en effet révélé. Aussi quand il vit, le lendemain, se presser autour de lui l'abbé Guarin et tous ses frères prévenus de son état et de son désir de leur donner le baiser de paix, son âme satisfaite ne put se taire sur des faveurs si consolantes et il leur annonça avec une grande joie que dans trois jours il serait délivré de la vie mortelle. Puis il s'abandonna

tout entier entre les mains de Dieu, consacrant en de brûlantes oraisons toutes les heures du jour et de la nuit, et appliqué plus que jamais à toutes les pratiques d'une préparation parfaite à la douce mort qu'il sentait venir.

On se représente aisément la douleur de toute la communauté de Cuxa à la pensée de perdre la compagnie de ce frère vénéré, et son pieux empressement à l'assister de son dévouement. Résignés au bon plaisir divin, à quels regrets toutefois ne s'abandonnèrent pas ces âmes si étroitement liées à celle de l'illustre religieux dont les mérites répandaient sur leur monastère et dans toute la contrée une si grande renommée et une si bienfaisante influence ! Cénobites et solitaires, anxieusement groupés autour du mourant, confondaient leurs larmes et leurs prières.

Cependant le moment suprême approchait. Couché sur la cendre et le cilice, suivant l'ancienne coutume des ordres religieux, saint Pierre Orséolo reçut les derniers sacrements. Muni de son viatique, l'ancien doge sourit à la mort sous la dernière absolution et la bénédiction paternelle de l'abbé Guarin. Que de souvenirs, que d'émotions péniblement contenues ne durent point envahir le cœur de notre saint abbé devant ce fils, cher entre tous, dont il allait fermer les yeux !

L'âme de saint Pierre Orséolo allait quitter la terre. Mais tout à coup un souvenir, un besoin secret de son cœur semble imposer à la mort un bien remarquable sursis et rendre quelque force à son corps défaillant. Il exprime l'espoir de revoir le comte Oliba, de lui donner le baiser de paix et d'épancher en lui, dans un dernier entretien, les exhortations et les conseils de son admirable charité. Déjà prévenu de la maladie mortelle du prince moine, Oliba, s'était hâté de se rendre à Cuxa. Orséolo apprend avec joie sa présence à l'abbaye et le désir du noble comte d'être introduit auprès de lui; mais il veut recevoir son seigneur avec tout l'honneur qui est dû aux souverains. Il demande aussitôt à être levé de la pauvre couche où il gît sur la cendre des agonisants, et il se fait asseoir sur un siège. C'est dans cette attitude, qui donnait d'ailleurs plus d'autorité à sa parole, que l'ancien doge reçut le comte de Cerdagne.

Alors s'ouvrit dans ces murs bénis du monastère de Saint Michel une grande scène bien digne de ces temps religieux et chevaleresques. Le comte s'avança humblement vers l'illustre mourant, et celui-ci lui donna le baiser de paix; puis, avec une grâce toute puissante et dans un langage entraînant, il l'exhorta une dernière fois à quitter le monde et à revêtir le saint habit monastique. On vit alors le souverain de ces contrées s'humiliant dans une pauvre cellule devant un moine expirant, dont le front avait aussi porté le diadème et qui, tout heureux d'avoir foulé aux pieds les dignités de la terre, près de recevoir la couronne immortelle en échange de sa couronne héroïquement délaissée, ouvrait aux yeux de son frère irrésolu, pour l'entraîner après lui, les horizons éternels dont il semblait déjà contempler les magnifiques splendeurs. L'un, venu d'Italie en Roussillon, allait quitter le cloître avec la vie, l'autre allait bientôt quitter le Roussillon pour s'enfermer dans un cloître d'Italie et y commencer une vie nouvelle, gage de salut et aurore de la véritable vie; – suprême et indicible consolation pour l'ancien doge de Venise qui, en obtenant à son dernier moment, de la divine miséricorde, pour le comte de Cerdagne, une si haute vocation, pouvait ainsi se reposer dans le sentiment légitime des bénédictions que son propre sacrifice lui avait méritées; – grâce admirable et visiblement providentielle pour Oliba qui vit tomber devant Orséolo les derniers obstacles, les dernières incertitudes de son pauvre cœur retenu jusqu'alors par des attaches, combattu par des intérêts dont il n'avait pas le courage de se dépouiller.

Certes, l'impression de cette émouvante et suprême entrevue, de cette éloquence se répandant sous l'œil de Dieu de la bouche expirante d'Orséolo, de cette incontestable sainteté illuminant le visage de ce mourant dut être bien profonde dans l'âme du noble comte. Quel spectacle, quelle influence pouvaient briser plus

victorieusement ses dernières résistances ? Il constatait si bien la joie qu'on a de mourir après avoir accompli de grands sacrifices ! Il contemplait de si près les saintes assurances qu'inspirent aux vrais soldats de Jésus Christ le mépris des grandeurs humaines et un entier dépouillement des biens de ce monde ! Il voyait si clairement l'immortelle récompense attachée aux mortifications volontaires du chrétien jaloux de son salut ! Les merveilleuses manifestations qui se produisirent bientôt sur la tombe de l'ancien doge durent sans doute fortifier encore sa résolution, en lui montrant dans la gloire du triomphe celui qui l'avait si puissamment entraîné par ses exemples et par ses conseils sur le chemin de la victoire.

Consolé dans son cœur par les sentiments généreux et peut-être par les promesses formelles du comte Oliba, saint Pierre Orséolo, nonobstant sa grande faiblesse, discourut encore avec chaleur des choses de Dieu et du ciel. Sa langue pouvait à peine lui prêter son secours, qu'il continuait encore à raffermir ses frères religieusement groupés autour de lui dans le service de Dieu et l'observance de leur sainte règle. Une source inconnue d'éloquence et de savoir jaillit souvent, en effet, de la bouche des saints au moment où ils vont quitter la terre leurs lèvres vouées au silence se délient; une joie expansive et surhumaine, dominant leurs souffrances physiques, donne à leurs dernières manifestations d'ici-bas un tel caractère de lumineuse suavité qu'on ne saurait n'y pas reconnaître un effluve de l'âme répandant inconsciemment autour d'elle la vérité qui la remplit, l'amour divin qui la transporte. Enfin, quand vint l'heure de none, se rappelant sans doute que le Dieu Rédempteur avait, à cette même heure, rendu l'esprit sur la croix à son père éternel, le mourant se recommanda aux prières de ses frères, leva les yeux au ciel et prononça ces paroles : En tes mains Seigneur, je donne mon esprit; et aussitôt il rendit son âme à Dieu. C'était le quatre des ides de janvier ou le 10 janvier 9872.

La communauté de Saint-Michel venait de perdre un grand soutien et un grand exemple. Bien vives aussi furent ses manifestations de vénération et de regret. Agenouillés autour de cette sainte dépouille, les frères commencèrent aussitôt à chanter alternativement et en chœur les louanges divines, les yeux ruisselants de larmes et la voix entrecoupée de sanglots. Les hommages pieux se succédèrent sans interruption avec la psalmodie ou le chant des hymnes, tantôt sous forme de suffrage pour appeler les dernières miséricordes sur l'âme d'Orséolo, tantôt sous forme de remerciements pour toutes les grâces et faveurs dont il avait plu à Dieu de la combler. Mais chacun estimait qu'elle avait été portée par les anges au sein de l'éternelle gloire et qu'elle jouissait déjà de la béatitude parmi les chœurs des saints.

La foi vive de nos contrées pyrénéennes les sauvegardait au Xe siècle contre cette froide indifférence qui est la caractéristique de notre époque, et la mort de saint Pierre Orséolo y suscita certainement une émotion d'autant plus populaire qu'on y pressentait déjà les honneurs dont l'Église entourerait un jour sa mémoire. Tous les villages voisins de l'abbaye s'unirent dans l'expression de leur douleur et de leurs regrets, et une grande foule accourut aussitôt au monastère, attirée par sa dévotion autant que par son amour pour ce père bien-aimé. Les gémissements et les lamentations des pauvres montèrent vers le ciel, et nos bons paysans tinrent à honneur d'aller contempler une dernière fois les traits vénérables d'Orséolo.

Le jour suivant, le prince Oliba, accompagné des principaux seigneurs du pays et suivi des populations environnantes, revint au monastère pour les obsèques du prince-moine. En voyant le corps du saint doge étendu sur la civière monastique, chacun versa d'abondantes larmes, et on peut croire que la douleur de cette foule se manifesta par de violents hommages. Mais des sentiments plus féconds et plus dignes de celui qui les inspirait vinrent corriger ces élans populaires et tumultueux. Tous élevaient vers le ciel les accents d'une dévotion fervente, louant et bénissant Dieu de

ce qu'il avait daigné appeler parmi eux d'une si lointaine région un homme si illustre et si saint, qu'ils espéraient voir bientôt un puissant intercesseur dans leurs nécessités et le protecteur généreux de la contrée.

Après avoir été processionnellement promené dans le cloître, suivi d'un nombreux cortège, le saint corps fut introduit dans le sanctuaire de l'église où des offices solennelles furent chantées; puis, à la demande du comte Oliba dont l'abbé Guarin ne pouvait qu'accueillir avec empressement la pieuse supplique, il fut enseveli dans le cloître même du monastère par une exception à la règle ordinaire, et déposé tout près du seuil de la porte latérale de l'église. Frères, pèlerins et visiteurs de l'abbaye purent ainsi avoir constamment sous les yeux, sans avoir à le chercher dans le grand cimetière commun, ce précieux trésor devant lequel allaient bientôt s'incliner tous les fronts. Dieu, en effet, ne tarda pas à faire éclater sur cette modeste pierre tombale des signes bien remarquables de l'immortel triomphe d'Orséolo.

CHAPITRE 19

L'ingénieuse et toujours admirable Providence choisit, selon les temps, les moyens les plus propres à asseoir le culte des saints dans le monde; c'est pourquoi elle révèle leur gloire aux yeux des hommes par des manifestations différentes qui, au Moyen-âge, revêtaient le plus souvent des caractères particuliers appropriés aux rudes et grossiers tempéraments de cette époque. A la violence des passions vigoureuses et robustes de ces hommes de fer, à laquelle une civilisation livrée à tous les excès du sensualisme a substitué une sensibilité désordonnée et malade, Dieu se plaisait alors, pour subjuguier plus sûrement les âmes et les transporter dans les hautes régions de la spiritualité, à opposer les impressions irrésistibles d'un surnaturel qui frappait les yeux du corps et ébranlait violemment les sens. Aussi, là où le sceptique ne voit que de vaines légendes, des inventions plus ou moins étranges et souvent ridicules d'un âge ignorant et crédule, le chrétien réfléchi découvre au contraire une nouvelle preuve de la sagesse et de la bonté divines, choisissant le genre de révélation le plus approprié à l'esprit, aux mœurs et au milieu de la société à laquelle s'adressait cette révélation.

Peu de temps s'était écoulé depuis que le saint corps d'Orséolo reposait sous les dalles du cloître, près du seuil de la porte de l'église, quand il plut au Seigneur de manifester la gloire de son serviteur aux religieux du monastère, et par eux à toute la contrée jalousement attentive à tout ce qui regardait cette grande mémoire. Il arriva donc qu'une nuit nombre de moines qui devançaient, chacun à son gré, l'heure des matines pour faire oraison dans l'église, virent très distinctement au-dessus de la tombe du bienheureux des lumières merveilleuses dont la brillante clarté faisait resplendir le cloître tout entier. Saisis de ce sentiment de crainte qu'inspire toujours, même au plus courageux, la vue d'un phénomène inexplicable et probablement surnaturel, les plus timides n'osèrent plus se rendre à l'église ou se groupèrent en compagnie pour se donner mutuellement quelque assurance. Cherchant à s'expliquer la cause d'une aussi remarquable apparition, tous les frères furent unanimes à interpréter cette lumière céleste qui partait du saint tombeau comme une révélation miraculeuse de la gloire d'Orséolo. Dès lors, ils se sentirent portés à se recommander à lui avec une confiante vénération, et chacun implora son secours pour obtenir de Dieu la grâce d'imiter ses vertus et de persévérer dans une parfaite observance de la règle. Une manifestation bien autrement significative devait confirmer ces légitimes interprétations et procurer aux religieux de Saint-Michel une grande joie et un précieux enseignement.

L'office de «custos» et de sacristain de l'oratoire était occupé à cette époque par un bon moine auquel une ancienne tradition donne le nom de frère Honeste. C'était, semble-t-il, un religieux plein de ferveur, mais exubérant et peu capable de garder cette réserve prudente et silencieuse que l'Esprit saint recommande aux âmes favorisées de grâces extraordinaires. Or, il arriva qu'une nuit, tandis qu'il vaquait à la prière avant le chant du coq dans l'église du monastère, notre bon moine fut ravi dans une sorte d'extase. Il vit, d'un côté de l'église, l'archange saint Michel entouré d'une grande multitude d'anges, et, de l'autre, saint Pierre, le prince des apôtres, avec un innombrable cortège de martyrs, de confesseurs et de vierges. Tous chantaient admirablement les louanges divines, dans cette grande nef de Cuxa devenue tout à coup comme une succursale du paradis, témoignant ainsi sans doute combien était agréable à Dieu cette règle bénédictine qui impose pour premier devoir le chant assidu des psaumes et des hymnes liturgiques. Et dans le nombre, il vit le père saint Benoît au milieu d'une immense phalange monastique, où le saint doge Pierre Orséolo brillait d'un éclat particulier, se distinguant parmi les autres par sa haute taille, par son attitude gracieuse et par la fervente mélodie de ses chants. Impuissant à contenir son bonheur, cédant à son seul entraînement et sans en avoir reçu de Dieu la propre impulsion, notre bon moine s'empressa de raconter cette vision à ses frères. Il eût, certes, mieux fait de se rappeler ce conseil du Livre de la Sagesse : «Il est bon et convenable de cacher les faveurs du Roi», et de se dire avec Isaïe : «Mon secret est pour moi seul»; mais cette indiscretion, présomptueuse sans doute, devait servir d'occasion à une nouvelle confirmation de la gloire de notre saint et procurer au frère Honeste, après un châtement mérité, une bien touchante absolution.

La nuit suivante, comme notre bon frère sacristain se trouvait encore en oraison à la même heure, il tomba en extase une seconde fois, et il vit, comme la veille, les deux troupes d'anges et de saints remplir l'église de l'abbaye et exalter la bonté et la magnificence du Seigneur en de célestes concerts. Ce devoir une fois rempli, le grand apôtre saint Pierre donna à tous sa bénédiction, et s'adressant ensuite à la multitude de saints qui l'entouraient : «Écoutez, leur dit-il, la sentence qui va être prononcée.» Puis, se tournant vers le patriarche saint Benoît, et désignant le frère Honeste qui ne se doutait certainement pas que c'était contre lui que le prince des apôtres allait requérir : «C'est à vous maintenant, ajouta-t-il, qu'il appartient de châtier ce religieux soumis à votre règle, qui a osé révéler à d'autres nos secrets sans y être autorisé, par vanité et présomption.» Alors le vénérable abbé saint Benoît, prompt à exécuter l'ordre de son chef, se saisit de verges et se mit à flageller durement le moine imprudent, coupable de s'être laissé entraîner à divulguer sa vision par un sentiment de présomptueuse satisfaction. Le pauvre frère Honeste criait de douleur sous les coups vigoureux du grand fondateur, reconnaissant sa faute et supportant humblement cette correction méritée, quand saint Pierre Orséolo s'avança bientôt du milieu de son groupe, supplia l'apôtre saint Pierre ainsi que son père saint Benoît de faire grâce, et, s'interposant comme médiateur entre celui-ci et son cher frère de Cuxa, s'offrit même à compenser personnellement la satisfaction avec l'offense commise. A la prière de l'ancien doge, empreinte d'une admirable et miséricordieuse pitié, et grâce à son intercession, le frère Honeste fut pardonné et il lui fut fait remise du reste de la peine. Le lendemain, le bon moine, aussi empressé de s'humilier qu'il l'avait été de se glorifier, frappant sa poitrine et confessant son péché, obtint de son abbé la permission de raconter à ses frères la correction que sa présomption lui avait méritée, et, pour que personne n'en pût douter, il montra les marques et cicatrices des coups qu'il avait reçus mais dont il ne ressentait plus aucune douleur, en insistant avec la plus vive reconnaissance sur la charitable et puissante intervention d'Orséolo, qui avait obtenu par ses supplications la cessation de ses tourments. A ce récit, ajoute

le biographe bénédictin, toute la communauté rendit gloire à Dieu qui opère de telles merveilles par ses saints.

On ne saurait trop remarquer avec quelle complaisance nos pieux *Anonymes* racontent ces deux visions du frère Honeste. Il est évident qu'elles impressionnèrent bien profondément nos moines de Saint-Michel, à cause des salutaires et consolants enseignements qui en ressortaient avec la plus victorieuse éloquence. En effet, si, d'une part, elles ne laissaient plus de place au doute sur la gloire d'Orséolo et sur la protection toute spéciale dont l'ancien doge allait entourer désormais le monastère de Cuxa, d'autre part, elles eurent pour conséquence de surélever dans la foi l'âme de nos religieux par l'assurance de ce commerce constant, paternel et efficace de l'Église triomphante avec les serviteurs de Dieu qu'elle éclaire, instruit et corrige ici-bas, selon leurs besoins, pour les engager ou les conserver dans les plus parfaites pratiques de la vie spirituelle.

C'est au milieu de ces manifestations merveilleuses, qui n'étaient d'ailleurs que les prodromes de manifestations plus étendues et dont le caractère populaire allait mettre toute la contrée aux pieds d'Orséolo, que se déroula à Cuxa une suite d'événements trop importants pour être passés sous silence. L'histoire de ce monastère se liera trop étroitement désormais à l'histoire du culte de notre saint pour n'en pas détacher cette page intéressante. Elle ouvrira, en outre, un ample sujet de méditations au chrétien qui aime à appliquer son esprit sur les moyens dont Dieu se sert pour imposer sa volonté à ses fidèles serviteurs et les conduire dans la voie providentielle où il a résolu de les engager.

Le but poursuivi par la divine Providence était atteint. Elle avait donné au monastère de Saint-Michel et au peuple qui vivait sous sa vivifiante atmosphère le saint qu'elle leur destinait. Les compagnons d'Orséolo, venus avec lui dans le désert de Cuxa comme pour lui faire cortège, avaient rempli toute leur mission; ils n'avaient plus qu'à se disperser au souffle de l'Esprit saint, laissant sur la terre du Conflent leur impérissable mémoire et sous les dalles du cloître les saintes reliques de celui dont ils avaient été les maîtres ou les amis. Ne semblait-il pas dès lors convenable que la vénération des habitants de la contrée pour l'ancien doge ne fût pas plus longtemps contrariée ou partagée par leur vénération pour des vivants, et surtout pour ce Romuald dont la réputation de sainteté prenait chaque jour une extension extraordinaire et vers lequel accourait toute la région ? Un admirable concours de circonstances amena cette surprenante émigration et procura à chacun des personnages de ce récit sa destinée définitive.

Le comte Oliba allait quitter le siècle. Libre enfin de toute attache, il allait donner au monde chrétien, à la suite d'Orséolo, un nouvel exemple du plus héroïque dépouillement. Après avoir confié ses six enfants, dont plusieurs étaient encore en bas âge, et l'administration de ses États à sa pieuse femme Ermengarde, il était à la veille de son départ pour le Mont-Cassin où l'abbé Guarin lui même devait le conduire. De son côté, saint Romuald, plein de sollicitude pour le noble comte et voulant lui assurer une compagnie fortifiante et une consolante amitié pendant les premiers temps de son noviciat, avait décidé que Jean Gradénigo l'accompagnerait dans sa retraite monastique. Il fit même à son cher disciple, dont il connaissait sans doute le grand désir de suivre Guarin dans un pèlerinage à Jérusalem que celui-ci se proposait d'entreprendre après son voyage au Mont-Cassin, la recommandation formelle de ne pas quitter le prince-moine.

Ce fut sur ces entrefaites que Romuald fut instruit des défaillances de son père qui, après avoir embrassé la vie religieuse dans un monastère près de Ravenne, se sentait pris tout à coup par le découragement et tenté de rentrer dans le siècle. Saisi de crainte pour le salut de cette âme si chère, il résolut aussitôt de quitter Cuxa et de

courir à son secours. L'heure avait sonné pour le patriarche des Camaldules de jeter les fondements de son ordre et d'accomplir les grandes choses qui couronnèrent sa féconde carrière. Dieu, en effet, allait forcer son étonnante humilité en l'engageant pour toujours dans cette réforme qui devait aboutir à une si riche floraison monastique.

Un épisode qui respire la particulière saveur des légendes les plus caractéristiques du Moyen-âge marqua son départ de Cuxa. La présence de Romuald était considérée comme une bénédiction pour tout le Conflent. Aussi, dès que sa résolution de retourner en Italie fut connue par les habitants du pays, ils vinrent en foule le supplier de ne les point quitter. Désespérés de voir leurs supplications impuissantes, ils résolurent de le garder à tout prix au milieu d'eux, et ils ne méditaient rien moins, dans leur fol aveuglement, que de tuer le saint ermite pour conserver ses reliques mort ou vif, ils ne voulaient point s'en séparer. Celui ci, ayant eu connaissance de leur projet, usa du stratagème de David et contrefit l'insensé. Par ses gestes étranges et ses propos incohérents, ses éclats de rire ou son silence hébété, il fit si bien que le peuple ne crut plus à sa sainteté, alors surtout qu'on le vit courir dans les champs comme un homme furieux et manger dès le matin avec gloutonnerie. Il n'excita plus dès lors que la pitié; sa cause était gagnée, et il put bientôt quitter Saint-Michel sans encombre. – La résolution de Romuald devait entraîner le départ de Marin, qui se joignit à l'abbé Guarin et à Gradénigo pour accompagner Oliba au Mont-Cassin. Cet amant de la solitude, plus épris que jamais de la vie du désert, alla peu après se cacher dans un coin inhabité de la Pouille, où les Sarrasins le surprirent et le massacrèrent.

Peu après son arrivée au Mont-Cassin, Guarin partit pour la Terre-Sainte. Son départ fut marqué par un accident dont les détails nous ont été conservés par Pierre Damien, et qui fut considéré comme une de ces leçons à la fois sévères et paternelles où se manifeste la miséricordieuse attention de la Providence. Oubliant les recommandations de son maître saint Romuald, Jean Gradénigo s'était décidé à accompagner l'abbé de Cuxa en Palestine; mais Dieu ne permit point cette désobéissance. Nos pèlerins descendaient la montagne lorsque, à une assez faible distance du monastère, le cheval de Guarin se cabra tout à coup et dans un écart impétueux frappa Gradénigo de son sabot ferré et lui cassa la jambe. Gradénigo s'humilia aussitôt devant Dieu et devant ses frères, en admirant et louant le Seigneur qui pour châtier sa désobéissance et le remettre dans la voie du devoir s'était servi d'un animal sans raison, désobéissant lui-même à la voix de son cavalier. Ce saint moine, que tous ses biographes appellent bienheureux, ne quitta plus le comte de Cerdagne auquel il ferma les yeux en 990. Il vécut encore environ vingt huit ans dans une cellule d'ermite, qu'il s'était construite non loin du monastère et où il acheva pieusement sa vie, vers l'an 1016, avec la réputation d'un saint et après avoir opéré plusieurs prodiges.

Le pèlerinage de l'abbé Guarin devait avoir, ce semble, sur la destinée de ce grand et saint moine, des conséquences qui, quoique bien difficiles à déterminer faute de documents, peuvent toutefois être soupçonnées par l'historien attentif. Notre monastère de Saint-Michel devait en subir, onze ans après, le contre-coup, en passant sous le gouvernement d'un nouvel abbé du nom de Guiffre. Par quels motifs et à la suite de quelles circonstances Guarin se démit-il du gouvernement de l'abbaye de Cuxa, et que devint-il depuis cette époque jusqu'à sa mort ? Aucun document important n'est venu éclairer ce mystère, et le chercheur ne peut former que des conjectures. Ce qu'on est en droit d'affirmer d'abord, c'est l'étonnante activité de ce moine étrange et son admirable humilité qui lui faisait tenir cachés, avec un soin jaloux, tous les actes de piété et de dévouement que lui inspirait son zèle ardent pour

les intérêts de l'Église, toutes les entreprises et négociations auxquelles il se trouva mêlé pendant sa longue carrière. Menant cette vie entremêlée de pénibles pèlerinages et de retraites austères que nous voyons pratiquée par plusieurs des plus grands saints de l'époque, Guarin apparaît au comte Riant comme un de ces hommes de prière et d'action dont l'humeur aventureuse, les vastes desseins ne connaissent pas la distance. Indifférent sur tout ce qui le touche jusqu'au mépris le plus absolu de lui-même, oubliant le lendemain son œuvre de la veille, toujours en quête d'un avantage à réaliser pour le bien de la religion et des âmes, rien ne l'arrête, rien ne lui coûte, aucun danger ne l'étonne et n'ébranle son courage.

On peut croire que son pèlerinage à Jérusalem, en 988, n'était pas le premier, mais que sa vocation de pèlerin et de missionnaire s'accusa depuis cette époque avec une énergie extraordinaire. Pierre Damien nous le représente, en effet, constamment en voyage à l'étranger et répandant partout, jusque dans les contrées les plus lointaines, les bienfaits de sa parole et l'ardeur de son zèle. La donation de Hugues, marquis de Toscane et frère de Valdrade, à notre saint abbé, en 993, indique suffisamment que l'œuvre des pèlerinages de la Terre-Sainte était déjà à cette époque une œuvre à laquelle il appliquait toutes ses études et tout son cœur. N'est-il pas encore raisonnable de penser que l'élévation de Gerbert, son ami, sur le siège de saint Pierre, en 999, vint l'engager dans une voie nouvelle et lui permettre, sous ce tout-puissant patronage, de s'abandonner sans réserve à sa vocation ? Le Saint-Siège lui confia-t-il la surveillance ou la réforme des établissements latins d'Orient ? Quoi qu'il en soit, il est impossible de ne pas voir dans le destinataire de la donation de Hugues un de ces hommes remarquables dont les aptitudes spéciales depuis longtemps bien connues et le caractère exceptionnel avaient attiré l'attention et captivé la confiance de Sylvestre II; une âme puissante se dépensant sans mesure et sans bruit partout où l'emportait son zèle héroïque; un coureur intrépide dans l'immense champ de l'Église, dont l'existence insaisissable, à raison de son inconcevable mobilité, ne laissait nulle part à l'histoire le temps de consigner dans ses pages son rapide et lumineux passage; un infatigable semeur jetant partout le grain de la semence divine, qui ne disait même pas son nom et dont l'admirable humilité laissait à d'autres la gloire de recueillir la moisson.

S'il était possible de prouver l'identité de notre Guarin avec un *Guarinus abbas*, sans désignation d'abbaye, dont la signature autographe se trouve au bas d'un document toscan du 2 novembre 1031, nous retrouverions à cette date notre ancien abbé de Cuxa à Florence. Accablé sous le poids des ans et près de quitter la terre, serait-il bien surprenant que Guarin eût été se cacher et mourir dans un monastère camaldule de l'ancien exarchat de Ravenne, du marquisat de Toscane ou de l'Istrie, contrées particulièrement arrosées des sueurs apostoliques de son ami saint Romuald ? Pour quoi n'ajouterions-nous pas ici, à l'appui de notre supposition, que, par une coïncidence remarquable, Henri II avait donné en 1014 au patriarche des Camaldules l'abbaye de Monte-Amiata, voisine des biens donnés en 993 par le comte Hugues à l'abbé Guarin ?

Aussi bien voici un autre saint personnage qui va nous apparaître, une autre gloire du monastère de Saint-Michel, à l'histoire mieux connue, et à qui Dieu va confier le soin et donner l'honneur de proclamer la sainteté de Pierre Orséolo.

CHAPITRE 20

Une bien riche moisson de grâces spirituelles et temporelles obtenues sur la tombe de Pierre Orséolo dut précéder et motiver l'acte solennel qui fera le principal objet de ce chapitre. Malheureusement ces prodiges ne nous ont pas été transmis par

les biographes, impuissants ou négligents à recueillir des faits particuliers et précis au milieu de la multitude des récits extraordinaires transmis de bouche en bouche. C'est ce que constatent avec tristesse les *Anonymes* de Cuxa et de Ripoll : «Le Seigneur, disent-ils, a accompli par notre bienheureux de nombreux prodiges qu'il nous est impossible de relater, parce qu'ils n'ont pas été rédigés par écrit ou assez clairement rapportés par la tradition orale des témoins.»

Le Xe siècle fut un siècle silencieux. Sous la mystique influence de la réforme de Cluny, nos lettrés monastiques y semblent pénétrés d'un recueillement absolu, en quelque sorte égoïste, qui leur fait dédaigner d'occuper leur temps en des rédactions dont l'utilité ne leur est pas rigoureusement démontrée, et de conserver à la mémoire des miracles dont la voix publique répandait d'ailleurs au loin, à cette époque de foi, les saisissants récits. Dans l'atmosphère surnaturelle qui les pénétrait, les moines de Cuxa, en particulier, ne semblent guère s'être appliqués à consigner dans leurs archives les événements de cette nature. Exclusivement attentifs à l'observance d'une règle qui leur commandait par dessus tout la prière, l'obéissance et le travail des mains, nos moines de Saint-Michel laissèrent à la seule Providence le soin d'asseoir dans le cœur des peuples voisins de l'abbaye le culte de celui qu'elle leur destinait pour bienfaiteur et pour patron.

Il est certain toutefois que le bruit de ces prodiges ne demeura pas longtemps cantonné dans l'étroit domaine de notre région pyrénéenne. Venise apprit bientôt avec un légitime orgueil la réputation de sainteté de celui qu'elle avait tant aimé, et on peut affirmer que les abbés de Cuxa tinrent à honneur de renseigner le fils de notre saint, avant et pendant son règne glorieux, des miracles dont ils étaient les heureux témoins. Jean Diacre donne en effet à Pierre Orséolo, dans sa chronique qui prend fin avant l'année 1008, le titre de Bienheureux, et la sainteté de l'ancien doge avait déjà reçu sa plus énergique expression dans *l'Elogium* ou *Breve* qui, suivant l'antique usage, avait été gravé, peu de temps après sa mort, au-dessous du portrait de Pierre Orséolo Ier, dans la salle ducale :

HOSPITALE SANCTI MARCI PRIOR ÆDIFICAVI, DEINDE ET MONACHUS FACTUS,
MIRACULA PLURIMA EGI.

Il n'est donc pas douteux que pendant les quarante ans où le corps de Pierre Orséolo reposa dans le cloître de Cuxa, bien des genoux avaient fléchi sur la modeste pierre de ce tombeau vénéré, bien des prodiges de toutes sortes étaient venus attester une puissance d'intercession de plus en plus proclamée par la voix du peuple. Considéré comme un saint par les religieux de l'abbaye, visité et honoré comme un saint par les habitants de la contrée et des pays voisins, vénéré comme un saint par les Vénitiens, l'heure était venue pour l'Église de décerner à Orséolo des honneurs dignes de lui et d'exalter sa mémoire. Mais les béatifications des saints se faisaient alors dans des conditions bien différentes de celles d'aujourd'hui et donnaient lieu à une grande cérémonie ecclésiastique dont il est indispensable de donner une idée.

Il résulte, en effet, du savant traité du pape Benoît XIV sur la béatification et la canonisation des saints, que les évêques avaient le droit à cette époque d'autoriser et de décréter un culte public, non seulement en l'honneur des martyrs pour les venger des outrages dont ils avaient été les glorieuses victimes, mais aussi en l'honneur des confesseurs dont les vertus héroïques avaient été pleinement justifiées. Ces décisions épiscopales étaient consacrées par une cérémonie d'un caractère particulier, qui consistait en la translation et élévation du corps enlevé de sa première sépulture, solennellement introduit dans l'intérieur d'une église et déposé dans un monument érigé au-dessus du sol dans la nef ou dans le sanctuaire. Mais, ainsi que l'observe Benoît XIV, ces décisions des évêques, ainsi solennellement manifestées, n'avaient de vigueur que dans les limites de leur diocèse ou de leur province, et l'établissement du culte d'un martyr ou d'un confesseur n'était légitimé que par le consentement exprès ou tacite du Souverain Pontife. Ces cérémonies, très improprement qualifiées quelquefois de «canonisations,» n'étaient que des «béatifications », et, pour être plus

exact, il faut dire qu'on n'employait en ces temps-là ni le mot *canonizatus* ni le mot *beatificatus*, mais celui de *sanctificatus* qui était l'expression généralement consacrée.

Dans un dessein dont il paraît impossible de ne pas apprécier la délicate attention, la divine Providence avait fait choix, pour décréter le culte public de saint Pierre Orséolo, d'un fils illustre d'Oliba-Cabréta, grand moine et grand évêque à qui l'histoire de l'Église doit une de ses plus belles pages, figure admirable dont la mémoire vivra toujours dans le cœur des Catalans et sur laquelle il serait injuste de ne pas arrêter un instant notre regard attendri et reconnaissant.

L'évêque Oliba était le troisième fils d'Oliba-Cabréta. Sa vocation religieuse ne fut-elle pas la conséquence de cette vertu que communiquent les saints, et Pierre Orséolo, en caressant l'enfant qui souriait à son doux visage, n'avait-il pas obtenu pour le fils, en même temps qu'il obtenait la conversion du père, la grâce d'un appel qui devait faire de lui, dès sa jeunesse, un fervent et savant disciple de saint Benoît ? Quoi qu'il en soit, l'enfant avait grandi en âge et en sagesse, et tandis que son frère aîné prenait en mains le gouvernement des comtés de Berga, de Cerdagne et du Conflent ainsi que du Capcir, le jeune Oliba se disposait à quitter le siècle et à revêtir l'habit monastique. La même année où le comte Guiffre, de concert avec sa femme Guisla, entreprenait la construction du monastère de Saint-Martin du Canigou et élevait au milieu des rochers et dans le site le plus sauvage de nos Pyrénées cet imposant édifice, Oliba entra comme novice à Saint-Michel de Cuxa pour aller, l'année suivante, recevoir le saint habit à Sainte-Marie de Ripoll, des mains de l'abbé Séniofred. Cet abbé étant venu à mourir en 1008, le moine Oliba lui succéda, unanimement acclamé par ses frères pleins d'admiration pour ses vertus et pour sa science. La communauté de Cuxa l'élut à son tour en l'an 1011, après la mort de Guiffred qui avait succédé à Guarin.

Élevé à l'évêché d'Ausone, en 1018, à cause de sa sainteté et malgré sa longue résistance, il ne cessa de rester moine par le cœur et par l'austérité de sa vie. Universellement admiré et vénéré comme un des plus grands prélats de son siècle, conseil des rois, père de son peuple, docteur toujours écouté de ses clercs aveuglément soumis à sa direction, visiteur assidu et infatigable de ses églises et de ses monastères, dont il conserva le gouvernement jusqu'à sa mort, en 1047, cet illustre évêque, à l'exemple de saint Pierre Orséolo, nous semble avoir dépensé toutes ses forces à répandre autour de lui cet esprit de réconciliation et de concorde contre lequel se révoltaient si souvent, à cette époque, la violence des tempéraments et l'impitoyable âpreté des caractères.

Au milieu de ses multiples travaux et de ses fatigues pastorales, c'était dans les murs de ses chères abbayes qu'Oliba aimait à se reposer et à méditer ses saintes entreprises; c'était dans ces solitudes qu'il trouvait aussi ses distractions et ses plus doux délassements. C'était là, en effet, que son génie chrétien s'abandonnait aux puissantes envolées de ses conceptions artistiques. Sainte Marie de Ripoll devint par ses soins un monastère unique dans le monde par la richesse de ses monuments et de ses sculptures byzantines, et des auteurs recommandables n'ont pas hésité à attribuer au séjour de Pierre Orséolo à Cuxa cette introduction de l'art oriental dans les monastères de notre région. Mais notre saint évêque ne négligea pas sa chère abbaye de Saint-Michel à laquelle l'attachaient tant de souvenirs, dont il fit toujours sa retraite favorite et où il voulut être enseveli. Il répara son église, l'enrichit de nombreuses peintures et de superbes ornements, et construisit derrière son splendide maître-autel deux chapelles souterraines qui ont résisté à toutes les atteintes des siècles, l'une dédiée à la très sainte Trinité, et l'autre à Marie sous le vocable de Notre-Dame de la Crèche. C'est encore lui qui bâtit certainement vers cette même époque ces larges et longues galeries qui sillonnent en cet endroit les profondeurs du sol. Dans son amour pour son peuple, Oliba ménageait ainsi sans doute dans les souterrains de l'abbaye un lieu de refuge pour les femmes, les enfants et les vieillards, pendant les irruptions subites mais toujours de courte durée des Normands et des Sarrasins des Baléares auxquelles le pays fut exposé jusque vers la fin du XIIe siècle. Tel était l'homme

admirable que Dieu choisit pour proclamer la sainteté de Pierre Orséolo par un acte public et solennel.

L'année 1027 fut une année bien mémorable pour le Roussillon. L'évêque Oliba devait en être le héros. Une révélation céleste, confirmée par de nouvelles manifestations dont ses fils de Cuxa furent favorisés à la même époque, avait profondément ému le saint prélat. Dieu lui commandait par des signes certains d'exalter Pierre Orséolo et de procéder à sa béatification, selon les règles et l'usage de ces temps-là, par la translation et l'élévation de son corps vénérable dans l'église de l'abbaye. Mais en même temps que ce devoir lui était imposé par la volonté divine, une autre inspiration où on ne saurait ne pas reconnaître l'intervention providentielle de notre saint, et dont les remarquables conséquences au point de vue social allaient bientôt s'imposer à toute la chrétienté, pénétrait, envahissait l'âme pacifique et attristée du saint évêque d'Ausone.

Le Roussillon était alors, comme tous les pays chrétiens, désolé par des guerres privées dont les grands étaient les premiers à donner le déplorable exemple. Oliba-Cabréta avait entrepris une guerre injuste contre Roger Ier, comte de Carcassonne, pour s'emparer de tout le Rasès, et Gausfred II, fils de Guislabert et comte de Roussillon, s'était vu, à la mort de son père, attaqué par son oncle Hugues qui avait tenté de le dépouiller; l'évêque Oliba avait été le médiateur de la paix entre l'oncle et le neveu. Le droit de la force était partout invoqué par les puissants de la terre, et ces mœurs violentes avaient pénétré jusque chez les petits qui s'armaient les uns contre les autres, ourdissant des attentats, se dressant des embûches et, dans l'emportement de leur colère ou de leur jalousie, versant en tout temps et en tout lieu le sang de ceux qu'ils considéraient comme des ennemis. Combien Pierre Orséolo avait certainement déploré pour sa patrie d'adoption, comme pour sa chère Venise si souvent en proie elle-même à toutes les violences des rivalités de famille, cet état des esprits si contraire à la charité de Dieu et contre lequel luttaient vainement les évêques et les moines de ces temps-là ! Que de fois cette âme si douce et dotée d'une si providentielle puissance de pacification et d'apaisement n'avait-elle pas appelé la miséricorde divine sur les fauteurs de ces luttes fratricides et recherché devant le Seigneur les moyens d'en conjurer les progrès et d'en arrêter les scandales ! Par une étrange et bien admirable coïncidence où l'incrédule ne verra qu'un jeu du hasard, mais où il est bien permis au chrétien de découvrir la manifestation saisissante d'une intervention particulière de saint Pierre Orséolo et comme une récompense obtenue par ses prières pour le pays qui l'avait si bien accueilli, ce fut la même année, on pourrait presque dire le même jour, qu'Oliba, obéissant évidemment à une céleste impulsion, rédigea le premier règlement écrit de la Trêve-Dieu et proclama la sainteté de l'ancien doge.

L'évêque d'Elne, Bérenger III, accomplissait en ce moment un pèlerinage en Terre-Sainte. Il avait, avant son départ, transmis régulièrement à Oliba tous ses pouvoirs avec l'administration de son diocèse. Ainsi muni de la délégation de l'ordinaire du lieu, le saint prélat convoqua à Elne, le 16 mai de cette année 1027, un synode dans lequel il fut formellement défendu, sous peine d'excommunication convertie en anathème au bout de trois mois, d'attaquer un moine ou un clerc ou tout homme allant à l'église ou en revenant ou marchant avec des femmes, d'envahir en aucun temps les églises et les maisons voisines des églises, et enfin d'en venir aux mains avec un ennemi depuis l'heure de nones du samedi jusqu'à l'heure de prime du lundi. On sait les résultats de cette première trêve de Dieu. Le désir d'en perfectionner les règlements et de les rendre obligatoires sur une plus vaste étendue engagèrent les prélats et quelques seigneurs de la province ecclésiastique de Narbonne à s'assembler, en 1041, dans le lieu de Toulouges, du même diocèse d'Elne. La Trêve-Dieu était instituée, et ses règlements s'imposèrent bientôt à la France entière jusqu'à saint Louis, qui porta le dernier coup aux guerres privées par sa sévère ordonnance dite «la Quarantaine du Roi.»

La sainteté de Pierre Orséolo fut-elle proclamée dans cette assemblée synodale, qui aurait probablement précédé la cérémonie liturgique de la béatification dans l'église de Saint-Michel ? C'est le sentiment de Mgr Fontanini, qui voit dans la convocation de cette assemblée une occasion pour Oliba de grouper autour de lui, en vue de cette cérémonie, une plus grande multitude de fidèles de toute la contrée et surtout un nombreux clergé des diocèses d'Elne, de Vich, de Narbonne et de Tarragone, présent au synode.

Quoi qu'il en soit, la béatification d'Orséolo donna lieu assurément à une manifestation bien imposante, et nos biographes monastiques, en nous montrant le saint évêque de Vich appelant tout le peuple de la région à l'honneur de s'y associer, nous disent assez le caractère populaire de cette grande fête de famille et la pompe extraordinaire dont elle fut revêtue. L'absence de documents ne permet pas d'en reconstituer les émouvants épisodes, et l'historien Villanueva ne nous en a tracé qu'un rapide tableau. Mais la mère de Blémur, se fondant sur un très vieux manuscrit de l'abbaye de Cuxa depuis longtemps disparu et contenant sans doute une relation de cette mémorable journée, nous en a transmis un détail historique qui donne, à lui seul, la mesure de l'importance attachée par Oliba à cette solennité à laquelle il convia sans nul doute la famille du bienheureux. En ce grand jour où les honneurs de l'exaltation étaient décernés au plus saint et au plus populaire de ses doges, Venise pouvait-elle n'être pas représentée à Saint-Michel de Cuxa ? Elle le fut, en effet, et parmi cette immense assistance on vit une femme, une noble vénitienne, confondre ses larmes de joie et ses prières ardentes aux prières et aux larmes de toute cette multitude enthousiaste. C'était la princesse Marie, la pieuse veuve de Pierre Orséolo II, la belle-fille de notre saint, foulant à son tour ce sol de Cuxa où elle retrouvait les traces de son illustre époux, venu dans ces mêmes lieux, quarante ans auparavant, pour y recevoir la suprême bénédiction de son vénérable père. La pieuse princesse, ajoute la mère de Blémur, fit à cette occasion, au monastère de Saint-Michel, des dons généreux. Avec quelle ardeur ne dut-elle pas appeler le secours du ciel et la protection du nouveau bienheureux sur sa chère patrie retombée, hélas ! dans une nouvelle crise de discordes et de séditions, et sur son malheureux fils, Othon Orséolo, victime d'un odieux complot après dix-sept ans d'un règne glorieux, et qui s'éteignait lentement à Constantinople !

On aime à se représenter les divers moments de cette cérémonie, qui fit de ce jour du mois de mai 1027 un des plus beaux jours historiques et religieux de notre Conflent : cette foule de prêtres et de moines pressés dans le cloître autour de leur abbé vénéré et se penchant avidement sur cette large fosse qui livrait peu à peu son trésor sous les recherches religieusement attentives des dignitaires de l'abbaye; le saint corps pieusement recueilli dans la châsse destinée au nouveau tombeau, puis triomphalement promené dans le cloître et jusqu'à l'ermitage de la forêt, au chant des hymnes et dans des nuages d'encens; enfin, l'entrée plus émouvante encore dans l'église de l'abbaye des reliques du triomphateur, déposées avec un grand déploiement de magnificence et de piété dans le monument élevé en son honneur; quel spectacle était plus capable d'exciter l'enthousiasme religieux de ce peuple dont l'esprit de foi se vit certainement récompensé par de nombreux miracles – Quelques jours après, le 19 juin de cette même année, dans une vallée des Apennins, s'éteignait le patriarche des Camaldules, le maître vénéré de nos solitaires de Cuxa, et une attraction mystérieuse et surnaturelle unissait sans doute devant le Seigneur le monastère de Saint-Michel, dont les échos résonnaient encore des hommages rendus à saint Pierre Orséolo, et le monastère de Castro d'où l'âme de saint Romuald partait pour le ciel.

Le saint corps d'Orséolo fut désormais l'objet d'une grande vénération dans tout le pays, et son culte s'étendit bientôt jusque dans les régions éloignées, grâce aux nombreux prodiges qui se produisirent sur sa nouvelle sépulture. Le monastère de Cuxa devint un but de pèlerinage où les foules accouraient, attirées aussi par leur dévotion pour les nombreuses reliques qui composaient le précieux trésor de l'abbaye. Deux lampes furent entretenues nuit et jour sur le tombeau de notre saint, et

l'anniversaire de cette translation fut célébré tous les ans par un office solennel suivi d'une procession. On doit regretter que ce jour anniversaire ne nous ait pas été conservé par nos annalistes.

Ce qu'on peut affirmer avec Dandolo, et ce que confirme avec sa grande autorité le savant évêque d'Ancone, c'est que l'usage de la légende de nos biographes bénédictins s'établit presque aussitôt dans l'Office monastique de Saint Michel et probablement dans d'autres monastères des Pyrénées et peut-être même de l'État vénitien. L'usage de ces sortes de légendes, est en effet très ancien et ne constituait pas seulement de pieuses lectures rappelant les faits édifiants de la vie des saints; ces légendes étaient déjà alors une partie intégrante de l'office divin, à peu près comme les leçons du second nocturne de matines qui sont destinées, aujourd'hui encore, aux légendes de la fête du jour. Leur lecture se faisait dans le chœur et se continuèrent jusqu'à l'époque où elles furent remplacées par la lecture du martyrologe. Elles se terminaient toujours par une doxologie en l'honneur de la sainte Trinité, ainsi qu'en fait foi la légende de nos *Anonymes*.

Mais si le tombeau de saint Pierre Orséolo dans l'église de Cuxa devint aussitôt le rendez-vous de nombreux pèlerinages et l'objet d'une dévotion croissante dans nos contrées, c'est au pied de la forêt, sur l'étroit espace occupé par l'eremo du disciple de saint Romuald, que les foules accoururent peut-être avec le plus d'élan et de confiance. C'est là, en effet, dans le petit oratoire élevé bientôt en son honneur, que les malades venaient prier après avoir vénéré les reliques du bienheureux et que leur foi ardente leur inspirait de se coucher sur une grande pierre granitique creusée par le ciseau de façon à représenter la figure d'un corps humain. Le sentiment populaire ne tarda pas à voir dans cette énorme pierre, ainsi grossièrement fouillée, la dure couche de saint Pierre Orséolo pendant sa vie érémitique. Quelque pénible qu'il soit d'avoir à jeter un doute sur une semblable tradition accréditée par les siècles, l'historien ne doit accepter qu'avec une extrême réserve cette croyance qui ne repose sur aucun document de l'époque. Comment expliquer le silence de nos biographes sur un détail de cette importance ? D'autre part, n'est-il pas difficile d'admettre que notre saint, dans sa parfaite humilité, ait demandé à ses frères l'étrange service de transporter dans son *eremo*, pour lui servir de couche, cette lourde masse de granit que ni la main sacrilège des démolisseurs ni la force destructive des siècles n'ont pu ébranler ?

Que d'actes de foi et que de prodiges se sont accomplis sur ce petit coin de terre, dans cet humble oratoire qu'aimaient tant nos pères et vers lequel le chrétien attristé tourne aujourd'hui des regards voilés de larmes !

CHAPITRE 21

Depuis la cérémonie épiscopale de 1027, la réputation de sainteté de Pierre Orséolo n'avait cessé de s'affirmer et de se répandre. L'Italie, la France et l'Espagne s'inclinaient devant sa mémoire, et les plus illustres écrivains proclamaient dans leurs ouvrages le culte public dont il jouissait autour d'eux et les nombreux miracles obtenus par son intercession. Il suffira d'un rapide examen, certainement incomplet, pour s'en convaincre.

Après nos *Anonymes* de Cuxa et de Ripoll, après Pierre Damien dans sa Vie de saint Romuald, nous voyons, au XIII^e siècle, l'histoire de notre saint reprise et racontée par l'Anonyme Camaldule. Au XIV^e siècle, André Dandolo affirme les prodiges qui éclatent sur son tombeau, en rappelant cette «vieille légende», qui indiquait surabondamment une sainteté proclamée, et, par suite, un culte positif et non équivoque. La dévotion de cet illustre doge pour son saint prédécesseur s'affirme dans tous ses écrits, aussi bien dans sa Chronique que dans ses Annales. Peu après la mort de Dandolo, en 1372, Pierre de Natalibus donnait une place à Pierre Orséolo dans son Catalogue des Saints. Au XV^e siècle, André Donato, dans ses *Vies des Doges de Venise*, exalte sa sainteté et l'éclat de ses miracles.

Cependant, dans ce monastère de Cuxa où reposaient ses reliques et où accouraient de France et d'Espagne une grande multitude de pèlerins, la puissance d'intercession de notre saint s'affirmait sans interruption, et son culte était devenu si populaire au XVII^e siècle que le corps d'Orséolo fut enlevé, en 1644, du mausolée où il était conservé depuis 1027 et exposé sur un autel particulier de l'église de l'abbaye. Un acte aussi grave et aussi significatif, accompli par l'abbé de Saint-Michel, présuppose évidemment la reconnaissance et l'approbation au moins tacite d'un culte légitime et régulier.

...

Ces guérisons, dont trois sur sept se rapportent à des affections de la vue, appellent notre attention sur un cristal que notre saint aurait apporté de Venise et qu'on appliquait sur les yeux des malades. Ce cristal, qu'on tenait comme une relique fort précieuse, était conservé dans un calice spécial déposé dans la sacristie de l'église de Saint-Michel; il était de forme ronde, ressemblant assez, paraît-il, à une petite custode vitrée, surmontée d'un anneau. Cette relique, si précieusement conservée jusqu'à la Révolution, a disparu depuis lors et ne s'est pas retrouvée. Tout ce qu'on peut en dire aujourd'hui est contenu dans l'enquête de 1715 et dans la réponse du chapitre de Cuxa au P. Gallizi, en 1703 «Il y a encore un cristal laissé dans le monastère par le même saint Pierre Orséolo, et qui est très propre à guérir les maux d'yeux.» Quatorze ans après, le procès-verbal de la séance synodale du 18 avril 1717 disait encore : «Suivant la tradition, notre saint, grâce à une puissance qu'il avait reçue d'En-Haut, aurait employé ce cristal pour guérir les maux d'yeux. L'enquête de 1715 affirme, en outre, que les habitants de toute la contrée accouraient chaque jour à Cuxa pour se faire guérir, en implorant l'imposition de ce cristal, ainsi que l'attestent les récentes guérisons obtenues à cette époque.

L'année même de l'enquête (1715), une femme aveugle, Françoise Mir, épouse de Joseph Mir, pharmacien à Prades, âgée de trente-trois ans, recouvrait complètement la vue par le contact de cette relique. Françoise Mir atteste dans le procès-verbal qu'elle avait perdu complètement la vue depuis l'année précédente. Elle n'y voyait plus depuis quatre mois, malgré plusieurs opérations tentées par les chirurgiens. Convaincue de l'impuissance des remèdes humains, et sur le conseil de personnes pieuses de sa connaissance, elle mit sa confiance en saint Pierre Orséolo et fit la promesse solennelle, s'il lui rendait la vue, d'aller pendant neuf jours consécutifs prier le saint à son autel et devant son image. Ce vœu était à peine exprimé que le voile dont ses yeux étaient couverts sembla se déchirer; et aussitôt que son état le lui permit, elle se rendit à l'église du monastère. Dès cette première visite, le contact du cristal appliqué sur ses yeux la guérit instantanément, et la vue lui fut complètement rendue. (Septième séance du 31 août)

Une guérison non moins remarquable avait eu lieu, à Ille, peu d'années auparavant, en 1712. Une jeune fille, Marie Roca, fille de François Roca, était atteinte depuis trois ans d'une albugine double dont les taies opaques, conséquences probables d'un vice de sang, envahissaient chaque jour davantage les lames de la cornée et lui faisaient craindre de perdre complètement la vue. La pauvre fille eut recours à saint Pierre Orséolo, qu'elle promit d'aller visiter à Saint-Michel. Elle s'y rendit, en effet, pria dévotement devant l'image et les reliques du saint; puis elle demanda à l'un des religieux de vouloir bien appliquer sur ses yeux malades le précieux cristal, ce qui fut fait suivant son désir. Pendant ce temps la malade priait avec ferveur, demandant au saint de lui obtenir sa guérison. Elle lui fut accordée à l'instant; les taies s'évanouirent sans laisser de traces, et la vue lui fut rendue aussi parfaite que si ses yeux n'avaient jamais été malades.

Un autre procès-verbal nous montre un pauvre laboureur d'Evol (Conflent), Jean-Baptiste Fuguet, venant à Cuxa, quelques jours avant le jour de l'enquête, sur le conseil du révérend Michel Vert, vicaire de cette paroisse, et guéri complètement par l'application du cristal sur son œil malade.

Mais si Dieu aimait à manifester la puissance d'intercession de notre saint par l'application de ce mystérieux cristal, dont l'histoire depuis longtemps oubliée devait certainement se rattacher à quelque pieux souvenir bien cher au cœur d'Orséolo, il attirait en même temps vers la pierre de l'ermitage de l'anachorète bien des malades qui y retrouvaient la santé.

La dame Marie Boher, veuve de Joseph Boher, tisserand à Sirach (Conflent), souffrait depuis cinq ans de douleurs d'entrailles intolérables, que les nombreux remèdes de médecins habiles et dévoués n'avaient pu apaiser. Elle invoque saint Pierre Orséolo, et promet d'aller nu-pieds vénérer ses reliques à Saint-Michel et d'y faire célébrer une liturgie. Elle accomplit toutes ces promesses et visite pieusement l'ermitage de la Llongadéra, se couche deux fois sur la grande pierre qui, selon la tradition populaire, servait de couche à l'ermite, et se relève guérie.

Claire Dento, du même village, épouse de Paul Dento, maire de cette commune, dépose sa petite fille, tourmentée depuis sept mois de violentes douleurs intestinales, sur la pierre de l'ermitage. A peine l'y a-t-elle placée en priant avec une humble ferveur, que les douleurs cessent pour ne plus reparaître.

Une seule promesse de pèlerinage à cet endroit vénéré suffit à Michel Saillent, natif de Taurinya, pour le guérir d'une maladie aux oreilles qui ne lui laissait de repos ni nuit ni jour. Il fait vœu, s'il est délivré de ses cruelles souffrances, d'aller à Cuxa et de passer deux nuits sur la pierre de l'ermitage. Sitôt après avoir fait cette promesse, qui fut religieusement accomplie, les douleurs atroces dont il était tourmenté cessèrent et ne reparurent plus.

Un vénérable prêtre de la ville de Prades, le révérend Joseph Garau, rendait témoignage de sa guérison, dans une maladie des plus graves, par l'intercession de notre saint. La mort paraissait imminente aux médecins qui le soignaient. Le malade avait reçu les derniers sacrements, lorsqu'il se rappela qu'un prêtre de la même ville, le révérend François Gonella, le visitant pendant sa maladie, l'avait engagé à implorer le secours de saint Pierre Orséolo à qui il attribuait lui-même sa guérison dans une grave maladie qui avait mis ses jours en danger. Notre malade se recommanda à son tour à notre saint, en sollicitant les prières de son pieux confrère. Dès le lendemain tous les symptômes du mal avaient disparu, et cette amélioration extraordinaire fut suivie d'un prompt et complet rétablissement. Le prêtre ne tarda pas à déposer pieusement ses sentiments de reconnaissance devant l'image et les reliques du saint, qu'il allait depuis lors visiter souvent à Saint-Michel. Il paraît même que le vénérable prêtre, ne croyant pas avoir assez payé sa dette comme client de saint Pierre Orséolo, avait résolu, comme il le déclare lui-même dans sa déposition, de revêtir l'habit de saint Benoît, ce qui ne dépendait pas absolument de sa volonté. ...

CHAPITRE 22

L'histoire des diverses translations du corps de saint Pierre Orséolo dans l'intérieur de l'église de Cuxa, où il fut toujours conservé depuis 1027 jusqu'à la Révolution, présente bien des obscurités. Ces déplacements furent sans doute nombreux. Ils doivent être attribués aux transformations et remaniements successifs de l'édifice que l'archéologue constate à première vue dès qu'il en examine les parties encore existantes et qui nécessitèrent de nouvelles dispositions ou appropriations dans les détails.

Nous savons que le 11 janvier 987, à la prière du comte Oliba Cabrèta, le corps de notre saint fut enterré dans le cloître, à côté du seuil extérieur de la porte de l'église, et qu'il en fut retiré lors de la cérémonie de béatification, en 1027, pour être déposé dans le sanctuaire, à une certaine hauteur du sol.

Si nous en croyons les moines du chapitre de Cuxa dans leur réponse au P. Gallizi, du 7 mars 1703, le corps de notre saint aurait été transféré le 12 avril 1487

dans le chœur des religieux, du côté de l'évangile, à droite de la stalle de l'abbé du monastère. ...

Le corps de notre saint reposa dans ce mausolée jusqu'au 6 décembre 1644. A cette époque, l'abbé du monastère, dom Michel Salabardenya et Çarovira (1633-1647), ayant constaté que la châsse qui renfermait les reliques était très ancienne et en mauvais état, en fit construire une nouvelle en bois doré dans laquelle il les déposa de ses propres mains, avec une déclaration sur parchemin religieusement conservée dans les archives de l'église de Prades. Mais la nouvelle châsse ne fut pas renfermée dans le mausolée du chœur. Notre vénérable abbé prit, à cette occasion, une résolution qui s'imposait et plaça ouvertement saint Pierre Orséolo sur les autels.

En année 1790, le vieux sang bénédictin n'était représenté à Cuxa que par son dernier abbé, dom de Réart, qui avait tenté vainement de rétablir la vie commune dans son monastère et qui mourait de douleur dans son abbaye déserte le 17 novembre 1791, et surtout par dom de Trobat, sacristain majeur, qui ne voulut jamais quitter sa demeure monastique et donna, le 27 janvier 1793, un exemple héroïque de résistance en s'en faisant arracher de force par la populace ameutée, dont les stupides fureurs firent de Saint Michel un immense amas de ruines.

Dom de Réart ne se méprit point sur les conséquences du mouvement révolutionnaire qui emportait la patrie et qui devait bientôt entraîner la destruction de son abbaye. Aussi épuisa-t-il ses dernières forces à la dépouiller, comme on dépouille une chère condamnée, de ses riches bijoux avant de recevoir le coup fatal. En exécution de l'article V du décret du 26 mars 1790 il avait dû assister, le 29 avril suivant, à un inventaire général de tous les objets de valeur.

Son cœur avait saigné, et il ne douta plus que toutes ces richesses ne devinssent bientôt la proie des ennemis de l'Église. Il ne songea donc qu'à les soustraire au vandalisme révolutionnaire.

Mais le plus précieux trésor d'un monastère n'est-il pas, sans contredit, toutes ces reliques si amoureusement recueillies et conservées pendant des siècles et qui constituaient la fortune la plus enviée des cloîtres du Moyen-âge ? Prévoyant des profanations qu'il était impossible de prévenir dans ces murs abandonnés et livrés sans défense à tous les coups de main, l'abbé de Réart se décida à s'en séparer et il en dispersa d'abord un certain nombre dans les églises ou paroisses dépendantes de Cuxa qui lui parurent mériter le plus ses faveurs : Taurinya, Vernet, Clara, etc.; puis il fit transporter dans l'église de Saint-Pierre de Prades la grande châsse qui contenait le corps de saint Pierre Orséolo, et deux autres dont l'une renfermait des bois de la sainte Crêche et l'autre un grand nombre d'antiques reliques dont plusieurs faisaient partie du trésor de Cuxa au XIe siècle.

Comme par une amère ironie où sa douleur voulut se complaire, ou plutôt par un sentiment de piété qui lui fit mettre sous la protection du grand Archange, patron du monastère, ce dernier acte d'une autorité sans sujets et depuis longtemps méconnue, l'abbé de Réart choisit le jour de la fête de l'abbaye (29 septembre 1790) pour procéder à cette translation. Elle se fit certainement sans éclat, et peut-être à couvert des ombres de la nuit, pour éviter les regards et agir hors de tout soupçon. Les reliques de Cuxa demeurèrent cachées pendant la Révolution dans la demeure de deux prêtres de la communauté de Prades, qui les rendirent à l'église après la paix.

saint Pierre Orséolo



Le fondement de la chapelle où se trouvait l'hermitage du saint et la pierre où il se reposait. Probablement une ancienne pierre pour des sacrifices humains au temps du paganisme. J'avais vu une pierre pareille 20 km plus loin au-dessus de Rodes. Au font l'abbaye de saint Michel